

LE SAMEDI

NOUVEAU

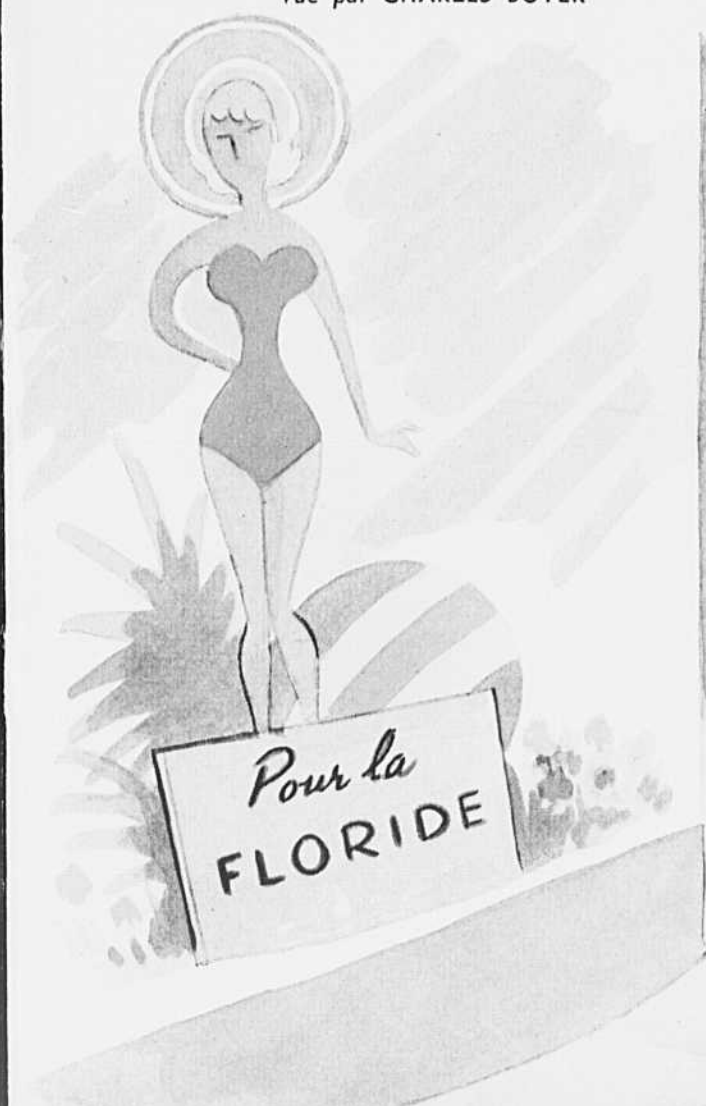
71e année, No 8
Montréal, 15 août 1959

20
cents



● **La vraie Brigitte Bardot**
vue par CHARLES BOYER

● **Janette Bertrand et Jean Lajeunesse**
par ODETTE OLIGNY



CHARTIER



LA **MATINÉE** DONNE UN SENS NOUVEAU AU
 PLAISIR DE FUMER
 grâce à son nouveau filtre perfectionné
 et ses tabacs sélectionnés

La **MATINÉE** est spécialement conçue pour offrir aux Canadiens la parfaite DOUCEUR et la pleine SAVEUR qu'ils recherchent dans une cigarette à bout filtre. Son nouveau filtre perfectionné vous laisse goûter *tout* son arôme... doux, mais savoureux.



Un tracteur qui travaille sans conducteur

On a fait récemment, à Sonning, dans le sud de l'Angleterre, la démonstration d'un bien curieux tracteur. Il s'agit d'un engin sans conducteur, qui quitte son hangar, fait le tour d'un champ en accomplissant les travaux qui lui sont prescrits puis revient tout seul à son point de départ. La démonstration était organisée par le service de mécanisation agricole de l'université de Reading.

Le tracteur est d'un modèle standard, pourvu de bobines spéciales, dites «chercheuses», montées à l'avant de la machine, à quelques pouces du sol. Ces bobines captent les signaux d'un fil électrique posé au ras du sol ou enfou à faible profondeur. Le courant alternatif fourni par un petit générateur est de faible voltage, si bien que les ouvriers agricoles ne courent aucun risque de recevoir des décharges électriques.

Donc les bobines reçoivent les signaux du fil orienteur et, par un circuit de contrôle, guident le tracteur au moyen de valves hydrauliques commandées par solénoïde et d'un bélier hydraulique à double action. Quand le tracteur s'écarte du fil, l'une des bobines chercheuses reçoit un signal plus fort que l'autre; il se crée ainsi un déséquilibre qui a pour effet de corriger le pilotage et de ramener la machine sur sa route. On parvient ainsi à faire suivre au tracteur un itinéraire pré-établi et à lui faire accomplir un certain nombre de travaux simples. Tout cela sans aucune surveillance; il n'y a pas de contrôle radio, ni de commutateurs à actionner.

Le tracteur est pourvu, à l'avant, d'un pare-chocs «rentrant» qui, en cas de collision, arrête le moteur en fermant les contacts dans le circuit de contrôle.

Lors de la démonstration, l'engin a quitté son hangar; il a franchi un portail, traversé la route (en obtempérant aux signaux lumineux des feux de circulation), est entré dans le champ et en a fait le tour, répandant des engrais et déversant des bottes de foin en des points fixés à l'avance. Il a également klaxonné.

L'Université de Reading et l'Association de recherches électriques ont mis au point cette machine dans le cadre d'un programme de recherches sur l'automatisation dans l'agriculture. Le tracteur n'est qu'une première étape, mais bien des recherches restent à faire avant de pouvoir réaliser des travaux aussi complexes que le labour, l'ensemencement, le sarclage et la récolte automatiques.

Pour l'instant, la performance de la machine se limite à une routine très simple: le tracteur suit un itinéraire fixé à l'avance et accomplit un certain nombre de tâches pré-déterminées. On pourra néanmoins réaliser d'importantes économies de main-d'œuvre en l'utilisant pour répandre des engrais ou pour ramasser le grain débité par une moissonneuse-batteuse.

Autre avantage: le tracteur pourrait servir à des tâches malsaines ou dangereuses comme, par exemple, le transport d'herbicides toxiques ou de produits radio-actifs dont l'emploi pourrait se généraliser.

On peut même prévoir la mise au point d'un dispositif de pilotage automatique qui permettrait au tracteur de s'éloigner du fil orienteur, grâce à une bande magnétique dont les «instructions» lui feraient accomplir un parcours et des tâches plus compliquées et le ramèneraient le soir au hangar. On peut d'ailleurs se demander pourquoi il s'arrêterait la nuit. Ne pourrait-il pas continuer à travailler

[Lire la suite page 52]



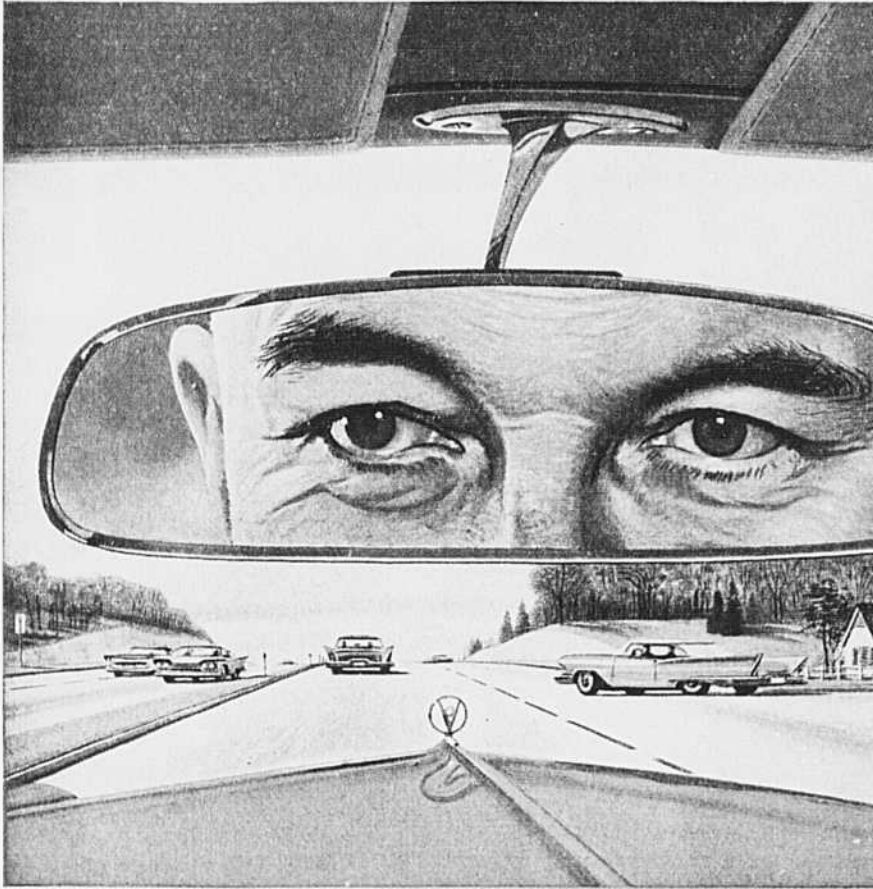
UNE BASE SOLIDE

pour épargner: la "méthode 2-comptes"

Laissez vos économies s'accumuler, en adoptant la méthode d'épargne "2-comptes" de la Banque Royale. C'est tout simple: vous ouvrez un Compte de Chèques pour payer vos factures... et vous gardez votre Compte d'Épargne *uniquement pour économiser*. Ainsi, vous évitez la tentation de puiser dans vos réserves et vous leur permettez de s'arrondir de vos dépôts réguliers et des intérêts versés par la banque. Ne tardez pas, essayez tout de suite la "méthode 2-comptes" de la Banque Royale et vous verrez qu'en peu de temps vos économies seront établies sur une base solide.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Lorsque votre vie dépend de votre vue



Votre sécurité au volant dépend de vos yeux—des yeux qui vous donnent promptement une image claire et fidèle de l'état de la circulation durant le jour et surtout durant la nuit.

Cependant, on juge qu'un chauffeur sur cinq souffre de troubles de la vue.

Il va sans dire que tous les chauffeurs devraient connaître l'état de leurs yeux, même si un examen de la vue n'est pas requis pour obtenir un permis de conduire. Il est prudent de se faire examiner la vue par un spécialiste avant de commencer à conduire—et de la faire examiner de nouveau au moins tous les deux ans.

Si vous remarquez des changements dans votre vue entre les examens, faites-vous examiner la vue de nouveau par un spécialiste.

Si vous avez des défauts de la vue qui exigent des verres convenablement ajustés, ne manquez pas de les porter chaque fois que vous conduisez.

Certains gens dont la vue est normale durant le jour, ne voient pas bien durant la nuit. C'est une des raisons pour lesquelles les accidents mortels surviennent à peu près trois fois plus fréquemment la nuit que le jour.

Pour plus de sécurité au volant durant la nuit, observez toujours les règles suivantes:

1. Ralentissez beaucoup quand vous faites face à la lumière éblouissante des phares—et n'accélérez pas immédiatement

après avoir rencontré. Un certain laps de temps doit s'écouler avant que vous voyiez bien de nouveau après avoir été ébloui par des phares. L'éblouissement peut être dangereux même s'il ne dure qu'une seconde.

2. Ne regardez jamais directement les phares de la voiture que vous rencontrez. Surveillez le côté droit de votre file de circulation, tout en remarquant, du coin de l'œil, la position de l'automobile qui vient à votre rencontre.

3. Ne portez pas de lunettes contre le soleil durant la nuit.

4. Conduisez toujours à une vitesse qui vous permettra d'arrêter la voiture dans la distance éclairée par vos phares.

Si vous faites un long voyage cet été, souvenez-vous que vos yeux se fatiguent tout aussi bien que le reste de votre corps.

Afin de prévenir la fatigue des yeux et la fatigue des muscles des yeux, arrêtez de temps à autre et fermez les yeux. Ne regardez pas fixement trop longtemps.

Les accidents de voitures automobiles causent encore plus de 3,000 décès par an dans notre pays. C'est plus souvent le conducteur que l'automobile, le chemin ou la température qui est la cause de l'accident. Voilà pourquoi vous—et tous les autres conducteurs—devriez vous assurer que vous êtes capables, physiquement et mentalement, de conduire une automobile avec sécurité, efficacité et courtoisie.

COLLER LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

COPYRIGHT CANADA, 1959—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

**Metropolitan Life
Insurance Company**
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada,
(Dept. H. W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire
de votre brochure intitulée "Con-
seils aux automobilistes, 898."

Nom
Rue
Ville Prov.

— Sommaire —

Le Samedi

15 août 1959

- 3 Un tracteur qui travaille sans conducteur
- 5 Samedi-Express
- 8 B.B. ou le cimetière des fiancés abandonnés
- 9 B.B. vue par Charles Boyer
- 10 En Europe, il y a encore des chasses fabuleuses
- 10 Louis Armstrong, le malade terrible
- 12 Un grand récit: Masser m'a dit, par Joachim Joesten
- 16 Un couple sympathique: Jean Lajeunesse et Janette Bertrand, par Odette Oigny
- 18 Pêle-Mêle Magazine
- 20 Sur toutes les scènes, par Francine Montpetit-Poirier
- 21 Un roman d'amour complet: *La belle qui nous fascina*, par Thérèse Lenôtre
- 22 Coupable ou non-coupable, par Robert Millet
- 24 Horoscope
- 26 Et le Ciel t'aidera
- 30 Dis-moi ton nom
- 32 Une nouvelle policière: *Secrets d'Etat*, par Vincent Brooke Cabot
- 34 Enigme criminelle: *Le meurtre d'un agent de la Police Montée*, par Alain Robert
- 35 Une nouvelle fantaisiste: *Malchance*, par Thurman Warriner
- 37 Cinéma: *Le clochard*
- 37 Psychologie: Une loi dont l'application bannira une bonne partie de vos soucis
- 38 Sports: Les sprinters européens vont-ils rejoindre les Américains?
- 39 Jeunesse: Avoir vingt ans est-il un malheur?
- 39 Santé: Alimentation et radioactivité
- 40 Estes Kefauver: Le crime aux Etats-Unis
- 40 Hollywood a son « Monsieur Vincent »
- 41 Les parents sur leur piédestal
- 42 Le feuilleton du Samedi: *L'Ange consolateur*, par H.-L. Magog
- 44 La chasse au bison permise l'automne prochain
- 46 Le nouveau feuilleton du Samedi: *Liée par un serment*, par Vayre et Florigni
- 50 Les mots croisés
- 53 *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*

Rédacteur en chef: Charles Lafrenière.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

+ SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS +

Danemark

● Condamné à la prison à vie, il a découvert l'oeuf de Colomb de la grande pêche

Anders Jorgensen, inventeur danois, pourrait être milliardaire demain : il a déposé un brevet pour un appareil avertissant automatiquement les châtiers quand les filets sont pleins de poissons. Et les sociétés de pêche danoise sont impatientes d'utiliser ce nouveau procédé (baptisé «oeuf de Colomb») qui, assurent-elles, leur ferait économiser des milliers de dollars ; leurs filets ne seraient plus endommagés par une surcharge de prise et elles perdraient moins de temps.

Mais Jorgensen est aussi le meurtrier de deux acolytes de marché noir, tués par lui une nuit de 1948. Il a avoué son crime.

Le directeur de la prison, B. Hansen, se refuse à laisser la moindre somme d'argent entrer dans la cellule de Jorgensen. Aussi, malgré les protestations des associations de pêche du Danemark, l'«oeuf de Colomb» n'est pas encore en service. Plusieurs personnalités sont intervenues, disant que «les revenus de cette invention pourraient au moins servir à la famille de Jorgensen», mais le directeur a été intransigent. Il ne permet à Jorgensen que de continuer à inventer. Sa dernière trouvaille : une poudre guérissant le rhume et les affections du larynx. Pour le récompenser, à défaut d'argent, on lui a permis de recevoir des revues médicales et scientifiques.

Italie

● Nouveau miracle italien : Le curé de Bozzole, écrasé, a laissé sa trace indélébile sur la route

Sur la route Ravie-Alexandrie, une foule, à genoux sur l'asphalte, prie avec ferveur sans se soucier de la circulation, au bord d'une tache longue de plus de 6 pieds.

Cette tache dessine très nettement la silhouette d'un prêtre dont on distingue la soutane, la forme du bras gauche replié sous la tête et celle du doigt formant un arc sur le côté.

Toute la région est agitée par cette tache imprimée sur l'asphalte à l'endroit précis où, le 2 mars dernier, le curé de Bozzole, don Maggiorino Ansaldo, est mort coincé entre une Fiat et un tracteur en stationnement. Ni la pluie ni la circulation n'ont pu atténuer l'étrange image.

Bien que les autorités ecclésiastiques se soient déjà prononcées, excluant le miracle, l'endroit est devenu sponta-

nément un lieu de pèlerinage. De longues files de voitures venant de Turin, de Gênes et même de Milan stationnent des deux côtés de la route, engorgeant le trafic. De tous les villages avoisinants, les parents amènent leurs enfants malades et les font marcher sur la tache pour obtenir leur guérison. Un groupe de Turinois a même gorgé l'entrée d'une cabane de cantonnier proche, croyant qu'il s'agissait d'une chapelle votive érigée en l'honneur de don Ansaldo.

Les sceptiques cherchent à expliquer le phénomène par une combinaison chimique entre l'huile et l'essence des véhicules accidentés, le goudron de l'asphalte, la teinture de la soutane et peut-être le sang du prêtre, sans toutefois éclairer la persistance du phénomène.

Les habitants de Bozzole, eux, sont perplexes. C'est en vain qu'ils ont recherché le moindre épisode extraordinaire dans la vie de leur curé :

— C'était un homme tout à fait comme nous, disent-ils.

Des experts en médecine légale, qui ont analysé des fragments de l'asphalte taché se sont accordés à qualifier le phénomène d'étrange. Mais le cantonnier, qui après l'accident avait abondamment lavé et gratté la tache sans parvenir à la faire disparaître, demeure pourtant le chef de file des sceptiques :

— Pourquoi ne recouvre-t-on pas la tache ? dit-il. S'il s'agit d'un miracle, elle réapparaîtra de toute manière. Or, on m'a donné l'ordre de ne plus y toucher.

Ce qui confirme les partisans du surnaturel dans l'opinion que l'Eglise n'a pas écarté la possibilité du miracle, mais craint d'être responsable d'embouteillages monstres sur une route de grande communication.

Japon

● Grâce à une encre spéciale, la presse japonaise va devenir sonore

Il y a quelques jours, le magazine japonais Asahi Science reproduisait, sur l'une de ses pages, une photo en couleurs des chutes de Niagara et de Big Ben de Londres. L'autre face de la page était recouverte d'une épaisse couche d'encre brune. En plaçant ce côté sur un appareil appelé *Synchro-reader* (qui se trouvait à leur disposition dans les bureaux du journal), les lecteurs de l'Asahi Science ont pu entendre le fracas des célèbres chutes et les cloches de Big Ben.

«L'encre sonore» est un procédé mis au point par le professeur Yasushi Hoshino, de l'Institut de Technologie de Tokyo. Il s'agit d'une application d'un procédé d'enregistrement connu depuis longtemps : le grondement du Niagara a été gravé, magnifiquement, sur le bloc d'encre brune, exactement comme le son est enregistré sur un ruban magnétique.

Le papier imprimé avec de l'encre sonore conserve toutes les qualités du papier ordinaire : il peut être imprimé, plié, froissé, sans que ces traitements

affectent en rien le son. On étudie actuellement les possibilités d'application de ce procédé aux journaux à grand tirage. Les trois grandes imprimeries de Tokyo, déjà équipées pour cela, espèrent réduire les frais d'impression à 2 cents par page, au lieu de 5 cents environ qu'il coûte actuellement. Une seule difficulté : les lecteurs qui voudront avoir à domicile un *synchro-reader* devront payer plus de 500 dollars le plaisir d'entendre le bruit de la mer en regardant une photo de jeux nautiques.

Angleterre

● Margaret veut redonner à la reine le goût du cinéma

Margaret vient d'apporter une importante modification aux distractions royales : grâce à elle, les films que sa soeur la reine et le prince Philip pourront voir en public ne seront plus sélectionnés comme par le passé.

Margaret a fait de ce bouleversement des moeurs royales une affaire du succès personnel : les journaux anglais,



qui approuvent la princesse, disent qu'elle a réalisé là une «révolution de palais».

Jusqu'à maintenant seuls les films britanniques ou étrangers désignés par la mention «X» pouvaient recevoir le patronage officiel. Or, depuis plusieurs années, le choix était fait de telle façon que la reine Elisabeth était privée d'un grand nombre de films de haute qualité, mais jugés par les censeurs de Buckingham comme «non-fit for royalty», c'est-à-dire «peu souhaitables pour les souverains». C'est à la médiocrité des films choisis pour la «Royal performance», notamment, que de nombreux Anglais attribuent le manque d'intérêt de la reine pour le cinéma.

Margaret s'est alors occupée personnellement de «visionner» des films en projection privée.

Santé

● Les médecins anglais sont épouvantés par les carafes

Le «New England Journal of Medicine» jette aujourd'hui un cri d'alarme : les carafes d'eau potable que l'administration des hôpitaux place aimablement au chevet des malades constituent un danger mortel. C'est à la suite de plaintes multiples qu'un groupe de médecins de l'Université d'Harvard, aidé de bactériologistes, ont poursuivi l'étude systématique de l'eau potable dans vingt-quatre hôpitaux de Boston. Ce qu'ils ont découvert est proprement stupéfiant.

Les deux tiers des carafes étaient «absolument non hygiéniques», c'est-à-dire qu'elles contenaient des cadavres d'insectes ou des champignons. Beaucoup exhalaient une odeur désagréable, parfois même «insupportable». L'examen du contenu a révélé que vingt-deux pour cent contenaient des bacilles, et soixante-neuf pour cent des staphylocoques — parmi lesquels un microbe mortel et résistant à la pénicilline qui est responsable de multiples décès parmi les bébés en crèches.

«Ces microbes ne proviennent pas de l'eau de la ville, mais de l'hôpital lui-même». Le col étroit de la plupart des carafes empêche un parfait nettoyage, excepté avec un goupillon. Or on n'a trouvé aucun goupillon dans l'hôpital. Souvent il n'est pas possible de les stériliser à la chaleur, car elles se brisent à haute température. Dans un tiers des hôpitaux les carafes sont «nettoyées» dans l'office — en même temps que les bassines et les urinoirs. Dans un hôpital, on a constaté qu'une infirmière avait rempli sans la nettoyer la carafe d'un homme décédé d'une maladie contagieuse, et l'avait laissée sur la table de chevet pour le prochain malade. Aussi les consignes sont-elles extrêmement sévères dans nos hôpitaux en ce qui concerne la manipulation des carafes.

● Voici la cure pour capitalistes surmenés (coût : 1,000 dollars)

Les *businessmen* surmenés et les grands capitalistes accablés de soucis pourront enfin se reposer et retrouver leur équilibre : cela grâce à un médecin australien, le Dr Merton, qui vient de mettre au point «la cure de relaxation pour chefs d'entreprises». Il a fondé un *sanatorium* à leur intention dans les Montagnes noires de Yougoslavie. Tarif : 1,000 dollars par mois. Les patients sont soumis à un régime sévère et astreints à une vie ascétique :

— Dès leur arrivée, les «nouveaux» — quel que soit le montant de leur fortune — endossent l'uniforme du «camp» : chemisette à manches courtes et short de toile. Pendant toute la durée de leur séjour, ils devront mar-

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

cher pieds nus, même en promenade. Leurs vêtements et leurs souliers personnels sont mis sous clef dans un placard jusqu'à leur départ.

— Ils dorment sur la dure, nus, sous une couverture de laine rugueuse, sans draps ni oreillers. Au réveil et au coucher, bain obligatoire dans l'eau glacée d'un torrent de montagne.

— Menu: oeufs, boeuf grillé, légumes verts à l'eau, fruits frais. Le vin et l'alcool sont interdits. Les fumeurs sont mis sous surveillance spéciale.

— Le bruit et l'agitation devant être à tout prix bannis du sanatorium et de son voisinage, l'accès en est interdit aux femmes et aux enfants. Et il n'y a ni téléphone ni radios dans l'enceinte de la propriété.

— Les excursions à dos de mulet dans les sentiers de montagne sont chaudement recommandées aux curistes, ainsi que les exercices de lutte corps-à-corps. Le soir, veillée obligatoire autour du feu de camp, tous les pensionnaires du sanatorium des managers sont tenus de chanter en chœur. Le choix des chansons est laissé libre...

Un mois de cure, assure le Dr Merton, et les ulcères d'estomac, palpitations, dérèglements nerveux, maladies de foie, troubles de la vue, tremblements, disparaissent. Un certificat de «garantie» d'équilibre est délivré aux curistes le jour de leur départ: s'ils ressentent, dans les six mois qui suivent la cure, les moindres symptômes de fatigue ou de douleurs, ils peuvent revenir au sanatorium: une semaine de soins leur sera accordée gratuitement.

U. R. S. S.

● « Là où vous cherchez Dieu, vous trouverez nos Spoutniks »

Spoutniks, philosophes français du XVIII^e siècle et démonstrations scientifiques ont remplacé le slogan « la religion est l'opium du peuple » dans la propagande antireligieuse soviétique.

Depuis quelques années, on constate en U.R.S.S. un renouveau de foi religieuse. La Pâque russe vient d'être célébrée avec beaucoup de faste et à Moscou des processions, icônes en tête, attirent une foule considérable.

Inquiet de ce mouvement, le gouvernement soviétique a commencé une nouvelle campagne antireligieuse. Mais elle diffère notablement des quatre précédentes. Il n'est plus question de persécuter les prêtres ou de transformer les églises en granges! Le « new look » prend plutôt l'aspect d'une vaste campagne publicitaire pour l'athéisme.

— Un « club des jeunes athées » a été créé à l'Université de Moscou.

— Récemment a été organisée une « Semaine de l'athéisme ».

— Dans les usines, les kolkhoses, les écoles, des conférenciers font des exposés de vulgarisation sur la biologie, la physique et la chimie modernes en insistant sur le fait que toutes ces merveilles sont sorties de la main de l'homme.

— Journaux et orateurs font largement usage d'extraits d'Epicure, le philosophe grec, et diffusent des passages des écrivains et philosophes français matérialistes des dix-huitième et dix-neuvième siècles, ainsi que des auteurs « scientifiques » soviétiques.

— Ce sont les spoutniks qui fournissent l'une des armes principales des propagandistes: « C'est sur notre terre « pécheresse » que sont nés satellites artificiels et fusées intercontinentales », écrit une revue soviétique. « Ce sont eux que l'on voit maintenant dans le ciel, en y cherchant vainement un dieu! »

● La Pravda (Moscou): « Nous n'attendrons plus trois mois un ressemelage de chaussures! »

La vie quotidienne en U.R.S.S. doit devenir facile et agréable. C'est le dernier mot d'ordre de Krouchtchev aux experts soviétiques de l'économie. Ils ont reçu mission, tout récemment, de multiplier « les petits services » destinés à alléger la tâche des ménagères et à rendre la souris à tous les consommateurs, souvent impatientés par les lenteurs ou les incapacités de certains établissements russes.

Un décret, publié fin mai, annonce l'attribution de crédits spéciaux (6 à 10 milliards de roubles) pour la création d'un véritable réseau de boutiques, blanchisseries et ateliers de réparations de toutes sortes, dans les trois prochaines années.

Pendant cette période, 29,000 entreprises de fabrication et de réparation de chaussures devront être créées. Font également partie de ce « plan de confort » 22,000 « boutiques » de couturières qui travaillent à titre individuel pour une clientèle privée (robes sur mesures, transformations, retouches des vêtements achetés en confection), 12,100 magasins de vente et de réparation d'articles ménagers, 13,200 nouveaux salons de coiffure, qui seront localisés surtout dans les villes de moyenne importance et dans les centres ruraux.

Un nombre croissant de motos, bicyclettes, postes de radio devront être mis en vente d'ici 1962. Enfin, des chaînes de magasins de louage permettront aux travailleurs soviétiques d'emprunter provisoirement machines à coudre, machines à laver, frigidaires, radios et véhicules qu'ils ne peuvent s'offrir.

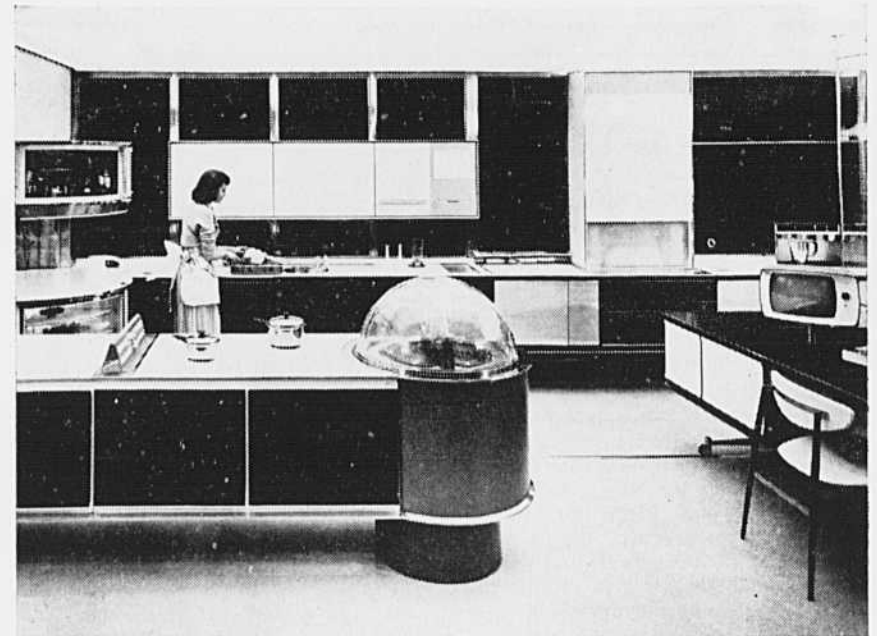
La Pravda applaudit bruyamment à ce programme: « On ne verra plus, souligne-t-elle, les habitants de Moscou ou de Léningrad attendre trois ou quatre mois le ressemelage d'une paire de chaussures. Le blanchissage exige des délais encore plus longs. Faire nettoyer un costume, des rideaux ou teindre un manteau représente un véritable exploit. Quant à faire réparer un poste de radio ou de télévision, c'est chose quasi impossible, même pour les habitants des grandes villes ».

« La situation est encore plus pénible en province, poursuit la Pravda, parce que les échoppes des artisans ont été absorbées par les autorités locales dans l'effort général d'industrialisation du pays. Les coopératives qui les ont remplacées sont inefficaces ».

Dans le même programme, le gouvernement soviétique prévoit une ré-

forme des cantines et des magasins d'alimentation pour permettre aux femmes qui travaillent d'éviter les interminables heures de queue; ainsi qu'un plan d'amélioration des garderies et des jardins d'enfants: n'oublions pas que les femmes représentent 43% de la population active de l'U.R.S.S.

Le miracle électronique menace de mettre en chômage médecins, ménagères, instituteurs et chauffeurs



Vaisselle, épluchage, lavage, repassage, ménage seront faits impeccablement en un temps record. Le garçon boucher et le livreur de lait seront payés en l'absence des maîtres de maison. Parents et enfants seront réveillés à heure fixe et leur petit déjeuner sera tout préparé. Le soir, la famille trouvera, en rentrant au foyer, le couvert mis, le dîner prêt, la télévision branchée.

Ce sera la vie en rose du matin au soir pour la vraie maîtresse de maison. Qui est cette nouvelle fée du logis? Simplement la femme électronique qu'achève de réaliser dans ses laboratoires américains la R. C. A. Un seul inconvénient: on ignore encore son prix.

L'électronique est en passe, en effet, de devenir l'industrie numéro un des Etats-Unis, distançant même l'automobile. D'un milliard de dollars en 1940, son chiffre d'affaires a atteint 13,3 milliards en 1958 et on prévoit qu'il en atteindra 30 en 1970. De 49^e sur la liste des industries états-uniennes en 1940, elle occupe déjà la 5^e place.

Les promesses qu'elle nous réserve pour demain sont:

● La médecine électronique — Enregistrera dans sa mémoire les meilleures connaissances médicales triées auparavant par un autre cerveau électronique. On lui soumettra les symptômes et il fera seul le diagnostic et l'ordonnance.

● Le logiciel automatique — Se substituera aux hommes d'affaires pour essayer de tirer d'utiles enseignements d'expériences passées qui lui auront été communiquées. Il devra alors utiliser les habitudes de raisonnement logique employées par les hommes, séparer les problèmes les uns des autres, classer les questions, analyser les données, dresser les listes de solutions et justifier ses opinions.

● L'instituteur sur mesure — C'est lui qui dirigera les classes de l'avenir. Des magnétophones enregistreront les leçons spécialement adaptées au niveau des élèves, des plus lents aux plus vifs, en passant par les moins attentifs. Chaque écolier suivra la leçon avec un écouteur. Il posera les questions au maître par appel direct sans déranger ses camarades. Cette méthode peut s'appliquer également aux étudiants. Elle sera très précieuse pour combler le retard d'un enfant qui a manqué plusieurs cours à la suite d'une maladie. Ils lui seront retransmis en leçons particulières par le même procédé.

Une autre firme prépare deux appareils ménagers également intéressants: une machine à laver sans eau ni savon, et un « repoussoir à poussière », qui rendrait chiffons et aspirateurs inutiles: la poussière ne pénétrerait plus dans les habitations.

Enfin l'automatisme complet de l'automobile, si l'on en croit Flubacker, manager de la Cook Electric, est pour bientôt: le businessman fatigué, montant dans sa voiture en sortant du bureau, n'aura qu'à appuyer sur un bouton pour rentrer chez lui. Il lui suffira d'indiquer dans un haut-parleur l'adresse de son domicile: la voiture le conduira tout droit et en douceur devant son garage. Il pourra même faire le trajet en dormant.

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Etat-Unis

● New-York devient séparatiste pour payer moins d'impôts

« Sécession, réclament à cor et à cris les New-Yorkais. Notre ville doit devenir le 51e Etat des E.-U. » « Libérez-nous des chaînes d'Albany » (Albany est la capitale de l'Etat de New-York), s'écrient les chauffeurs de taxi de New-York, tandis que les autres citoyens grondent : « Rockefeller nous a trahis ».

La cause de toute cette agitation et de ces velléités séparatistes : le paquet de cigarettes a augmenté de deux cents, et les chauffeurs de taxis doivent déduire 10% de taxes de leurs pourboires parce que Nelson Rockefeller, le gouverneur de l'Etat de New-York, a accepté que le budget de la ville soit amputé de plusieurs millions de dollars. Pour combler ce déficit, la municipalité a dû lever de nouveaux impôts, baptisés par les New-Yorkais « impôts absurdes » : 10% sur chaque trajet en taxis, 5% sur chaque repas au restaurant, augmentation des cigarettes, des cigares, de l'essence, etc... De plus, les augmentations de salaires qui avaient été promises aux fonctionnaires, aux agents de police et aux pompiers seront remises à plus tard. Des postes ont été supprimés, etc. Enfin, dernière goutte qui a fait déborder la coupe, les impôts destinés à l'Etat de New-York, qui sont prélevés sur le salaire, ont été augmentés. « Si nous devenions un Etat indépendant, soupirent les New-Yorkais, tout cela nous serait épargné, et nous vivrions dans un vrai paradis fiscal ».

Les conseillers municipaux ont donc créé une commission chargée d'examiner les possibilités d'une éventuelle sécession entre la ville de New-York et l'Etat du même nom. Mais ce projet risque de créer d'énormes difficultés administratives.

● L'armée américaine : « Inventeurs, nous avons 28 problèmes à vous soumettre »

L'armée américaine cherche des inventeurs. Une commission de vingt-quatre savants et ingénieurs, créée spécialement en 1940 pour former la liaison entre les autorités militaires et les inventeurs, vient d'exposer une liste de vingt-huit problèmes à résoudre. Voici les principaux :

— Un système permettant aux soldats de franchir une colline d'un bond. L'appareil doit être suffisamment robuste pour enlever du sol un GI portant tout son équipement de combat. En outre, il ne doit pas être affecté par les variations et les perturbations météorologiques.

— Un procédé simple permettant en cas d'isolement dans une région inhospitalière, de transformer en nourriture

les objets et matériaux habituellement non comestibles.

— On cherche également une réponse au vieux problème de la conservation du pain. Comment éviter qu'il ne durcisse avec le temps ?

Pour les soldats qui stationnent sous les tropiques, l'armée cherche des idées permettant de :

— Protéger un homme et ses vêtements des insectes pendant au moins la durée d'une nuit de sommeil normale ou d'une journée de travail sans qu'il soit nécessaire de faire une nouvelle application du produit. Les insecticides actuellement en usage ne remplissent leurs fonctions que pendant six heures. Après quoi, il faut se réveiller pour renouveler son « enduit protecteur ».

— Transformer la boue en sol stable. On demande aussi aux inventeurs de trouver :

— Un moyen de réparer les câbles marins. Actuellement, il faut en général les « repêcher » pour effectuer les réparations nécessaires.

Un appareil permettant de mesurer la hauteur des vagues jusqu'à 24 mètres.

— De nouveaux et meilleurs produits contre l'humidité.

● Los Angeles aura bientôt détrôné New-York

Le rush vers l'Ouest atteint, aux Etats-Unis, des proportions inquiétantes. Depuis 1940, en effet, une foule de nouveaux habitants se déverse sur la Californie, accroissant ainsi sa population de 104%. Dans la seule année 1958, 5,760,000 nouveaux venus ont gagné cet



Etat. Et il ne s'agit pas de vieilles personnes désireuses d'y couler une paisible retraite. 80% des nouveaux venus sont de jeunes couples entre 20 et 30 ans.

Cette croissance accélérée n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes. Chaque jour, l'Etat a besoin de douze ou treize classes supplémentaires dans ses écoles. Aller consulter un docteur ou un dentiste demande plus de temps et de démarches que solliciter une audience papale !

Los Angeles est actuellement la deuxième ville des E.-U. pour l'importance de la population, immédiatement après New-York. Mais les statistiques assurent que ce n'est là qu'un état temporaire. En effet, Los Angeles s'accroît deux fois plus vite que sa rivale. L'Etat lui-même de Californie, trois fois plus vite que le Texas.

En dix ans, Los Angeles a construit assez de nouvelles maisons pour pouvoir loger les populations de Philadelphie et de Boston réunies. Les écoles, les centres commerciaux et les routes ont suivi la même cadence.

Mais contrairement aux autres villes, Los Angeles, au lieu de pousser en hauteur, s'étale dans sa vallée et jusqu'au delà, sur les premières pentes de ses montagnes.

Le résultat de cette étendue : deux voitures sont l'équipement classique d'une famille moyenne, mais on en compte plus souvent une par conducteur en puissance. Toutes les pelouses des maisons sont transformées en parkings. On a même vu un habitant obtenir une allocation de chômage pour la simple raison qu'il n'avait pas de voiture. Les fonctionnaires avaient en effet estimé que sans moyen de locomotion motorisé, il était incapable de se rendre à son travail, et à plus forte raison d'en trouver un.

Tarif spécial pour embouteillages

On compte 3,300,000 automobiles dans le comté. Et un mathématicien local a calculé que toute la population de Los Angeles pourrait sauter simultanément dans une auto sans avoir à placer un seul homme, une seule femme ou un enfant sur un siège arrière. Aussi est-il courant de voir les voitures pare-chocs contre pare-chocs sur des douzaines et parfois même des centaines de milles. Les taxis eux-mêmes ont un tarif spécial pour « attendre dans les embouteillages ».

« Si la marée actuelle d'immigration continue (mille par jour en moyenne), la Californie sera devenue, en 1965, le premier centre de la puissance politique, économique et sociale des Etats-Unis », assurent les observateurs.

A quoi certains esprits critiques répondent : « Los Angeles n'est pas un centre. Pas même un endroit pour vivre. Ce ne sont que soixante-dix faubourgs à la recherche d'une ville. Le tout doté d'un état d'esprit tel que la schizophrénie y semble la base de toute vie intellectuelle. »

Variétés

● Poker et psychologie

Le dernier best-seller américain est du manuel de poker, écrit par l'un des meilleurs joueurs du monde. Mais les Américains affirment que cet ouvrage leur apprend à vivre...

Herbert Yardley a inventé le « poker psychologique ». Son livre « Education d'un joueur de poker », est le fruit d'une expérience de trente années. Yardley se vante d'être « l'homme qui a gagné plus d'argent au poker qu'aucun être vivant ».

A la base de sa théorie, ce principe : se souvenir constamment que la majorité des joueurs de poker sont des « simples », et par conséquent commencer par recruter ses adversaires parmi ces dindons faciles à plumer.

Une fois à la table, observer qui parle beaucoup et qui parle peu : ces derniers sont les plus froids et les plus chanceux.

Plus qu'à l'expression des visages, prêter attention au tremblement des mains : il indique infailliblement que les cartes sont bonnes.

Si un joueur, non gaucher, déplace les cartes de droite à la gauche tout en déposant les jetons, c'est qu'il est nerveux et a les bonnes cartes.

Aux Etats-Unis, les éditeurs du livre s'offrent à en rembourser le prix à tout joueur qui continue à perdre après l'avoir lu. Mais l'éditeur de l'édition anglaise s'est bien gardé de répéter l'offre.

● La perruque masculine triomphe aux Etats-Unis

Un peu plus d'un million de dollars : c'est ce qu'a rapporté, en 1958, à deux grandes firmes américaines, la vente par correspondance de perruques.



Il s'agit principalement de perruques pour hommes. Elles sont, soit entières, pour recouvrir les tempes précocement dégarnies. La vente est « personnalisée » : chaque client envoie ses mesures, indique la longueur de cheveux qu'il souhaite, ainsi que le type de coiffure, la forme de son visage et sa profession.

— La clientèle se compose surtout d'hommes entre trente et quarante ans et se recrute dans tous les milieux.

— Un banquier de San Francisco a commandé deux perruques : l'une pour les week-ends durant lesquels il désire avoir des cheveux très courts, l'autre pour le bureau. Il préfère alors une coiffure plus longue et plus élaborée.

— Un dentiste de Kansas a demandé « un modèle légèrement grisonnant, avec une raie à gauche, du style professeur d'université ».

[Lire la suite page 54]

B. B. ou le cimetière des fiancés abandonnés

« B. B. construit un cimetière » titre un journal américain, en annonçant la fin d'idylle Brigitte Bardot-Sacha Distel.

Ce n'est pas un cimetière d'épaves, mais presque : de fiancés abandonnés. Le nombre commence à en être assez important pour que l'on songe à leur élever un petit Mémorial en commun. Il y eut d'abord Vadim qui était si « bon copain », puis Trintignant, un grand jaloux, suivi de près par Rojo, un maladroit de carton-pâte qui avait quand même fière allure, le cœur enfiévré et l'œil embrumé, et puis ce Sacha Distel qui avait tellement l'air d'un petit garçon sage. Si petit garçon qu'on ne le remarquait pas d'abord... Et maintenant, le nouveau jeune premier du cinéma français : Jacques Charrier, le seul qui ne soit pas « tricheur » au fond de l'âme.

A vrai dire Vadim a tout de même été plus qu'un fiancé. Il a été un mari, puis, somme toute, le « créateur » de B. B. « Le Diable a créé B. B. », il est temps de le révéler, n'était qu'un truc publicitaire sans rapport avec la réalité. D'ailleurs Vadim n'a jamais eu besoin du diable pour s'occuper de ses propres affaires : il réussit très bien tout seul.

Ce long garçon brun qui a l'air très sûr de lui, avec un petit air d'étonnement sous-jacent pour corriger le personnage, était assistant de Marc Allégret quand celui-ci un jour remarqua une ravissante nymphe sur la couverture d'un hebdomadaire parisien. Une nymphe à l'air angélique, avec tout juste une petite moue qui permettait de ne pas désespérer. Allégret décidait que c'était cette moue, et pas une autre qu'il fallait lancer. Bien entendu personne à ce moment ne se doutait que l'ange deviendrait plus tard si pervers que certains censeurs se mettraient, au nom de la morale, les mains devant les yeux, en gardant, au nom de l'esthétique, les doigts écartés.

— J'en ai besoin pour mon film *Les lauriers sont coupés* (film qui ne vit jamais le jour), avait dit Allégret à Vadim : téléphonez lui.

Mais Allégret disait cela cinq fois par jour. Vadim, de son vrai nom Vadim-Plemiannikov, avait téléphoné, malgré tout. La couverture de l'hebdomadaire vint donc chez Allégret, accompagnée de sa mère, pour discuter la possibilité de tourner un bout d'essai. La couverture était très strictement vêtue d'une robe sage et d'un petit faux-col blanc très « bonne famille » — et ses yeux (pas encore maquillés) fixaient éperdument Vadim. Allégret parlait. Madame Bardot écoutait Allégret. Brigitte regardait toujours Vadim.

Ils se regardèrent ainsi pendant deux ans. Brigitte claironnait qu'elle allait promener le chien. Puis elle allait retrouver Vadim dans le métro. Vadim parlait ; Brigitte écoutait. Vadim redécouvrait le monde. Il parlait de la « lucidité » de la génération d'après-guerre, de la liberté de la femme, de sa force. On enterrait les vieux complexes. On en créait de nouveaux, sous des noms beaucoup plus attrayants.

Vadim et Brigitte, accompagnés du chien-alibi, traînaient sur les quais, et travaillaient les grands classiques d'une manière toute personnelle.

Et le 30 décembre 1952, la conclusion : le mariage, à la Mairie du XVIIe.

Ce fut un événement « bien parisien ». Beaucoup de fleurs, beaucoup de vedettes, beaucoup de bruit — juste le minimum d'émotion dans l'assistance, mais de grandes exclamations d'admiration : la mariée était vraiment très belle.

Le matin même, une demi-heure avant la cérémonie, Vadim très décontracté descendait acheter son journal. Pour un peu, il aurait été le lire au café du coin, entre deux croissants et une crème.

Il a vingt-quatre ans, Brigitte 17. Ils forment un beau couple. Les journaux spécialisés s'attendent :

— Un couple bohème, mais qui tiendra, assure-t-on.

Il tiendra pendant 4 ans...

— C'est fou ce que nous faisons, s'écrie Brigitte alarmée, quand ils partent à Mégève en voyage de noces. Tu sais que je ne suis bonne à rien. Et toi ? Si je suis malade, tu ne sauras même pas me soigner. Tu n'es qu'un petit scénariste de rien du tout...

— On peut revenir, avait dit Vadim en donnant un coup de volant.

Ils étaient quand même partis. Et Vadim, qui n'aime pas faire du ski tout seul, avait pris la précaution d'amener quelques amis pour lui tenir compagnie sur les pistes. Brigitte n'aime pas la neige.

Le petit scénariste de rien du tout s'est transformé en bourreau du travail, pour nourrir sa jeune femme qui a toujours peur d'avoir faim (aujourd'hui Brigitte, que la peur n'a pas quittée, place son argent dans des snack-bars). Il passe beaucoup de nuits blanches.

— Mais je suis horrible ! Mon Dieu, que je suis laide ! s'écrie Brigitte au désespoir chaque fois qu'elle se regarde dans une glace.

Et Vadim, ses yeux plissés dans un demi-sourire, la jauge, et affirme :

— Un jour tu seras Brigitte Bardot, le rêve impossible de tous les hommes mariés...

La formule a fait fureur. Pas jaloux pour un sou, Vadim. C'est un grand copain intelligent, fort réconfortant. Il est même un peu paternel pour la petite Brigitte. Il n'a rien d'un amant violent.

Il a la tête remarquablement froide quand il dirige les prises de vue de *Et Dieu créa la femme*. C'est le film de la gloire pour Brigitte. Le film qui réalisa la promesse de Vadim ; elle devient le rêve impossible des hommes mariés, et en particulier le rêve impossible du jeune Jean-Louis Trintignant qui tourne avec elle. Vadim n'est d'ailleurs pas content de ces deux-là (sur le plan professionnel) :

— Plus près, Jean-Louis, dit-il. Tu n'en peux plus. Tu l'empoignes. Tu l'étreins. Tu l'embrasses. Plus fort. Plus violent. Tu n'en peux plus, te dis-je.

Trintignant est devenu rouge brigue. Il a pris Brigitte dans ses bras. Il la serre. C'est une scène qui dure. Interminable. Machinistes, techniciens, utilités, regardent de tous leurs yeux. Puis ils regardent Vadim : imperturbable, il ne bouge pas.

— Coupez !

Vadim a parlé très calmement. Et tout le monde le regarde à nouveau, un peu gêné : c'est que là-bas, sur le divan ; il y a une nouvelle version du baiser de Rodin, moins aéré, plus haletant. Les projecteurs se sont éteints, mais aucun de ces deux-là, transformés en statues, ne bougent.

— C'est fini, dit doucement Vadim. Tu étais très bien, Jean-Louis.

Vadim s'en va à pas feutrés dans l'ombre. B. B. est créée, le rôle de Pygmalion s'arrête là. Il restera pour Brigitte ce qu'il a toujours été, le grand camarade au sourire large et rassurant qui regardait ses ébats avec bienveillance.

— Allô ! Brigitte ? Ça va ?

A Londres, en cette fin d'année 1956, Brigitte s'entraînait à la révérence qu'elle devait faire devant Sa Majesté la Reine.

A Paris, Vadim excédé recevait le 28e coup de téléphone de la journée : « Alors, vous divorcez ? »

— Ça va très bien, dit Brigitte sans surprise, et toi ?

— Très bien aussi. J'ai une voiture neuve, tu sais. Une Ferrari. Formidable.

— Quelle couleur ?

— Vert d'eau.

— Marrant ! Moi j'ai acheté un pull-over en cachemire vert pomme. Formidable aussi.

— Je voulais te demander : que faisons-nous ? On divorce, oui ou non ?

— Bien oui, a répondu Brigitte après un petit temps de silence qui ressemblait à de la réflexion. Si tu veux. Tu t'occupes de tout ?

— De tout.

Brigitte rentrée à Paris réintégra l'appartement de l'Avenue Paul Doumer. C'est une ménagerie. Les oiseaux en cage dorée, *Clown* le cocker noir, et *Guapa* la petite chienne de race aussi indéfinie que de charme certain, n'en sont qu'une infime partie : le reste de l'arche de Noé est représenté par des animaux en peluche. La « femme-enfant » ne joue plus à la poupée, mais elle adore les ours de laine, veloutés, avec un bout de langue en feutre rose. Le blond Trintignant est à l'aise dans le décor ; lui aussi aime les animaux en peluche. De méchantes langues ont insinué que c'est cet extraordinaire goût commun qui les a rapprochés, comme elles insinueront plus tard que c'est la passion commune des romans de Simenon et des marrons qui a fait naître l'idylle Brigitte-Sacha.

Mais Brigitte se moque des mauvaises langues. L'on ne perd pas son temps avec ces misères quand on vit un grand amour. Or Brigitte vit le plus grand amour de sa vie, elle ne craint pas de le proclamer Jean-Louis a une bouche comme elle les aime : grande, souriante, ferme. Et des yeux clairs qui sont la bienveillance personnifiée. Mais surtout il est jaloux,





**Brigitte Bardot et l'exfiancé
Sacha Distel**

tourne *Guerre à Cuba* en Espagne, pendant que Brigitte tourne les *Bijoux du Clair de Lune* sous la direction de Vadim (toujours très grand ami).

Cet hispano-américain à l'inévitable oeil de velours qui, sous le soleil espagnol, prend une langue émue. Il a aussi une très belle moustache, qu'il met dans sa poche quand il a fini de jouer. C'est qu'il tient un rôle d'un fringant général révolutionnaire.

— Vous savez, dit le révolutionnaire chavirement de prunelles et sourire entendus, il ne s'agit que d'une grande, très grande amitié. Elle me téléphone romanesques, est faux: il se contente d'être acteur de cinéma. Il

Suivent quelques remarques qui expliquent pourquoi B. B. n'a pas trouvé le bonheur: on s'aperçoit tout de suite que le *senor Rojo* est le premier homme vraiment à découvrir Brigitte. Ses analyses psychologiques sont étonnantes, on se demande comment il a pu s'égarer dans le cinéma.

— Je ne fais pas de projets, continue-t-il avec un tact tout à son honneur; il y a trop peu de temps que je suis séparé de ma femme...

Et Brigitte, ne sachant plus où donner de la tête, téléphone à Paris pour démentir à Jean-Louis ces bruits alarmants. Puis elle dément à Gustavo qu'elle a démenti, annonce son mariage avec Jean-Louis (ce qui surprend énormément Mme Trintignant qui n'a aucune intention de divorcer), et derechef dément tous les démentis. Pauvre Brigitte! tant de diplomatie l'épuise. *Rojo* est renvoyé à ses amours d'opérette (en couleurs) dont il n'aurait jamais dû sortir.

Jean-Louis n'a eu qu'un tort, mais énorme: celui de ne pas être là. Il va encore aggraver son cas en partant sous les drapeaux. Il avait pourtant annoncé à son tour une belle carrière de Pygmalion.

— Je veux lui apprendre, disait-il, à aimer autant les livres sérieux que les romans policiers, et lui montrer

qu'on peut aimer Bach même si on aime le Rock'n'Roll...

Hélas, la République n'a pas besoin de mélos pour une gloire nationale. Elle a besoin de soldats: Jean-Louis part pour l'Algérie.

Brigitte a commencé par mettre en branle toutes les influences possibles pour adoucir le régime de l'armée. Mais elle ne peut rien contre la longueur du service militaire. Et c'est long, trop long pour l'enfant Brigitte qui ne veut pas vivre seule.

— J'ai toujours besoin d'un homme à côté de moi, tout le temps, dit-elle en serrant dans ses bras Clowin, le fidèle cocker noir qui n'est malheureusement qu'un chien. Mon cœur a décidé pour moi — les choses mortes ne renaissent pas...

Exit Jean-Louis, au son des *Feuilles mortes* qui se ramassent à la pelle.

Du même coup Jean Sébastien Bach n'a plus aucune chance de détrôner le Rock'n'Roll. D'ailleurs le R' en R' n'est plus d'actualité: les oreilles attentives peuvent entendre, sur la plage de St-Tropez, s'égrener les notes d'une guitare de jazz. Et les oreilles attentives ne manquent pas, dans l'entourage de Brigitte: elles ont même capté ces mots, que Brigitte disait au mariage du fantaisiste Moustache, bat-

teur de Sydney Bechet et de Claude Luter:

— Un mariage comme celui-ci ça ne te donne pas envie de faire autant?

Ces mots, qui pourcourent en un record de temps plusieurs centaines de kilomètres pour venir s'imprimer dans tous les journaux en alerme étaient murmurés à un garçon brun aux yeux verts, qui la tenait par la main. Sacha Distel (de son véritable prénom Alexandre) regarda véritablement lui, vit que tout le monde le fixait, et rougit. C'était un conquérant timide.

— Vous allez vous marier?

— Peut-être... Mais pour le moment je ne fais que lui donner des leçons de guitare.

Conquérant triste, Sacha était aussi conquérant discret. Tellement discret même que tout le monde croyait que B. B. et lui filaient encore le plus parfait, le plus grand amour quand tout était déjà fini. Le piano de Sacha avait déjà depuis longtemps quitté l'appartement de l'Avenue Doumer qu'on voyait encore dans les journaux des photos de deux amoureux se tenant par la main. C'est qu'il fallait laisser à Sacha le temps d'être lancé.

Cela avait pourtant gentiment commencé, comme Sacha en a fait la con-

[Lire la suite à page 52]

mais jaloux... C'est un grand garçon passionné, Jean-Louis. Pour Brigitte, c'est une découverte.

Ils passent des journées charmantes, Avenue Paul Doumer. Pour une fois la publicité n'y met qu'un nez discret: les gens heureux n'ont pas d'histoire. Ils ont des témoins fervents: les gens d'en face, qui font venir leurs amis pour regarder avec des jumelles la fenêtre de l'autre côté. Quand B. B. apprend ces télescope-parties, elle soupire.

— Je vais essayer de me rappeler qu'il faut que je ferme ma fenêtre...

Puis, entre en scène le troisième, le vilain larron, ce Gustavo Rojo, beau comme un dieu. On l'a dit, madou. Ce détail, propre à émouvoir les esprits romanesques, est faux: il se contente d'être acteur de cinéma. Il

**Puis il y eut aussi
Jean-Louis Trintignant**



**Et au tout début, le premier mari,
Roger Vadim**



B. B. vue par Charles Boyer

Elle adore les pitreries, mais par certains côtés elle est plus mûre que bien d'autres "révélations"

Ce fameux surnom, *B.B.*, n'est qu'une trouvaille publicitaire. Son vrai sobriquet est *Bri-Bri*. Je l'appelle Brigitte, et non ma part. J'ai trouvé que c'était un enfant étonnamment peu compliquée, vive et gaie, avec l'impulsivité de la jeunesse. Exactement ce qu'on peut attendre d'un être de vingt ans.

Il est curieux que je l'aie crue plus jeune. Peut-être est-ce parce qu'elle aime tellement le bebop ou le rock'n'roll ou la musique du même genre. Elle avait un phono dans sa loge et, entre chaque prise de vues, elle déclenchait un tapage infernal. Je pensais que la passion pour cette musique était une maladie de la prime adolescence.

Elle était l'enfant chérie de toute l'équipe. Les techniciens plaisaient avec elle du matin au soir, ce qui témoignait de sa bonne camaraderie. Ils détestent les vedettes à caprices et ne se font pas faute de le montrer.

Le seul ennui avec Brigitte, c'est qu'elle adore les pitreries. Quand le temps est compté, cela rend les metteurs en scène nerveux. Elle prétend qu'elle est très paresseuse pour apprendre son texte.

Elle l'est beaucoup moins que bon nombre de stars que j'ai connues. D'abord, elle « apprend vite » comme on dit en terme de métier. Elle enregistre ses textes sans grand effort. D'autre part, elle m'a souvent demandé de l'aider à répéter une scène dont elle n'était pas sûre. Nous y passions au moins une heure. Ce n'est pas le fait de quelqu'un de paresseux.

Quand nous tournions *La Parisienne*

Les points de vue diffèrent sur son compte: en Amérique, Brigitte est considérée comme, disons, perverse. En France, elle est seulement tenue pour espiègle. En fait, elle n'a pas une telle réputation d'exhibitionnisme. Martine Carol, par exemple, passe pour se dévoiler beaucoup plus.

Il est exact que Brigitte se déshabille fort obligeamment quand le scénario l'exige. Mais quant à se promener en tenue d'Eve quand ce n'est pas nécessaire... eh bien, cela ne s'est jamais produit quand j'étais sur le plateau. Certes, elle adore marcher pieds nus.

Quand nous tournions *La Parisienne*, ses parents sont venus un tournis une douzaine de fois au studio. Son père est un riche industriel et lui et Mme Bardot semblaient prendre les choses comme une bonne plaisanterie, encore qu'un peu bizarre. A plusieurs occasions, ils avaient même amené la grand-mère de Brigitte, que je me rappelle comme une femme aimable et gaie au chapeau orné de fruits assortis.

La grand-mère de Brigitte, à qui l'on demandait ce qu'elle pensait des déshabillages de Brigitte à l'écran, leva les mains au ciel et s'exclama: *Quand on veut absolument faire du théâtre, on doit s'attendre à ce genre de choses!*

Plus d'une fois elle m'a dit...

On a dit que Brigitte était affolée par son accession à la célébrité en tant que « symbole de

sexualité » et qu'elle était irritée contre son ex-mari, Roger Vadim, qui avait orchestré cette ascension à la façon de Svengali: ce sont de purs racontars.

J'ai fait la connaissance de Roger bien avant qu'elle l'ait épousé. Un homme très intelligent, un excellent metteur en scène; mais aussi doux, timide même, qu'on peut l'être. Nul doute qu'il l'ait lancée dans sa carrière actuelle et qu'il ait écrit pour elle *Et Dieu créa la femme*. Mais un Svengali? Non, non c'est impossible!

Bri-Bri promet de devenir une bonne comédienne. Je le sais à cause de *La Parisienne*. En outre, j'ai appris par un metteur en scène ami, Claude Autant-Lara, qu'elle avait joué de façon parfaite dans son film *En cas de malheur*.

Mais même si elle ne se transforme pas en actrice de métier, je puis dire ceci de Brigitte: elle se montre peut-être enfantine avec sa musique bruyante et ses gambades, mais par certains côtés, elle est plus mûre que bien d'autres jeunes « révélations » de ma connaissance.

Plus d'une fois, elle m'a dit qu'elle savait que son succès ne durerait pas, qu'à ce moment-là elle ne pleurerait pas. Elle s'en souviendrait comme d'une bonne plaisanterie et s'occuperait d'une ferme ou d'un restaurant. Ce qui est faire preuve de beaucoup plus de réalisme que n'en sont capables la plupart des jeunes vedettes.

Une enquête amusante de Gilles Valdane

En Europe, il y a encore des chasses fabuleuses

SAVIEZ-VOUS que de l'extrême nord à l'extrême sud de l'Europe, on peut chasser l'ours? Saviez-vous qu'il y a encore une forêt vierge en Pologne, qu'il existe des bisons pur-sang, qu'il y a des lynx, des troupeaux de chevaux sauvages? Saviez-vous que le coq de bruyère n'est pas le seul apanage de l'Ecosse?

Ces chasses coûtent cher. Moins cher toutefois, que la chasse au tigre ou à l'éléphant...

Trois semaines de chasse à l'ours blanc : 1,000 dollars

L'ours blanc ne se trouve qu'au Spitzberg, dans cette série d'îles en majorité norvégiennes. Un ancien explorateur installé à Tromsø, a son bateau, avec cinq hommes d'équipage. Il emmène par voyage, cinq ou six chasseurs. Le périple dure trois semaines et coûte environ 1,000 dollars. Chaque client est assuré de tuer au moins un ours. Revenir avec un ours blanc, quel trophée!

Le Norvège est par ailleurs, le pays des grands troupeaux de rennes sauvages (parfois 2,000 bêtes) les chasseurs viennent du monde entier. Aussi l'Etat, pour éviter leur extermination, fixe-t-il un nombre de victimes et la chasse est déclarée fermée quand le quorum est atteint.

Le renne aime les hautes montagnes et la foule de ses semblables. L'élan vit dans les forêts à deux ou trois, dans le Sud, en dessous du cercle polaire, ne dépassant pas Narvik. Quand il fait froid, l'élan se rapproche de l'homme jusqu'à descendre dans la banlieue d'Oslo. Pour lui, encore plus que pour le renne, la chasse est limitée dans le temps.

La Suède (qui a aussi des ours bruns) s'enorgueillit d'avoir les plus grands élans d'Europe (on en tue chaque année, environ 24,000) dans le temps très court d'automne où la chasse est permise.

Les animaux sont blancs avec la neige, verts avec l'herbe tendre

La nature comme l'Etat protège le gibier. Ainsi arrive-t-il de trouver des biches à l'arrière-train blanc; la poule de neige ou lagopède (sorte de coq de bruyère) est blanche l'hiver; beaucoup d'oiseaux de Norvège perdent leur couleur dans la neige. D'autres oiseaux, au temps de la ponte, deviennent de la même couleur que l'herbe et peuvent couvrir en toute quiétude.

Les guerres et plusieurs hivers « rigoureux » ont eu pour conséquence une raréfaction du gros gibier, disent les Finlandais. Ces hivers rigoureux auxquels n'a pu résister le gibier nous laissent rêveurs quand on sait que vingt degrés au-dessous de zéro en mars, sont considérés comme une température normale. Il est vrai que c'est dans la partie la plus septentrionale, celle où l'on chasse l'ours brun.

Cette chasse d'avant printemps ne dure qu'un mois, elle se fait au gîte. Dans le grand silence les grognements retentissent et les pas sont marqués

dans la neige... (on fait du ski en juin!)

Dans ce pays de forêt, de lacs, de solitude, on est obligé, pour quelques années encore, de protéger le gibier. On peut tuer le coq de bruyère, soit, mais les rennes sont réservés aux Lapons, ils leur fournissent la nourriture, la graisse, le cuir... L'élan est préservé de façon moins radicale; tout de même la taxe d'abattage s'élève à plus de 40 dollars.

L'Europe est infestée de loups

Les loups ont été un fléau, la peur de l'homme. On en a tué encore il n'y a pas cent ans, à une douzaine de milles de Marseille. Il a fallu des siècles pour les exterminer, bien que la lutte ait été méthodiquement organisée. Dans chaque région il y avait un lieutenant de louveterie, le châtelain généralement, qui organisait des équipes de chasseurs. Les loups ont complètement disparus de France.

Dans les pays froids, les pays du Grand Nord, la lutte est organisée avec des procédés modernes, confiée à la police qui dispose d'hélicoptères pour les repérer.

Tout de même, la façon la plus répandue de chasser le loup est la chasse aux « fladers ». Elle est très répandue en Pologne, dans l'est et le sud du pays. Les loups y sont particulièrement nombreux parce qu'ils se nourrissent de sangliers. On évalue le nombre des sangliers à 40,000! et celui des loups à 700.

L'hiver, la neige permet de dépister facilement les animaux. Les loups se cachent pour se reposer, au cours de la journée dans des fourrés. Ces en-

droits sont alors entourés de cordages auxquels on suspend des lambeaux d'étoffe rouge que le vent agite. Les loups éprouvent une grande frayeur, se représentant sans doute des flammes. Ils tournent à l'intérieur des cordages n'osant franchir ce feu originaire. On les rabat, alors sur les chasseurs.

La chasse à l'affût exige beaucoup d'endurance et de patience, beaucoup de prudence aussi car malheur à celui qui, ayant mis les loups en éveil, rate son coup. Le chasseur dépose une charogne dans une clairière qui s'installe à proximité, sur une éminence, juché dans un arbre, par exemple. On entend alors, troublant le profond silence, de mystérieux avertissements, des grognements, enfin la bande paraît.

Le rendez-vous des cerfs en rut

Que d'histoires peuvent nous raconter les chasseurs aux pays des grands espaces, du gros gibier, de l'aventure où l'homme comme la bête est en proie au froid, oppressé par le silence de la nature! L'homme connaît les habitudes et les ruses de la bête. Il ruse, lui aussi.

En Scandinavie, en Pologne, en Yougoslavie, les cerfs, encore nombreux signalent leur présence par leur brame passionné, à la saison des amours. C'est l'automne: la forêt humide se dépouille. Les appels résonnent, le mâle cherche une femelle. Mais qu'il entende d'autres appels énamourés, il se précipitera en direction de ces appels pour lutter à mort contre un rival possible. Défi, folie de l'animal en période de rut? On a bien souvent montré ces combats, les bois

enchevêtrés des adversaires... Aussi, les chasseurs ont-ils une trompette dont le son imite le chant d'amour et de défi.

Les Européens rêvent de chasser le tigre aux Indes, les maharadjas vont chasser... en Autriche

L'Autriche a toujours été le pays des chasses aristocratiques. Les propriétaires terrains invitaient volontiers une société cosmopolite. Occasions de mieux se connaître d'un pays à l'autre.

A l'heure actuelle, de nombreux chasseurs européens ont repris le chemin de l'Autriche. On vient même de beaucoup plus loin et il est amusant de penser que si le rêve des riches Français ou Belges est d'aller chasser aux Indes, les maharadjas vont chasser en Autriche. Et le gibier est presqu'à la descente du chemin de fer, aux portes de la ville...

Dans ce pays de montagnes et de forêts, le gibier est abondant et varié. On a tué (début août à fin décembre) l'an dernier 23,000 cerfs, 95,000 chevreuils, 95,000 chamois. Il y a des faisans, et des bécasses, des coqs de bruyère et des tétras. Les bons fusils apprécient, paraît-il, l'affût à la marmotte mais les Autrichiennes ne paraissent pas attacher autant d'importance que les Françaises à cette fourrure de choix.

La chasse dont l'Autriche est la plus fière est la chasse aux mouflons, le gibier le plus rare d'Europe, dit-on. On en tue chaque année cinquante à soixante-dix.

Le bison préhistorique pèse une tonne

Si la Norvège est seule à avoir des ours blancs, si l'Autriche revendique le privilège des mouflons, la Pologne prétend être le seuls pays d'Europe à avoir des bisons. En plein coeur de l'Europe ce n'est point une race abâtardie, mais le bison réel tel qu'il dut être à l'époque préhistorique, tel que nous le voyons dessiné sur les grottes où l'homme s'essaya aux premières manifestations de l'art. En 75 m. de long, 2 m. de haut, ils pèsent une tonne. Ce sont des pur-sang dont n'existeraient que deux cents spécimens dans le monde entier. Ils avaient presque complètement disparus. En 1929, on a décidé le repeuplement de l'énorme forêt de Bialoxieka, la plus grande forêt d'Europe (700 km²) en partie vierge. Forêt royale, le dernier qui y chassa fut le dernier roi Stanislas Poniatowski. Il y tua en un seul jour, quarante-sept bisons. On comprend, après de telles hécatombes que les bisons aient été à peu près anéantis. Maintenant, dans une réserve, ils vivent en liberté, prisonniers seulement de l'immensité et de l'épaisseur des fourrés et des murs d'arbres millénaires, une centaine de bisons. Un jour viendra où les bisons seront de nouveau offerts aux chasseurs.

C'est dans la grande forêt de Bialowieta que vivent aussi les ours bruns.

[Lire la suite page 54]

LOUIS ARMSTRONG, LE MALADE TERRIBLE



Louis Armstrong n'est pas un malade imaginaire, mais désormais, pour tous les Italiens: « le malade terrible ».

Revenu de Spolète à Rome, après la violente attaque cardiaque qui a fait craindre pour ses jours, il ne s'est pas seulement levé. Il a insisté, de sa plus grosse voix, pour qu'on le laisse se promener à travers la Ville Eternelle.

Chaque fois qu'un journaliste l'aborde, et cela arrive cinquante fois par jour, il répond:

— Mon ami, j'aime bien tous les journalistes, mais à présent cela suffit. Cela m'embête, comprenez-vous, j'en ai par-dessus la tête de dire toujours les mêmes choses. Je vais bien, je suis guéri et je veux dormir tranquille.

Sur quoi il se verse une grande rasade de whisky, en expliquant:

— Contre les microbes...

Ce qui ne l'empêche pas d'avoir un tas de projets. Comme le dit sa femme Lucille: « Louis est un volcan de projets ». Quant aux médecins qui l'ont soigné à Spolète, ils n'en sont pas encore revenus: quand on le croyait à l'agonie, il buvait un verre de cognac qu'il s'était fait apporter en cachette...



Ceci est une diapositive Kodak en couleurs. Elle n'a que deux pouces de côté... mais elle donne une image de quatre pieds de large sur votre écran!



Revivez votre voyage grandeur nature... avec des diapositives Kodak en couleurs!

Vous pouvez capter... rapporter et projeter vos plus beaux souvenirs!

Rapportez de vos voyages les photos les plus grandes et les plus claires qui soient. De brillants clichés en couleurs qui couvrent la moitié d'un mur! De superbes clichés qui vous font revoir les gens que vous avez connus et les paysages

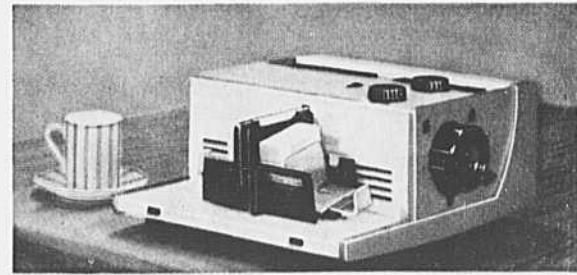
que vous avez vus. Les diapositives de 35mm Kodak en couleurs vous réservent des années d'agrément. Commencez à en prendre maintenant—avec un appareil à partir de \$29.95—c'est aussi facile que 1-2-3...



1 *C'est très facile* avec la Camera Kodak Pony II. Obturateur réglé d'avance, mise au point facile par "zones". Objectif rapide $f/3.9$ qui donne de merveilleuses diapositives en couleurs et des instantanés Kodacolor. \$29.95.



2 *Captuez toute la couleur* avec le Film Kodachrome de renommée mondiale. Le prix du Film Kodachrome acheté au Canada comprend le développement par les laboratoires Kodak du monde entier.



3 *Grandes projections*... réalistes... avec le Projecteur Kodak 300. Compact, facile à faire fonctionner. Avec escamoteur Readymatic, \$74.50. Avec escamoteur automatique à cassettes, \$85.50.

Beaucoup de marchands offrent des facilités de paiement. Les prix sont sujets à changement sans préavis.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, Toronto 15, Ontario

Kodak
— une marque déposée depuis 1888



Nasser, riant de toutes ses dents, raconte au journaliste Joachim Joesten ses bagarres de jeunesse.

A l'aérodrome du Caire, c'est Nasser qui accueille le voyageur. Sa photographie, sur 9 pieds de haut, orne tout un mur de l'aérogare. Ce visage souriant, aux yeux noirs, au grand nez, au sourire séducteur, devient vite une obsession. Dans les rues, dans chaque maison, sur chaque meuble, Nasser montre toujours le même sourire, le même regard brillant, la même moustache.

Cet homme qu'on voit partout n'est pourtant pas facile à voir. Dans son palais du Koubbah, ou dans sa villa du Caire, il est pratiquement inaccessible. Certes, jamais aucun officiel n'a dit à un journaliste que Nasser ne lui accorderait pas d'audience. Mais l'audience est toujours pour demain. Elle peut être fixée à 3 heures du matin, cela s'est vu. Bref, c'est une guerre d'usure et lorsque le journaliste, découragé, décidera de partir, les officiels n'auront qu'un cri : « Quel malheur, le Président allait justement vous recevoir ! »

Il y a une exception, pourtant. Joachim Joesten, collaborateur de nombreux journaux américains et allemands, a été reçu. Mais il avait pris la précaution d'écrire auparavant un livre sur Nasser et d'en envoyer le manuscrit au service de presse du gouvernement égyptien. Puis, avec confiance, il est parti pour Le Caire. Voici le récit de son séjour, de ses entrevues avec Nasser. Nos lecteurs seront peut-être surpris de trouver une image souvent flatteuse du dictateur égyptien dans ce document. Ils ne sauraient oublier qu'il s'agit là de confidences recueillies de la bouche de Nasser lui-même.

NASSER M'A DIT... par Joachim Joesten

La porte s'ouvre. J'ai gagné. Après des semaines d'attente, de rendez-vous décommandés, après une interminable station dans ce salon Louis XV de sa villa (du Louis XV fabriqué en Égypte, m'a-t-on dit fièrement), l'inapprochable Nasser est là, la main tendue.

— Etes-vous Américain ou Allemand ? me demande-t-il.

— Les deux. Je suis Américain d'origine allemande. Cela le fait rire. Longuement.

Il ne ressemble pas à ses photographies. Les milliers d'images qui me hantent depuis mon arrivée ici ne m'auraient peut-être pas permis de le reconnaître. La silhouette est plus épaisse. Les cheveux grisonnent. Le célèbre nez en bec d'aigle est plus rond, plus mou que ne le dessinent les caricaturistes.

S'il est difficile d'être reçu par lui, le contact, en revanche, est facile. Il montre de l'affabilité. Il est naturel.

Il sait écouter et il répond avec obligeance à toutes les questions que je lui pose. Il parle couramment l'anglais. Sa légende, cependant, affirmait qu'il avait oublié cette langue au cours des années de lutte pour l'indépendance. Il l'aura apprise de nouveau.

Nous avons bu plusieurs tasses de café noir et fumé beaucoup de cigarettes. Mais pas d'américaines, bien qu'elles soient les préférées de Nasser. Les journaux égyptiens ont proclamé à grand fracas que leur « rais » y avait renoncé depuis la crise de Suez.

Nasser, assis dans un fauteuil vert,

se cognait de temps à autre les genoux l'un contre l'autre. C'est chez lui une espèce de tic.

Son cabinet de travail est modeste. Un industriel s'en contenterait à peine. Une grande table sur laquelle s'entassent des piles de dossiers, des fauteuils, un divan.

" J'en porte encore la marque "

— Mon premier geste révolutionnaire ? me dit le rais. J'avais 13 ans. Et c'était ma troisième année de collège à Alexandrie. Il y avait une bagarre dans la rue, entre manifestants et policiers. Aussitôt, je me suis dit : il faut que tu t'en mêles ! Je ne savais absolument pas pourquoi on se battait. Je me suis jeté dans la mêlée. J'ai été arrêté et j'ai passé une heure au poste. On m'a relâché en raison de mon jeune âge.

Un an après, au cri de « Vive l'Égypte », je participais aux manifestations contre l'abrogation de la Constitution de 1923. Cette fois-là, j'ai reçu un coup de matraque qui m'a ouvert le front. J'en ai encore la marque.

Nasser se penche et me montre une cicatrice à la racine des cheveux. Il semble prendre un plaisir non dissimulé à évoquer ces bagarres de sa jeunesse. Près de moi, Heykal, le rédacteur en chef d'« Al Ahrâm », n'en perd pas une miette. Il me confiera plus tard : « Une chance que vous soyez venu. Le président ne nous avait jamais raconté cela ».

Il y a bien d'autres choses que le journaliste égyptien a dû apprendre au cours de cet entretien.

Où est né, par exemple, Nasser ? Car depuis des années la presse égyptienne raconte que son dictateur est né dans le village misérable de Beni-Mor, en Haute-Égypte, alors qu'en fait il est né le 15 janvier 1918 à Alexandrie, plus précisément dans la banlieue de Bacos. Sa demeure natale est une simple maison d'un étage, entourée d'un petit jardin, située 18, rue Kanawaty.

Tout cela, je le savais avant d'en parler au président. Nasser ne m'a pas caché son étonnement de me voir aussi bien renseigné. Il a alors admis sans difficulté être né à Alexandrie, alors qu'il a lui-même écrit dans la préface de « La Philosophie de la Révolution » qu'il était né à Beni-Mor.

Pourquoi donc ce mensonge ?

Beni-Mor est en réalité le lieu d'origine de sa famille. L'une des trois mosquées y a même été construite par un de ses aïeux.

Mais si Nasser affirme être né à Beni-Mor, c'est surtout pour des raisons démagogiques : il veut à tout prix apparaître comme un homme du peuple. Il tient à ce que les misérables fellahs — qui forment la grande masse égyptienne — le tiennent pour l'un d'eux.

En réalité, Nasser appartient à la petite bourgeoisie. Son père, Abdel Hussein Nasser, aujourd'hui âgé de 71 ans, est un ancien employé des pos-

tes. Quand je suis allé le voir, il n'a accepté de me recevoir que parce que son fils l'y invitait expressément. Il est obsédé par la peur de lui déplaire et ne l'appelle jamais que le Rais, ce qui est son titre en arabe.

Lui, Abdel Hussein Nasser, est né le 11 juillet 1888, à Beni-Mor. Rien n'était prévu en ce temps-là pour l'éducation des jeunes de Beni-Mor (aujourd'hui encore, d'ailleurs, il n'y a pas de scolarité obligatoire en Égypte). Pourtant, en 1900, une « école » fut créée à Beni-Mor, grâce aux dons des notables de la localité. Une école, c'est beaucoup dire : une pièce de neuf pieds sur quatre, avec deux fenêtres. Et le premier garçon du village à la fréquenter régulièrement fut Abdel Hussein Nasser, alors âgé de 12 ans. Trois ans plus tard, son maître lui décernait un certificat attestant qu'il savait lire et écrire et avait étudié le Coran.

Abdel Hussein Nasser fut encore le premier habitant de Beni-Mor à poursuivre ses études, suivant d'abord les cours d'une école américaine à Assiout, qu'il quitta au bout d'un an car on voulait y obliger les élèves musulmans à y étudier la Bible, puis gagnant Alexandrie, où il obtint en 1909 son certificat de fin d'études.

C'est ainsi que la famille Nasser commença à sortir de sa condition première de paysan.

— Mais plusieurs de mes proches parents du côté paternel, m'a dit Nasser, sont aujourd'hui encore de simples

Le dictateur le plus secret du monde révèle pour la première fois sa vie

paysans dans la région de Beni-Mor. Ses études terminées, Abdel Hussein Nasser fut engagé comme employé auxiliaire à la poste d'Alexandrie. Il y eut grande fête ce jour-là à Beni-Mor, car c'était la première fois qu'un habitant du village accédait au titre de fonctionnaire.

Sa mère ne répondait plus

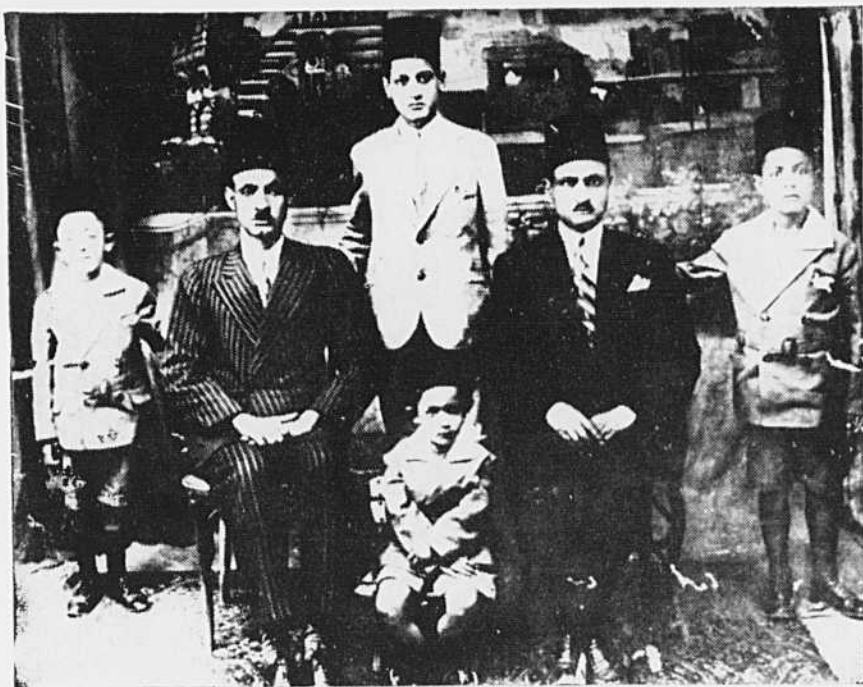
Le jeune homme épousait en 1917 Fahima, une jeune fille de bonne famille d'Alexandrie. Je n'en saurais guère plus sur elle. Il ne faut pas compter sur son fils pour en parler : aujourd'hui encore, la femme en Egypte est un sujet qu'on n'aborde pas. Nous

Violent nationaliste, il avait été arrêté en 1921 et condamné par le tribunal britannique à une lourde peine de prison. Il avait juré de prendre sa revanche et de faire de son neveu le vengeur de l'Egypte opprimée.

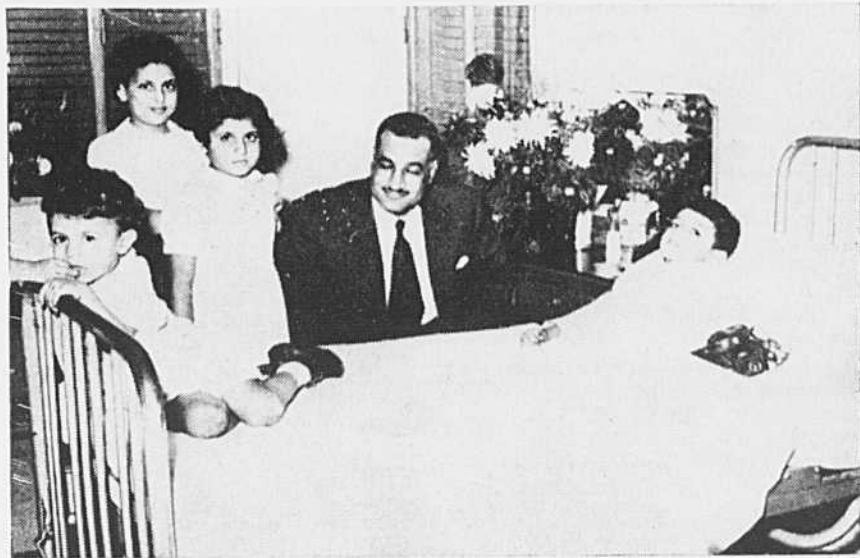
— C'est lui qui a jeté en moi la semence de la Révolution, reconnaît avec fierté le dictateur d'aujourd'hui.

Il y avait un an que le petit Gamal était au Caire lorsque brusquement il ne reçut plus de lettres de sa mère. Il lui écrivit son étonnement et sa peine. C'est à elle seule qu'il se confiait, s'abandonnait.

Mais c'est son père qui lui répondit : — Ta mère est trop occupée actuellement pour t'écrire.



La photo de famille. Elle a été prise en 1932. Gamal Nasser (14 ans) est debout au centre entre son père et son oncle Khalin, celui qui a semé en lui la haine des Anglais. Les trois autres enfants sont ses frères. — Ci-dessous, un bon père de famille. Nasser, avec ses enfants, est au chevet, du petit Abdel Haki, alors que celui-ci était atteint de typhoïde.



savons seulement qu'elle mourut à 33 ans; dix jours après la naissance de son quatrième fils. Elle est pourtant la seule, avec l'oncle Khalih, à avoir eu de l'influence sur ce garçon ombrageux.

Elle était fort ambitieuse pour son premier-né, bien que ses débuts scolaires aient été sans éclat, et qu'il fit souvent l'école buissonnière avec les garnements de Khatatba.

Fahima insista pour que dès l'âge de 8 ans, en 1925, le petit Gamal partît étudier à l'école du Caire. Et c'est elle qui lui écrivait presque chaque jour. Au Caire, le petit Gamal logeait chez son oncle Hussein Khalih, un petit fonctionnaire. C'était un homme froid, rusé, le coeur plein de haine pour les Anglais.

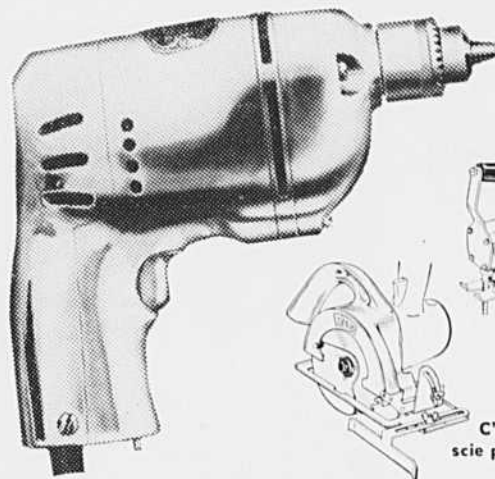
Ce fut donc un choc cruel pour l'enfant. Il continua cependant d'envoyer des lettres à sa mère, lui racontant sa vie, ses espoirs, ses peines. Jamais elle ne répondit. L'année scolaire s'acheva enfin et le petit Gamal revint à la maison le coeur battant; il comprit alors la raison du silence de sa mère: Fahima était morte, morte en couches peu après la naissance de son dernier fils, Shawky.

De ce jour, Gamal Nasser devint sauvage et fermé, refusant de jouer avec ses camarades, ignorant ses trois frères, rejetant même l'autorité d'un père qu'il méprisait secrètement.

En riant, il m'a raconté lui-même un tour pendable qu'il lui avait joué enfant.

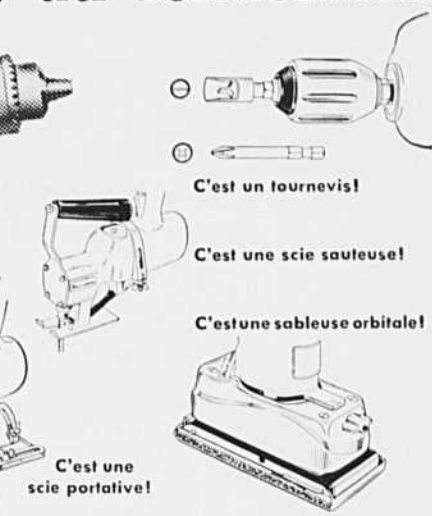
Dans la petite localité de Khavaba,

La parade BLACK & DECKER de la qualité et du rendement



PERCEUSE UTILITAIRE "DELUXE" DE 1/4"

La perceuse électrique la plus vendue au monde... mène la parade B&D de la qualité et du rendement. Fameux



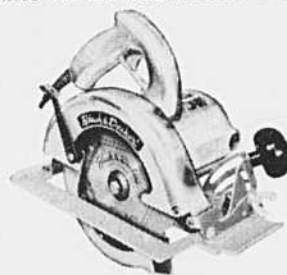
C'est un tournevis!

C'est une scie sauteuse!

C'est une sableuse orbitale!

C'est une scie portable!

moteur de fabrication B&D. Mandrin à engrenage. Construction robuste pour des années d'usage. Entraîne tous les accessoires de perceuse B&D 1/4" illustrés ci-contre...

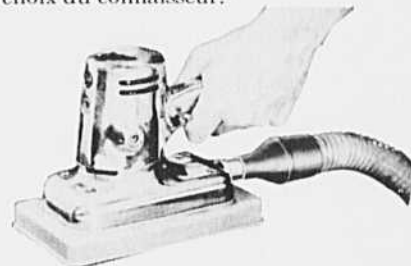


SCIES "HEAVY-DUTY"

Grande puissance facilitant tout sciage. Moteur de fabrication B&D. Réglages de profondeur et angulaires précis. Coupe du 2 x 4 à 45 degrés. "Les scies de choix du connaisseur."

NOUVELLE SABLEUSE DE FINITION SANS POUSSIÈRE

Chasse la poussière aussi vite qu'elle se forme. Vous pouvez sabler et peindre côte à côte! S'adapte à n'importe quel aspirateur.



NOUVELLE PERCEUSE-TOURNEVIS

Conçue pour un double usage. Placez la bague à "Drill"... et vous avez une perceuse de 3/8". Tournez la bague à "Screw"... et vous avez un tournevis. Offre d'introduction! Jusqu'à épuisement du stock: jeu de 6 mèches-guides GRATUIT avec la perceuse-tournevis B&D.

POUR LE JARDINIER AMATEUR

Épargne vraiment du temps! Grande puissance pour les haies et arbustes les plus épais. Équilibré pour emploi d'une seule main, lame extra-longue (13").

Cet accessoire coupe-haies est idéal pour celui qui a des haies et les arbustes à tailler "autour de la maison". S'adapte sur le moteur B&D et les perceuses utilitaires de 1/4".



Black & Decker

BROCKVILLE, ONTARIO

Le plus grand manufacturier d'outils électriques au monde.

9001F

au bord du delta, où vivait sa famille, l'eau était rare. Gamal décida d'en trouver. Dans la cour de la maison paternelle, il creusa un trou profond, qu'au soir venu il recouvrit négligemment de quelques planches. Le père passa par là, tout craqua et le père se retrouva au fond du trou, jurant contre son diabolique de fils qui reçut ce jour-là une belle correction.

Comme le moindre incident de la vie de Nasser, cette anecdote est naturellement exploité aujourd'hui par la propagande égyptienne. Mais à en croire les biographes officiels du président de la R.A.U., le jeune Nasser

aurait creusé ce fossé par curiosité scientifique et métaphysique: «Je voulais, aurait dit l'enfant de huit ans, trouver ce qui est caché dans la terre, comment nous en tirons notre nourriture et comment nous retournons finalement en son sein...»

Sa mère morte, Gamal loge tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il va à l'école à Alexandrie, au Caire... avec un égal insuccès, d'ailleurs. En neuf ans d'école, il échoue six fois à ses examens.

— Sa grand-mère lui passe tout, gémissait le père de Gamal. Il traîne toute la journée au cinéma...

II — Notre professeur d'anglais faisait son cours avec un revolver sur son bureau

- Comment vous appelez-vous ?
 — Je m'appelle Gamal Abdel Nasser Hussein.
 — Quel est le nom de votre père ?
 — Abdel Nasser Hussein.
 — Profession de votre père ?
 — Employé des postes.
 — Haut fonctionnaire ?
 — Non, petit employé.
 — Votre lieu de naissance ?
 — Beni-Mor, commune d'Assiout, Haute-Egypte.
 — Y a-t-il des officiers dans votre famille ?
 — Non.
 — Pourquoi voulez-vous devenir officier ?
 — Pour donner ma vie pour la sauvegarde de la nation.
 — Possédez-vous des propriétés ?
 — Non, je suis originaire d'une famille de fellahs.
 — Avez-vous des recommandations ?
 — Ma seule recommandation, c'est Dieu.
 — Avez-vous pris part aux manifestations de 1935 ?
 — Oui.

Cette scène se déroule au Caire en septembre 1936 au concours d'entrée à l'Académie royale militaire. L'examineur regarde avec curiosité, et une exaspération croissante, ce garçon de dix-huit ans qui le brave avec tant d'assurance.

Il devrait savoir pourtant, ce jeune homme, que chacun de ses réponses lui ferme un peu plus de l'école des Cadets : un jeune révolutionnaire ! Et qui plus est un garçon sans fortune, sans titre ou n'a jamais admis de roturier dans le corps des officiers égyptiens.

Il faut que Gamal Abdel Nasser ait la passion de l'armée chevillée au corps pour avoir ainsi tenté sa chance à l'Académie militaire avec un tel passé.

Son nom est déjà bien connu de la police où il a sa fiche. Ne l'a-t-on pas arrêté dès l'âge de treize ans. Il était alors à la tête des gamins qui lapidaient les voitures anglaises. On le garda quelques heures en prison. Et sa famille se désespérait.

— Dès cette époque-là, dit Nasser, je réclamais déjà à grands cris l'indépendance de l'Égypte. Et les autres criaient derrière moi. Mais nos cris ne soulevaient que la poussière dispersée par le vent. Ils n'éveillaient qu'un faible écho, bien insuffisant pour soulever des montagnes ou briser les rochers.

Il a joué " Jules César "

La direction de l'École ne tarda pas à lui interdire de tenir des réunions en classe ou dans la cour. C'est alors qu'il loue une chambre dans un des quartiers les plus pauvres du Caire : « Koronfish ». Et c'est là que se tiennent les colloques des révolutionnaires en herbe. La pièce qui prend jour sur une arrière-cour est misérable. Et lorsque les jeunes conspirateurs sont trop nombreux, ils doivent se transporter dans un jardin public ou dans une mosquée.

Élève plutôt médiocre, Nasser cherche surtout dans ses études des arguments qui justifient son action politique.

Ses maîtres lui donnent-ils une dissertation sur « L'Homme de la Liberté », c'est Voltaire qu'il choisit. Mais son idole, c'est Jules César... Parce qu'il a réussi à conquérir l'orgueilleuse Angleterre !

Et la seule fois où l'on verra le jeune Gamal monter sur les planches, ce sera le 19 janvier 1935, au théâtre Britannia du Caire, parce qu'une troupe

de jeunes étudiants a décidé de jouer le « Jules César » de Shakespeare. Et c'est naturellement Nasser qui incarne César.



Un petit écolier du Caire de 10 ans : Gamal Nasser. Depuis deux ans, sa mère est morte ; l'enfant s'est replié sur lui-même.

Le 12 novembre 1935 marque le jour « J » de ce soulèvement de la jeunesse égyptienne qu'on a appelé « une révolution en culottes courtes ». Sur le pont Royal, au Caire, les manifestants se heurtent à un barrage. Les policiers tirent : un étudiant est tué. De nombreux blessés. Des centaines d'arrestations.

Aussitôt, Nasser, leader de la jeunesse des écoles, et Aziz Chourbagui, leader des étudiants, lancent pour le lendemain un appel à un meeting sur la place de la libération.

— Plus robuste que lui, me raconte Nasser, j'avais pris sur mes épaules le frère Chourbagui, pour qu'on entende son discours. Mais la police a chargé. J'ai reçu un mauvais coup de matraque. C'était à 17 ans, ma deuxième blessure. Je devais en recevoir bien d'autres.

« Nous avions alors pour professeur d'anglais un Britannique nommé Wooley. C'était un curieux pédagogue, qui haïssait les jeunes nationalistes de sa classe, et faisait toujours son cours un revolver posé sur son bureau.

Un jour, en pleine classe, jeunes anglophiles et anglophobes en viennent aux mains. Affolé, le digne M. Wooley appelle la police, qui fait irruption dans le collège. Nous nous précipitons alors dehors, et commençons, pour l'exemple, à mettre en pièces la voiture de Wooley. Puis nous allons chercher nos camarades d'autres collèges. Bientôt, nous sommes plusieurs milliers hurlant « A bas l'Angleterre » et marchant sur l'Université. Mais arrivés au pont Abba, le cortège doit s'arrêter : la police, plus rapide, a déjà levé le pont-levis.

Gamal, lui, a réussi à s'enfuir, et se cache chez un ami. Il réapparaît le soir pour de nouvelles bagarres. Un officier de police tire sur lui, le blesse légèrement au front. Pour la première fois, le lendemain 13 novembre 1935, un journal cite son nom : « Parmi les manifestants blessés au cours de la bagarre, se trouvait Gamal Abdel Nasser, élève de l'école Nahda ».

Le jeune révolutionnaire ne s'en présente pas moins, quelques mois plus tard, à son examen de fin d'étu-

des. Le directeur a alors la curiosité d'examiner son dossier. Il constate avec stupeur que son élève n'est venu dans l'année que quarante-cinq jours en classe...

Il décide alors son renvoi immédiat.

" Réintégrez-le ou nous mettons le feu "

Les condisciples de Nasser prennent aussitôt feu pour lui. Au sens littéral du mot ! Ils commencent à incendier l'école. Terrorisé, le directeur réintègre ce dangereux élève et, en juin 1936, Gamal Nasser est reçu bachelier avec mention.

Fidèle à la mémoire de sa mère, qui voulait faire de lui un avocat, il s'inscrit alors à l'université de Droit du Caire. Mais en réalité, il ne rêve que d'entrer dans l'armée.

« Il était clair, de ce moment-là, dit-il, que la libération de la nation ne pouvait être obtenue que par l'armée ».

Il se présente donc à l'école des Cadets, et nous avons vu comment il en fut impitoyablement éliminé...

Mais en 1937, faute d'un nombre de candidats suffisant, l'Académie Militaire accorde quarante-cinq places à des étudiants d'origine populaire. Et cette fois il est admis.

A l'Académie militaire, ses camarades, volontiers chahuteurs, respectent et redoutent celui qu'ils ont surnommé « Le sombre Cadet ». Il ne se mêle pas à leurs jeux, ne court pas les femmes. Lui, si peu scolaire jusque-là, passe son temps d'école plongé dans ses livres. On ne lui connaît qu'un ami, Amer, qui sera un jour ministre de la guerre, et le vice-président de son gouvernement.

Le 1er juillet 1938, le sous-lieutenant d'infanterie Gamal Nasser est envoyé au camp militaire de Mankabad, en Haute-Egypte ; ensuite, ce seront les garnisons de Khartoum et de Sebel Aulia, au Soudan.

Capitaine en septembre 1942, Nasser est nommé en février 1943 professeur à l'Académie militaire. Il a déjà créé en secret le noyau de cette jeune militaire qui, dix ans plus tard, va renverser la monarchie.

La conjuration des officiers contre Farouk s'organise. Ce qui, au début, n'était guère plus qu'un cercle de discussions se transforme, grâce à Nasser et ses amis, en véritable société secrète, « El Dobbat El Akbar » (la Société des officiers libres)...

Les conjurés ne manquent pas d'idées mais ils manquent d'argent. Pour mener la lutte secrète, pour imprimer des tracts, il faudrait au moins quelques ressources.

C'est une femme qui va sauver la Révolution en détresse : la propre femme de Nasser. Plutôt petite, vêtue modestement, elle passe à peu près inaperçue. Très calme, réservée, elle est la collaboratrice idéale pour des révolutionnaires.

Un seul détail risque de la faire remarquer : elle porte très souvent sous le bras une boîte en fer-blanc. Ce trésor sur lequel elle veille jalousement, c'est un manuscrit de son mari.

Il passe des nuits à écrire, noircissant des pages qu'il cache sous le matelas du lit d'un de ses fils. Il lui a dit : « C'est la philosophie de la Révolution ». Elle s'est faite la gardienne d'un bien si précieux. Lorsqu'elle quitte la maison, par crainte des perquisitions, elle apporte le manuscrit.

Tahia Kazem est la fille d'un grand négociant du Caire. Elle est riche. Et c'est avec sa fortune que sont financés les débuts de la révolution égyptienne.

Cette jeune femme, âgée aujourd'hui de 36 ans, ne se mêle guère à la vie officielle, et ce n'est seulement qu'en 1958, lors du voyage de Nasser en Yougoslavie, qu'on l'a vue en public aux

côtés du Raïs, répondant aux questions de Mme Tito.

Lorsque je l'interroge sur sa femme, Nasser tout d'abord se montre très réservé. Mais brusquement, il s'écrie :

— Tout ce qu'on écrit sur nous est faux. Ma femme n'est pas juive et nous avons fait un mariage d'amour... Nos deux familles se connaissaient depuis longtemps. On a prétendu qu'elle était la fille d'un Londonien. C'est absurde. Mon beau-père est connu au Caire depuis longtemps. Il est d'origine persane.

Il y aurait beaucoup à dire sur le chapitre de Nasser et les femmes. C'est certainement, à l'heure actuelle, en Égypte, un des problèmes sociaux les plus épineux, sur lequel le président a adopté une ligne de conduite très ferme.

Si Mme Tahia Nasser paraît peu en public, c'est pour obéir à un programme soigneusement tracé par son mari.

Personnellement, Nasser est de culture assez moderne pour ne pas vouloir cloître sa femme pour des motifs religieux ou par jalousie, comme le ferait un Bédouin du désert. Mais il a voulu réagir contre le relâchement des mœurs qui sévissait du temps de Farouk. A cette époque, en effet, les femmes des hauts fonctionnaires sortaient beaucoup et s'affichaient parfois d'une façon déplaisante. Des scandales éclatèrent auxquels fut mêlée en particulier la femme d'un président du Conseil. En même temps, se répandait en Égypte un féminisme agressif et parfois outrancier qui heurte les croyants de stricte obédience.

Nasser n'a pas oublié, en particulier, l'aventure des « Filles du Nil » : quinze jeunes suffragettes égyptiennes qui, à l'appel de Doria Chafik, « la révolutionnaire en manteau de vision », ont, il y a deux ans, fait la grève de la faim pour obtenir le droit de vote. Ce fut une histoire fâcheuse que le régime tint à étouffer.

Mme Nasser se doit donc de donner l'exemple d'une certaine réserve, sans être pour autant prisonnière à son foyer. La presse égyptienne l'a exaltée à l'occasion de la Fête des Mères. C'est une fête que vient d'instituer le nouveau régime. Elle est symbolique du rôle que Nasser veut assigner aux femmes. Mme Nasser a droit à la « une » des journaux égyptiens, quand ses cinq enfants viennent lui dire leur reconnaissance.



C'est dans cette villa que Nasser vit avec sa famille. Une villa moderne au milieu des fleurs et des eucalyptus.

Elle a d'ailleurs d'autres soucis, Mme Nasser. Comme aux jours de la Révolution, c'est elle qui tient les cordons de la bourse. Elle a beau être la première dame d'Égypte, elle doit, comme une petite bourgeoise, se débrouiller avec le traitement modeste que touche officiellement le Raïs : 20,000 dollars par an.

III — Les petits Nasser ne jouent avec les cadeaux de "K" que si Papa est là

— Savez-vous, me dit Nasser, que dans l'école américaine où j'ai fait mes premières études, même les élèves musulmans devaient étudier la Bible! Et je faisais deux milles à pied pour entendre parler du roi Salomon. C'est vous dire que lorsque la guerre de Palestine se déclencha, en 1948, j'ai aussitôt demandé à partir. C'était ma revanche!

Et le Raïs éclate d'un grand rire qui le rajeunit.

Je sais qu'au cours de cette guerre, il fut blessé d'une balle au voisinage du cœur, et qu'il refusa son congé de convalescence pour retourner se battre. Mais la revanche contre Salomon ne fut pas tout à fait ce qu'il espérait.

Encerclé avec les 2,500 hommes de la garnison égyptienne dans le petit village de Falugia, soumis nuit et jour



Fils de roturier, il avait d'abord été évincé de l'Académie militaire du Caire. Mais en 1937, le recrutement se démocratisa.

pendant quatre mois au feu incessant des canons et des avions israéliens, Nasser assiégré a tout loisir de méditer sur le destin de l'Égypte.

— Je me disais : la situation de l'Égypte, la voilà! C'est une Falugia en plus grand. Elle aussi est encerclée. Elle s'est lancée dans une guerre qu'elle n'avait pas préparée. Et victime de la rapacité de ses dirigeants et des intrigues de ses alliés, elle est abandonnée en pleine bataille, sans armes.

De ce siège de Falugia, seule résistance honorable de l'armée égyptienne, puisque la garnison réussit à tenir jusqu'à la conclusion de l'armistice, en février 1949, Nasser a rapporté le surnom de « Tigre de Falugia ». Mais aussi la conviction que seule l'action révolutionnaire sauverait l'Égypte d'un nouveau désastre.

Au bureau à 6 heures du matin

Aujourd'hui, Farouk chassé, Neguib éliminé, le petit-fils des fellahs de Beni-Mor jouit d'un pouvoir pratiquement sans limites. Or, un fait étonne tous ceux qui ont connu l'Égypte d'avant la révolution. Plus que partout ailleurs, c'était d'abord un pactole. Or,

même les pires ennemis de Nasser rendent justice à son dédain de l'argent. Il se contente de son salaire annuel qui est de 20,000 dollars. Il ne spéculé pas. Il n'encaisse aucun pourcentage, aucune ristourne sur les marchés de l'État.

Son train de vie est modeste. Nasser se consacre uniquement à son travail et à sa famille. Chaque jour, il est à son bureau dès 6 heures du matin, avec une exactitude toute militaire, même lorsqu'il s'est couché tard la veille, ce qui est très fréquent, car c'est le soir qu'il tient ses conférences diplomatiques.

A son lever, il prend un petit déjeuner léger, puis examine le programme de la journée qui lui a été préparé par le secrétariat. Son assistant lui donne le compte-rendu des affaires importantes en cours. A neuf heures, il quitte sa villa pour se rendre au palais présidentiel, ce luxueux palais Koubbah, où il a refusé de coucher dans les draps de Farouk. Il y travaille en règle générale jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Puis il rentre déjeuner avec sa famille. A la fin de l'après-midi, il retourne passer quelques heures à son bureau, à moins qu'il ne préfère étudier ses dossiers chez lui.

Le vendredi, il ne travaille pas, conformément à la loi coranique. Il reste dans sa famille et s'occupe de ses cinq enfants. Il joue avec eux, leur fait la lecture, s'intéresse à leurs études.

La tentation des westerns

Une des grandes distractions de la famille est le cinéma. Nasser a fait installer un appareil de projection dans une des pièces de la villa. L'apprenant, l'ambassadeur américain au Caire, M. Raymond Hare, mit à la disposition de la famille Nasser quelques films provenant des archives de l'U. S. Information Service. Ce cadeau fut si bien accueilli que l'ambassade se hâta de leur envoyer d'autres films.

Mais peu après, le président téléphonait lui-même à l'ambassade américaine et demandait de ne plus envoyer de films. Ses enfants négligeaient leurs leçons et leurs devoirs depuis qu'ils avaient découvert les westerns.

Lorsque le président reçoit des visiteurs, Mme Nasser, selon la coutume arabe, demeure invisible. Elle et les enfants restent dans les appartements du second étage où les étrangers n'ont jamais accès.

Parfois, pourtant, les enfants prennent le mors aux dents. Un diplomate occidental, en visite chez Nasser, fut fort étonné de voir soudain, au milieu d'un grave entretien, un des fils de Nasser traversant la pièce sur tricycle.

Les enfants Nasser ont au moins deux jouets très luxueux et qui sont même historiques. En effet, lorsque le président fit son fameux voyage à Moscou, Khrouchchev lui remit pour l'aîné de ses fils Khalid, une « station spatiale électrique » et pour le second, Abdel Hakim, une fusée avec sputnik. Ce sont des jouets scientifiques assez compliqués et qui inspirent aux bambins plus de respect que de plaisir. Aussi ne les sort-on d'un placard que lorsque le Raïs a des loisirs et qu'il consent à jouer avec ses enfants. Ces jours-là, c'est d'ailleurs lui qui s'amuse le plus.

Lorsque les obligations gouvernementales lui laissent quelque répit, Nasser s'adonne au tennis sur le court qu'il a fait tracer dans le jardin de sa villa. C'est un joueur passionné et un partenaire fort honorable.

C'est aussi un amateur de photos et il ne manque jamais d'emporter son

En Allemagne de l'Ouest...

LE SOLDAT DE CARRIÈRE CONTRIBUE À LA PAIX

Ces Canadiens en uniforme, stationnés dans la pittoresque petite ville de Soest (Allemagne de l'Ouest), font partie de la brigade canadienne en Europe. C'est là qu'aux côtés de leurs alliés de l'OTAN ils apportent une importante contribution au maintien de la paix mondiale.

Comme l'Armée canadienne exige beaucoup d'eux, tout en leur assurant une formation de premier ordre, leur tâche est des plus rigoureuses. Mais les compensations sont nombreuses: solde intéressante... avenir brillant... voyages... aventure... camaraderie... surtout la satisfaction d'accomplir une tâche virile qui grandit encore le respect que les pays libres ont pour le Canada.



appareil ou sa caméra lorsqu'il part en vacances. Il a rapporté ainsi toute une série de films de ses voyages en Yougoslavie et en U.R.S.S. qu'il montre avec fierté le dimanche à ses enfants.

Si Nasser fume beaucoup, il ne boit jamais. Alors qu'une grande partie de la population égyptienne ne prend plus à la lettre les prescriptions du Coran en ce qui concerne les boissons alcoolisées, Nasser, lui, qui appartient à une famille très traditionaliste, n'a jamais bu de sa vie une goutte d'alcool. Il voudrait d'ailleurs obtenir de ses compatriotes qu'ils consomment moins de produits importants, qu'il faut payer en monnaie forte. C'est ainsi, lorsqu'il y a trois ou quatre ans, l'Égypte, faute de devises, suspendit ses importations de thé, le président renonça le premier à sa boisson favorite.

Nasser veille beaucoup à ces attitudes exemplaires. L'histoire du stylo en est une preuve significative. Un jour, une revue égyptienne publia une photographie du Raïs à son bureau. Il tenait à la main un stylo d'apparence luxueuse et d'une marque anglaise bien connue.

Il y eut encore l'affaire du costume. Gamal Nasser, qui est bel homme, est célèbre au Caire pour l'élégance de ses costumes.

Aussi y eut-il quelque surprise dans la capitale égyptienne lorsqu'on apprit que le président ne se commanderait plus de nouveaux costumes, car désormais il en avait un qui lui servirait pendant 20 ans. Il avait d'ailleurs déjà fait ses preuves, assurant les services de la présidence. C'était celui que Nasser portait en Tchécoslovaquie

lorsqu'il y était allé négocier des armes pour l'Égypte. C'était encore celui qui avait résisté aux sables du désert, lorsque Nasser avait posé la première pierre du fameux barrage du Nil.

Quel était donc ce complet miraculeux? Tout simplement un costume fait par un tailleur égyptien dans un tissu égyptien. Seuls les boutons étaient étrangers.

Ce parti pris d'ascétisme ne semble malheureusement pas avoir encore beaucoup influé sur les compatriotes du dictateur qui continuent d'avoir une prédilection pour la vie facile et une tendance fâcheuse pour le gaspillage.

Le mythe de Beni-Mor

Si Nasser entretient la légende selon laquelle il est né dans le pauvre village de Beni-Mor; s'il se rend en pèlerinage à La Mecque pied nus, drapé dans la tunique de coton effrangée, c'est qu'il souhaite avant tout que les fellahs — qui constituent l'immense majorité de la population égyptienne — le considèrent comme l'un d'eux.

— Le République arabe unie, m'a-t-il répété, est un Etat en marche vers le socialisme et la démocratie.

Le malheur veut que la plupart des Égyptiens n'aient encore qu'une bien vague notion du socialisme et que la démocratie soit encore un mot vide de sens dans l'Égypte actuelle.

Et l'on peut se demander si Nasser lui-même, qui n'a jamais vécu dans un pays libre, ne parle pas de la démocratie comme un aveugle des couleurs.

JANETTE BERTRAND

UN COUPLE SYMPATIQUE

par Odette Oigny



JEAN LAJEUNESSE

S dans le civil comme à la télévision son mari l'appelle, d'une façon aussi gentille que familière « Chaton », il a bien raison car Janette Bertrand a un vrai petit visage de chatte, fin, spirituel et souriant, qui garde cependant une singulière acuité et s'avère bien celui d'une jeune femme qui sait aussi terriblement ce qu'elle veut que ce qu'elle ne veut pas.

Quant à Jean Lajeunesse, il est la parfaite antithèse de sa femme : aussi calme qu'elle est pétillante et c'est probablement pourquoi ce jeune ménage s'entend si bien, sur le plan humain autant que sur celui du travail. Ils ont réalisé la véritable collaboration, si difficile en tous cas et en tous lieux à obtenir... Mais... commençons par le commencement et sérieux les questions.

Présentons d'abord Janette Bertrand. Elle est née à Montréal dans une famille où elle était seule fille, ce qui lui donna non pas un complexe peut-être, mais un désir violent de réaction ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Quand elle eut fini brillamment ses études, elle décida de se vouer au journalisme. Il n'y avait malheureusement pas, à ce moment (pourtant pas si lointain), de cours de journalisme et ceux (et celles) qui voulaient entrer dans la noble profession, comme disait mon maître Olivar Assé-

lin qui s'y connaissait, devaient de deux choses l'une : entrer dans un journal et y faire, comme tout le monde au début, les chiens écrasés, soit faire le cours lettres-sciences.

Pour faire les chiens écrasés, encore faut-il trouver une place dans un journal et quand Janette Bertrand postula il n'y avait, nulle part la moindre vacance. Elle décida donc d'entrer à l'Université et de suivre les cours qui préparaient le mieux au métier.

La classe où elle entra avait entre deux autres élèves : un grand garçon brun nommé Jean Lajeunesse, Roger Rolland, Gérard Pelletier, Jean St-Georges, Cherubina Scarpalleggia, Claudine Thibodeau, qui et qui?... Des noms qui, à présent, sont des plus connus.

C'est donc comme camarade de classe que Janette Bertrand fit la connaissance de Jean Lajeunesse qui, lui, se destinait au commerce, de par la volonté paternelle.

Janette Bertrand voulait donc devenir journaliste. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire des vers, tant classiques que libres. Elle avait tout au plus 17 ans, mais s'il y a un âge où on ne doute de rien et surtout de soi-même, c'est bien celui-là. Elle fit de ses élans poétiques un recueil qui fut publié, par les Editions Pascal, les mêmes, comme question de fait qui avaient publié *Bonheur d'occa-*

sion avant la grande firme pacifienne.

Et entre temps, car Janette Bertrand fait toujours ce qu'elle a, une fois, décidé de faire, elle collaborait au *Journal* le journal de Jean-Charles Harvey. Elle y faisait des billets et le soir, avec ses camarades plus haut nommés, elle se retrouvait au petit restaurant du coin et toute cette jeunesse enflammée des plus pures notions livresques, mais capable aussi de formuler ses propres pensées chamboulait l'ordre établi, refusait tout, révolutionnait et croyait de bonne foi être la première à avoir une pareille audace de pensée... Aujourd'hui, chacun des belligérants en sourit, mais si on n'était pas révolutionnaire à 13 et 20 ans, à quel âge, grands dieux, le serait-on et de façon plus inoffensive!...

Entre temps, et pour payer ses cours, Jean Lajeunesse faisait un peu de radio. Il commença par un rôle suivi dans *Pierrot Latulipe* où il était le « fiancé » de José Forgues — radio seulement car Janette Bertrand n'aurait pas permis qu'il en soit autrement... Ils se fréquentèrent ainsi à travers les études pendant trois ans, puis, ils se marièrent.

Mais la vie n'est pas un conte de fée, qui se termine le jour des noces. Le bonheur qu'ils ont pu avoir, il a fallu le gagner. Pas besoin de vous dire que le nouveau jeune couple ne roulait pas sur l'or. Jean Lajeunesse faisait un peu de radio, Janette Bertrand un peu de journalisme, mais le tout mis ensemble faisait très peu bouillir la marmite. Heureusement, Jean était comblable de métier.

Et l'année qui suivit leur mariage vit la naissance de deux jumelles, qui, malheureusement, ne vécurent que 24 heures.

A partir de ce moment, commença, pour Janette Bertrand et Jean Lajeunesse, quelque chose qui n'a peut-être pas son égal dans toute la colonie artistique : ils devinrent LE COUPLE, c'est-à-dire que toujours et partout, ils travaillèrent ensemble. Leur premier programme fut à Ra-

dio-Canada et s'appelait *Déjeuner en musique*. Il durait une heure chaque matin. Chacun d'eux annonçait des disques et commentait force petites nouvelles, et le succès fut d'autant plus grand que la chose était plus neuve. Travaillaient avec eux Fernand Kirion et André Ouimet.

Puis, le poste C.K.A.C. leur demanda un programme issu directement de leur maison, où il était question de tout ce qui peut arriver à un jeune couple et à ses enfants, car entre temps Dominique et Isabelle étaient nées. C'était *Les Lajeunes en pantoufles* dont le succès ne fut pas moindre.

— Depuis dix ans, dit Janette Bertrand, nous n'avons jamais manqué de travail et c'est toujours comme couple, qu'on nous demande.

A la télévision *Toi et Moi* entre dans sa cinquième année consécutive. Avec toujours le même commanditaire. En principe il ne devait y avoir que deux protagonistes, mais ce n'est pas toujours possible, aussi bien a-t-on vu à *Toi et Moi*, Olivette Thibault, Paul Berval et Michel Noël.

Janette Bertrand est très franche et ne cèle pas que la façon dont elle travaille en collaboration avec son mari, pour l'élaboration des textes de *Toi et Moi* a souvent été orageuse. Chacun d'eux avait son petit orgueil d'auteur : c'est bien humain de croire que ce qu'on fait est meilleur que ce qu'a pensé l'autre. Et il est bien difficile de supprimer ce qu'on croyait drôle au profit de ce que le partenaire a élaboré de fort amusant... Bref, il y eut souventes fois des pleurs et des grincements de dents mais tout se place et maintenant, après cinq ans, Jean et Janette ont mis au point une méthode de travail qui leur semble parfaite.

Tout d'abord, il s'agit de trouver l'idée, l'anecdote amusante et pourtant bien réelle et bien humaine qui sera la base même du sketch. Ils en discutent longtemps, une semaine parfois, puis, quand elle est bien établie, Janette fait le dialogue que



Nos photos montrent Jean Lajeunesse et Janette Bertrand en compagnie de leurs filles, Dominique et Isabelle.

(Photos Louis-Philippe)

Jean revise et corrige ou, si ce mot peut vous choquer, met au point, ajoute ou supprime, mais cette fois, d'un commun accord, les deux auteurs admettent les petits changements.

Il ne reste plus qu'à reviser de nouveau à deux, ce qui est la simplicité même. Mais Janette Bertrand est absolument Janette que pareil travail ne peut être réussi qu'entre mari et femme. C'est une collaboration si étroite qu'entre étrangers, même liés par la plus complète amitié, elle risquerait de tourner au tragique. Il faut absolument que chacun d'eux en mette du sien et com-

qui aurait passé en février n'eussent été les troubles que l'on sait. Peut-être sera-t-il donné en mars. Sinon, à cause de l'hiver où il se passe, il faudra le remettre à l'année prochaine.

Janette Bertrand est toujours journaliste. Elle tient un « courrier du cœur » dans un hebdomadaire à grand tirage qui, chaque fin de semaine apporte une solution aux problèmes les plus extraordinaires, mais ce qui la rendit populaire (on était de son avis ou totalement contre) c'est sa série d'articles « contre les hommes »... La source la voici et vous pouvez vous référer aux don-



prenne et admette. Et elle croit aussi que c'est devenu possible, non seulement à cause de leur bonne volonté réciproque, mais justement à cause de la disparité de leurs caractères. Janette est tout feu tout flamme. Si on la laissait faire, elle s'envolerait... Alors Jean arrive, avec son calme, sa belle voix tranquille et grave et ça suffit pour rogner le bout des ailes de l'oiselle trop vite prête à s'échapper. Quand tous deux sont revenus sur terre, bien solidement, tout va bien et le travail se fait, comme il faut.

Ils ont même écrit, toujours en collaboration, pour la télévision, un « suspense », téléthéâtre d'une heure

nées du début de cette interview. Janette Bertrand n'a jamais eu de soeur. Dans sa famille, l'unique fillelette qu'elle était semblait quelque chose comme quantité négligeable. Une petite fille moins douce, moins volontaire (moins intelligente peut-être aussi) aurait pris un terrible complexe et aurait passé sa vie à se dire qu'effectivement, étant fille, elle n'avait guère que le droit de se taire. Mais il en fut tout autrement et c'est par réaction, pour prouver aux autres mais surtout à elle-même qu'on peut être une fille et faire tout de même quelque chose, qu'elle entreprit cette série d'articles où elle

(Lire la suite page 54)



Le nom: Du Barry!

Souvenez-vous du nom: Du Barry.

Un merveilleux vin rosé mousseux qui pétille et danse joyeusement dans votre verre.

Souvenez-vous du nom: Du Barry.

Un vin à la fois moelleux et piquant dont le goût délicat et fruité fera les délices de tous.

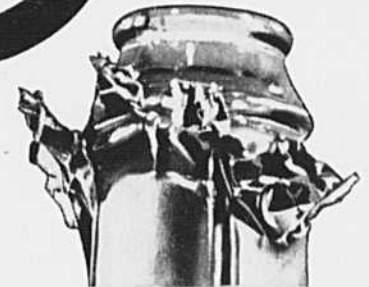
Souvenez-vous du nom: Du Barry.

Un délicieux vin à prix modique, bien moins cher que vous pourriez le croire.

Les bons vins canadiens

de *Bright*

DEPUIS 1874



TGB-156F



VOUS PARAITREZ MIEUX!
Vous vous sentirez MIEUX!

Toutes les femmes doivent être belles, en santé et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à paraître MIEUX et à vous sentir MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

Expédiées franco par malle, sur réception du prix de \$2. la boîte ou 3 boîtes pour \$5. plus taxe de vente applicable dans votre localité.

POUR LE CANADA SEULEMENT

MYRRIAM DUBREUIL
CASE POSTALE 1391
PLACE D'ARMES, MONTREAL

► Dans une ville du Kentucky, un manteau de fourrure d'une valeur de 500 dollars, volé dans un café, a été renvoyé trois jours plus tard au propriétaire de l'établissement, avec cette note épinglée sur le revers : « Veuillez rendre ce manteau à sa propriétaire »...

► Quinze jeunes célibataires vivant dans la petite île danoise d'Omoé avaient lancé un S. O. S. avec l'aide d'un poste de radio; ils se plaignaient de ce que l'île « pourtant jolie, riche et d'un climat doux » manquait totalement de jeunes filles et ils offraient d'épouser celles qui accepteraient de venir participer au « bal des pêcheurs » qu'ils organiseraient en leur honneur. Leur rêve va être réalisé, — ils ont reçu de nombreuses offres, et les dix premières provenaient de dix jeunes filles espagnoles...!

► Puisque, depuis peu les femmes sont admises comme boursières et agents de change à Johannesburg, le Club de la Bourse de cette ville, réputé être l'un des plus exclusivement masculins de l'Union Sud-Africaine, va être appelé à se prononcer : les boursières seront-elles admises comme membres? Le Président de la Bourse, M. Wiley a pris position de la manière suivante vis-à-vis de ce problème important : « Jusqu'ici, aucune demande d'admission n'a été reçue de la part d'une femme. Si nous en recevons, nous verrons... »

► La femme d'un facteur belge vient d'obtenir le divorce; par distraction, son mari infidèle avait glissé dans la boîte aux lettres de sa femme trois des lettres d'amour qu'il écrivait à une autre femme.

► Un sociologue belge, influencé sans doute par le joli mois de mai vient de proposer la création d'un « parc des connaissances » dans les localités importantes, c'est-à-dire un coin du parc municipal réservé aux personnes seules et désireuses de lier connaissance avec d'autres. De cette zone de l'amitié, les adolescents et amoureux étaient exclus, et un gardien veillerait à la quiétude des « amis ». L'idée est certes jolie, — mais pourquoi cette exclusion contre l'amour et les jeunes...?

► Les jours des grandes soldes de printemps, les magasins de New-York sont littéralement pris d'assaut par des dizaines de milliers de clientes; mais les grands magasins de la plus grande cité du monde sont aussi les seuls à transformer en acte la fameuse formule des « prix sacrifiés » et celles « rayons vidés à vil prix ». C'est ainsi que, cette fois-ci, 118 ménagères ont pu acheter une machine à coudre électrique pour 99 cents et qu'un distributeur d'automobiles neuves a offert un canot-automobile d'une longueur de 13 pieds comme prime gratuite à tout acheteur d'une voiture neuve... Un tel canot coûte normalement un minimum de 1,500 dollars.

► Raymond Peynet, appelé à Paris le « dessinateur de l'amour », demanda à son ami, le « romancier du cœur féminin » Duché, ce qu'il entendait par « Un monsieur d'un certain âge ». Réponse de Duché : « C'est un homme qui, au restaurant, accorde plus d'intérêt à la qualité des plats qu'à la serveuse. »



Un mutilé de guerre, amputé du bras droit, M. René Saliou, a consacré 4.000 heures de travail à la fabrication complète d'une locomotive, avec son tender. Cette machine, réduite au 1/25ème, possède tous les organes de son modèle et fonctionne également à la vapeur. M. Saliou a voulu prouver ainsi qu'il pouvait surmonter son handicap physique et faire la démonstration de ses qualités professionnelles.

► Une fillette de 11 ans vient d'être nommée organiste de l'église parochiale du gros bourg de Delkenheim, dans le Taunus, en Allemagne; elle a été officiellement nommée par la fabrique d'église et elle reçoit le traitement attaché à cette fonction : Elizabeth Otto joue avec

tant de talent que les mélomanes viennent de toute la région pour l'entendre jouer Bach, Haendel, Widor...

► La loi allemande accorde aux femmes mariées travaillant au dehors un jour de repos hebdomadaire supplémentaire, pour leur permettre de faire les travaux ménagers que le seul jour du dimanche ne leur permet pas d'accomplir; mais toutes les travailleuses ne se prévalent pas de ce droit, de peur de perdre un jour leur emploi; mais voici qu'un homme célibataire a réclamé, à Iserlohn, en Rhénanie, un jour de congé supplémentaire par semaine, « pour pouvoir tenir sa maison en ordre, faire ses courses, etc. ». Ses employeurs ayant re-

fusé de satisfaire sa demande, l'employé les a traduits en justice et le juge a fait droit à la demande du demandeur, déclarant que « puisque l'égalité des droits vient d'être accordée aux femmes, les hommes célibataires doivent obtenir les mêmes avantages que les épouses occupées hors de chez elles ».

► Pour prendre l'air dans les tramways et autobus de Tokyo plus respirable, on crut faire plaisir aux voyageurs en y installant des vaporisateurs de parfum; l'innovation fut d'abord accueillie avec reconnaissance, mais ensuite la Compagnie a reçu des centaines de lettres d'hommes mariés, lui demandant de supprimer cette « plaisanterie » qui leur attirait des scènes de ménage...

► Le Dr Talénokusé ikématsu a étudié le ronflement humain pendant vingt ans et déposé ses conclusions dans une thèse volumineuse. Il a pu constater 40 sortes de ronflements, dont la gamme va du « sifflement doux et discret » au « tremblement de terre », en passant par la « flûte bouchée » et le « tonnerre ».

► Une belle orpheline de 18 ans, nièce de Frank Waring, millionnaire et homme politique sud-africain, Iona Waring, elle-même héritière d'une somptueuse propriété et d'immenses terres plantées de vignes près du Cap, a épousé il y a quelques jours, à Londres, un ancien toréador espagnol, Antonio Roseiga, âgé de 25 ans, actuellement chauffeur de l'ambassade du Paraguay en Grande-Bretagne. L'avocat que le tuteur d'Iona, son grand-père Godbey Richardson, avait chargé de prendre des nouvelles de sa petite-fille, a trouvé les jeunes époux installés dans une « chambre

PÊLE-MÊLE

La tortue porte plainte pour vol de la part de la Déesse

Cholon est un faubourg de Saïgon, mais un faubourg qui est à lui seul une grande ville. Il est habité surtout par des Chinois. Parmi ces Chinois, une communauté originaire de Canton rend un culte particulier à la Déesse Thien Hau — c'est-à-dire Reine du Ciel, dont la statue trône dans une pagode portant le même nom. Cette statue porte au cou un somptueux collier fait de perles de jade, très ancien et d'une valeur inestimable.

Dans une des pièces d'eau qui ornent les jardins de la pagode vit une tortue très vieille, énorme et lente.

Or, récemment, cette tortue abandonna son frais séjour et traversa la rue, ce qui, pour qui connaît la fébrile animation régnant dans les rues de Cholon, constitue un véritable exploit. Puis le

cholonien s'installa dans le bureau du secrétaire de la Congrégation chinoise, juste en face de la pagode. On lui fournit respectueusement de la nourriture puis on la poussa non moins respectueusement sur le trottoir, pensant qu'elle allait regagner sa pièce d'eau après ce petit voyage d'exploration. Mais l'animal revint sur ses pas et se réinstalla dans le bureau.

« Ceci n'est pas normal! Il se passe quelque chose! » se dirent les sagaces Chinois et quelqu'un pensa à la statue de la Déesse et à son collier : un examen attentif révéla que quatre grains seulement du collier étaient en jade véritable; tous les autres avaient été remplacés par des imitations.

La tortue était venue « porter plainte » au nom de la Déesse.

meublée misérablement » dans le quartier des journaux de Londres, Fleet Street, où il n'y a pour ainsi dire que des bureaux. Mais Iona a déclaré qu'elle était très, très heureuse et qu'elle allait bientôt présenter le bel Antonio à sa famille, qui d'ailleurs avait donné son consentement à son mariage d'amour.

► Terry Dene, le jeune chanteur anglais et grande vedette du rock 'n roll, a été informé récemment du service militaire, après avoir passé deux mois dans l'infirmerie de la caserne. A peine rétabli de sa nouvelle dépression nerveuse, Terry a paru sur la scène d'un grand cinéma de Derby où la jeunesse locale lui a fait un accueil triomphal.

► Cinq danseuses nues londoniennes ont défilé il y a quelques jours dans quelques rues du centre de Londres; ces jolies « misses » n'étaient que très légèrement vêtues... en signe de protestation contre la concurrence que font aux danseuses nues et aux strip-teaseuses les récents films sur le nudisme. Les « femmes nues » portaient des calicots exprimant leur mécontentement et leurs... revendications, et signalaient aux innombrables passants dans quels établissements ils pouvaient venir les admirer chaque soir. Deux de leurs slogans disaient que « le nudisme fait une concurrence déloyale aux « danseuses de beauté », — et « A bas le nudisme, vive le décolleté ».

► La Nouvelle-Delhi, la capitale administrative de l'Inde aux 360 millions d'habitants, a actuellement pour maire une femme encore jeune et très belle, Mme Asaf Ali, épouse d'un

chef du parti du congrès. Elle-même est une véritable héroïne nationale; ancien disciple de Gandhi, elle inspira la résistance des Indiens contre les Britanniques; elle souleva partout les foules, puis disparut à l'arrivée de la police et ne fut jamais arrêtée. Lorsqu'elle fut félicitée pour son élection, elle a dit: « Attendez de m'avoir vue à l'oeuvre, avant de me féliciter ». Mme Asaf Ali sera maire de la métropole hindoue pendant un an...

► Une petite annonce a fait sensation dans la capitale danoise, Copenhague; elle avait été émise par un candidat au mariage, qui demandait conseil pour lui éviter d'être dominé par sa future femme; il a reçu plus de 1,000 lettres, dont 800 écrites par des femmes les autres 200 par des femmes ou des jeunes filles.

► Le Cap et Johannesburg, en Afrique du Sud, possèdent depuis quelque temps, grâce à l'initiative d'une agence de placement, des « baby sitters pour adultes » qui sont chargés (la plupart sont des étudiants...) de veiller sur les épouses des voyageurs de commerce ou... d'autres maris, pendant les absences de ceux-ci.

► Le dimanche 15 mars, l'acteur américain Georg de Witt rencontra la vedette de cinéma italienne Sylvania Pampanini, sur l'élégante plage de Varadero (Antilles). Le lundi, ils annoncèrent aux journalistes leur « décision » de se marier et Sylvania (qui a 32 ans) leur a déclaré: « J'ai été fascinée par George », et ce dernier a dit: « Au premier coup d'oeil, je l'ai adorée ». Sylvania, outre par ses films, est connue pour avoir dit que « les hommes de plus de 50 ans ne savent pas comment embras-

lui rendre sa forme primitive, ou toute autre forme souhaitée.

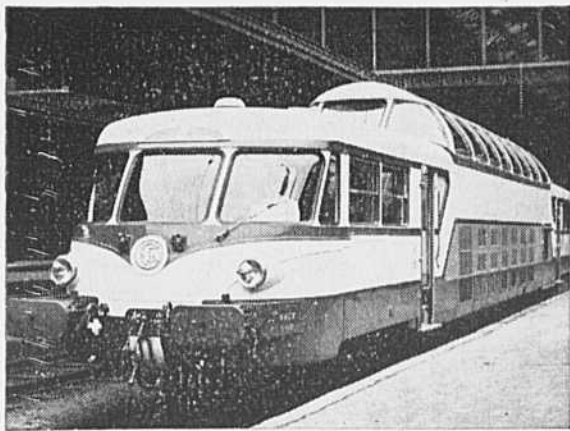
► D'après une statistique officielle allemande, dont on appréciera le haut niveau « scientifique », les ménagères de la République Fédérale Allemande totalisent annuellement environ 40 milliards d'heures de travail domestique, ce qui dépasse la durée annuelle du travail de toute l'économie allemande. La statistique prend note officiellement que la « ménagère ne connaît pas l'avantage de la semaine de six jours, et encore moins celle de cinq jours ».

► Conseils donnés par le Service d'Information Médical Allemand: « Reposez-vous entre midi 30 et 14 heures, il est, prenez votre repas de midi sans hâte, — il est extrêmement recommandé de le remplacer par du café fort et quelques cigarettes et de continuer à travailler, à téléphoner, à recevoir ou rendre des visites, sans prendre une minute de repos. Si possible, allez vous promener après le dîner et aérez bien les locaux où vous travaillez. En suivant cette règle, votre résistance à la fatigue et votre bien-être s'amélioreront ». Conseils d'or que les savants donnent depuis des siècles, et qui sont si peu suivis...

► Les célèbres tisseurs de tapis égyptiens ont présenté des modèles très beaux, très précieux, qui sont vendus avec la recommandation qu'il est... interdit d'y marcher; car ils portent, au centre, le portrait du dictateur Nasser et ils ne doivent servir que comme tapisseries.

► Un peintre en bâtiment de Copenhague, au Danemark, est de plus en plus recherché depuis qu'il a eu l'idée de « signer » son travail;

MAGAZINE



Les chemins de fer français ont présenté en gare de Lyon le nouvel autorail panoramique dont la partie surélevée offre 44 places de 1ère classe et chacune des deux extrémités 22 places de 2ème classe.

ser » et que « Les Américains ne savent parler que de leur compte de banque et de leur... digestion... »

► La cinquième caissière du nouveau « Cinéma Spoutnik » inauguré il y a six semaines dans la ville polonaise de Bialystok vient de donner sa démission; ces jeunes femmes ne pouvaient supporter d'être appelées « Laïka » (Chienne) par les clients...

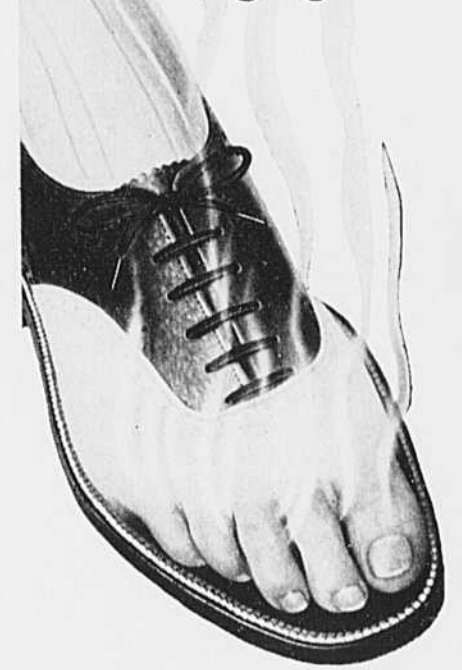
► Un chapelier allemand vient de présenter le « chapeau qui s'enroule » pour les hommes; il ne pèse que quelques onces et son tissu imprégné est imperméable. On peut sans peine

après avoir repeint un appartement ou une chambre, il inscrit son nom sur la porte d'entrée, mais à l'intérieur. Et ses clients ne manquent pas de dire à leurs amis: « Oui, c'est le nom de notre peintre, c'est un très grand artiste... »

► Ginger Rogers, la toujours belle vedette américaine, débarquée à Londres ces jours derniers, s'est plainte du manque de tact de la plupart des journaux qui ont indiqué son âge: 47 ans... Mais voici que nous comptions la même indiscrétion, mais en y ajoutant que Ginger en paraît beaucoup moins. Un grand quotidien, le *Daily Telegraph*, ne mentionna pas l'âge de Ginger, et un autre (*Times*) poussa la galanterie jusqu'à ne pas mentionner du tout la visite de l'étoile.

► Un trait aimable du caractère des Anglais est leur amour des animaux; ils possèdent 3,000,000 de chiens, autant de chats, plus les perruches, canaris, serins, singes, lézards et couleuvres dressés. Il existe en Angleterre de nombreuses sociétés de propriétaires d'animaux et protectrices des animaux. L'une d'elle vient de citer en justice Mme Phyllis Cooper, grande amie des bêtes, parce qu'elle aurait « cruellement terrifié » une souris en la plaçant dans la même cage qu'un gigantesque python. Les pythons sont réputés être les ennemis naturels des souris. Mais l'honorable dame put prouver que Percy et Micky sont les meilleurs amis, en enroulant le python de 9 pieds autour de son cou et ses épaules, tandis que la souris minuscule trotta sur la tête du serpent. Elle a été acquittée.

C'est dangereux de négliger



LE PIED D'ATHLÈTE

(ou dysidrose)

Laissés sans traitement, les organismes du Pied d'Athlète s'introduisent sous la peau et se répandent — peuvent pénétrer dans le sang et causer de graves infections. Ou même se transmettre à d'autres personnes! Combattez donc le Pied d'Athlète sans délai!

Au premier signe de crevasse entre les orteils, appliquez Absorbine Jr. Le picotement que vous ressentez vous indique que l'Absorbine Jr.

est à l'oeuvre, détruisant tous les microbes qu'elle peut atteindre. D'emploi facile, elle soulage rapidement la douleur!

Absorbine Jr. se vend à tout comptoir pharmaceutique.



ABSORBINE Jr.

La formule n°1 au Canada contre le Pied d'Athlète

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

SUR TOUTES LES SCENES

par Francine Montpetit - Poirier

Réflexions

Je me rappelle avoir déjà fulminé contre les Canadiens-Français qui rejettent systématiquement tout ce qui vient de France, contre ceux qui détestent littéralement les Français les enveloppant d'un même sac étiqueté comme suit : « à jeter à la mer ». Vous souvient-il de cette vague de francophobie qui courait il y a trois ans à travers notre Métropole et qui s'était insinuée jusque dans les journaux les mieux cotés ? Personnellement, elle est encore toute fraîche à ma mémoire. Peut-être parce que dans les milieux artistiques l'occasion nous est plus souvent donnée de les rencontrer et de les juger tels qu'ils sont. Or, il en est d'eux comme de nous-mêmes... et si nous n'avons pas à proprement parler gardé toutes les qualités et les défauts qui caractérisent les peuples latins, il devrait nous rester assez de jugeotte pour les comprendre et les apprécier à leur juste valeur.

Certes, ils sont souvent rouspéteurs, prétentieux et moqueurs. C'est d'ailleurs ce qu'on leur reproche le plus volontiers. Ces trois défauts sont les armes de ceux qui voudraient les voir disparaître en fumée. En retour, le Français peut bien nous accuser d'être paresseux et un tantinet hypocrites. Ce qui ne signifie pas que tous les Canadiens peuvent endosser cette affirmation. Idem dans le sens contraire. J'en connais des quantités dont je ferais volontiers mes amis et qui m'apportent, chaque fois que je les rencontre, beaucoup plus que je ne peux donner. C'est, je crois, dans notre étroitesse d'esprit que réside tout le mal et dans cette volonté que nous avons de fondre tous les habitants de ce pays, les anciens comme les nouveaux, dans un même moule. Il faudrait, pour que les choses fussent à leur mieux, qu'ils pensent comme nous, qu'ils parlent comme nous, qu'ils perdent leur accent, qu'ils se rétrécissent les vues, qu'ils applaudissent notre politique, qu'ils mangent des fèves au lard et dansent des giguees. Comme si, dans leur pays, les Français exigeaient de nous que nous buvions du vin à tous les repas, que nous engueulions les chauffeurs de taxi, que nous nous élargissions les vues, que nous vantions leur politique, que nous mangions de la choucroute, que nous chantions *La Marseillaise* avec le même cœur que le *O Canada* et que nous fréquentions assidûment les bals musette. Certes, ces images sont exagérées, mais je vous avoue frémir de la tête aux pieds quand je lis dans les colonnes réservées aux lecteurs de certains grands journaux, les plaintes formulées contre ceux qui viennent ici s'installer, pleins de confiance et d'espoir, et qui souvent s'en retournent déçus de l'accueil glacial que nous leur avons réservé. Si encore nos raisons étaient bonnes ! S'ils nous volaient, s'ils nous privaient de nos revenus, s'ils nous mangeaient la laine sur le dos... alors je me montrerais beaucoup moins compréhensive. Que leur reprochons-nous exactement ? Si nous nous interrogeons, nous pouvons répondre en toute objectivité : nous leur reprochons d'être plus cultivés, plus débrouillards, plus volontaires que nous. Nous les blâmons de se tailler à force de ténacité une large place au soleil... Pour employer un canadianisme ronflant, j'ajouterais ceci : si nous voulons réussir dans la même mesure, « grouillons-nous »... Il n'est pas trop tard... Et surtout, débarrassons-nous de l'emprise américaine qui nous ronge jusqu'aux os. Non pas qu'elle soit complètement néfaste... mais

je crois sincèrement qu'elle ne nous rend service que sur un plan strictement matériel. Ce qui n'est point à dédaigner.

Ces quelques réflexions me sont venues à l'esprit à la suite d'une rencontre tout à fait sympathique. Un couple de jeunes Français venus au Canada il y a deux ans, un couple qui aime le Canada et les Canadiens... qui apprécie à sa pleine mesure ce qu'il a su découvrir en notre pays. Sans doute ces propos sont-ils en dehors des règles établies pour cette chronique... mais il n'y a que les fous qui ont des idées fixes. On me pardonnera en voyant que je reviens selon mes habitudes aux petites nouvelles et commentaires.

Petites nouvelles et commentaires

- *Ces images que je tisse
et dont je voudrais te vêtir
ces images que je taille
et dont je voudrais faire ta maison
ces images que je forge
et qui sauront peut-être te retenir
l'espace du temps d'aimer...*

Ces quelques vers tirés de *Broussailles Givrées* sont signés Guy Robert. Poète canadien né à Sainte-Agathe des Monts, il a fait ses études classiques à Sainte-Thérèse et André-Grasset. « Il a tâté en plus du tennis, de l'escrime et du scoutisme, du mariage, de la paternité, des affaires. Il écrit beaucoup, pour ne pas dire plus ; a abandonné des études d'architecture, l'usage du tabac, nombre d'impératifs ; vit à Montréal, surveille des travaux de construction, fait de la peinture, de la sculpture, de la critique littéraire et des trucs du genre. Collaboration féconde à la *Revue Dominicaine* et occasionnellement ailleurs ». Il a écrit également : *Vers un humanisme contemporain ; Camus, Malraux, Sartre, St-Exupéry*. C'est ce jeune auteur que les Editions Goglin présentent en ce moment au public canadien. Faisons-lui bon accueil. Nous ferons connaissance également avec Guy Arsenault et Françoise Bujold.

► *La Bagatelle*, une comédie en trois actes de Marcel Achard créée à Paris en décembre 1953 et qui tient encore l'affiche, sera présentée en première nord-américaine au Mountain Playhouse dès que la revue musicale *After Hours* quittera l'affiche. *La Bagatelle* mettra en vedette Ginette Letondal dans le rôle créé à Paris par Danièle Delorme. La distribution comprendra encore André Fouché et Lise Lasalle, tandis que la mise en scène sera assurée par Guy Beaulne. Pour une troisième saison consécutive, le Mountain Playhouse présentera donc en première nord-américaine un grand succès parisien. L'an dernier on y jouait *Lorqué l'Enfant Parait* d'André Roussin et, il y a deux ans, *L'Amour Fou* du même auteur. Deux comédies qui connurent un immense succès au théâtre d'été intérieur dirigé par madame Norma Springford et situé au sud ou Boulevard Camillien Houde, sur la montagne.

► Radio-Canada diffusera durant trois semaines des concerts des Festivals canadiens et italiens de l'été. Ces émissions viendront des Festivals de Vancouver, Montréal, Stratford, Saskatoon et Florence...

► *Procès pour Meurtre* d'Eugène Cloutier, réalisé par Jean Faucher, est une des meilleures émissions de genre présentée à la télévision. Tout le monde sait qu'il n'est guère facile d'écrire un « suspense » que des maîtres tel Alfred Hitchcock s'y emploient depuis des années. Il n'est évidemment pas question de comparer *Procès pour Meurtre* dans sa simplicité de moyens avec les oeuvres élaborées du maître américain. Ce serait injuste pour l'un et l'autre. Cependant, le scénario de monsieur Cloutier est admirablement construit et laisse le spectateur pantelant et angoissé après une demi-heure qui semble n'avoir pas trente minutes. Jean-Louis Roux est admirable dans le rôle du procureur de la Couronne. Il plaide parfois avec trop d'éclat (ce qui n'est pas l'habitude de nos avocats canadiens qui sont plus modérés dans leurs transports) mais la sincérité de son ton, l'assurance de ses attitudes, la conviction qu'il met dans chacune de ses répliques font oublier cette tendance à la grandiloquence. Guy Provost est plus sobre ainsi que le veut son personnage ; une chose est à noter qui me paraît avoir de l'importance. L'auteur a su rendre ses personnages extrêmement humains et vrais. Les défaillances et les erreurs de l'avocat de la défense rendent plausibles l'enchaînement des faits et la fiction dans *Procès pour Meurtre* ne dépasse pas la réalité. Andrée Boucher qui, lors de la première émission, m'avait semblé assez terne, s'est reprise à la seconde et a campé une superbe fille de rue ni trop vulgaire ni trop « de luxe ». Elle a pigé l'entre-deux... avec une étonnante habileté. Jean Faucher prouve encore une fois la sobriété de son talent. Il ne cherche pas les effets, ses prises de vue sont simples et s'imposent d'elles-mêmes comme un reflet de la vie quotidienne. Sans doute est-ce là la grande qualité de ce réalisateur qui ne fait pas de bruit, dont on ne parle pas autant que d'un Fugère et d'un Carrier, mais dont le travail est toujours excellent. Il a la modestie requise du metteur-en-ondes qui pense d'abord et avant tout à ses interprètes et à son auteur. Il s'efface, il ne tente pas de prouesses, mais il vise juste. C'est là je pense le plus beau compliment qu'on puisse lui faire.

► Tous les vendredis soirs, au Centre d'Art de Ste-Adèle, un spectacle sera présenté. On pourra y applaudir cette année des artistes comme Lucie de Vienne Blanc, Marthe Mercure, Uriel Luft, Jean-Louis Millette, Mathieu Poulin, etc... Les oeuvres à l'affiche sont *Le Voyage de Tchong-Li*, de Sacha Guitry, *Trois Acteurs et Un Drame* de Ghelderode, *L'École des Veuves* de Cocteau, *L'Ours* de Tchekov, *Le Jeu de Don Cristobal*, de Lorca, *Une Matinée de Soleil*, de Guera, *Le Jeu de Robin et Marion*, d'Adam de la Halle. De plus, l'Atelier de Georges Groulx présentera la comédie de Marc-Gilbert Sauvageon, *Au Petit Bonheur*. Jean Faucher dirigera ce spectacle qui compte parmi ses interprètes Elizabeth Chouvalidzé, Yves Massicotte, Mirielle Lachance, Claude Préfontaine et Ronald France.

► J'ai parlé dans un récent article du Camp des Arts des Jeunesses Musicales mais je n'avais pas à ce moment-là suffisamment de détails à vous offrir. En voici d'autres qui sauront vous éclairer davantage sur les buts de cette entreprise admi-

[Lire la suite page 52]

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet:

LA BELLE QUI NOUS FASCINA

par Thérèse Lenôte

J'AIMAIS tendrement mon père. Il avait une âme d'artiste. Par admiration pour Lamartine, il m'avait appelée Elvire — nom qui me valut maintes moqueries parmi mes jeunes camarades de classe.

Plus tard, il me fit prendre des leçons de piano, de chant, de dessin, de peinture... et même de harpe, car cet instrument, prétendait-il, mettait en valeur la grâce féminine.

Mais quand Dieu le rappela à Lui, ces modestes talents d'agrèments me laissèrent fort désemparée pour gagner ma vie.

Car mon père, malgré ses dons et ses multiples qualités, n'avait guère réussi à nous enrichir.

Ma mère essaya de poursuivre la petite industrie de cadres dorés qu'il avait fondée et où il dessinait lui-même ses modèles; mais elle ne parvint qu'à liquider l'affaire sans perte.

Elle s'était mariée tard. Elle n'était plus jeune. Un jour, elle tomba dans sa chambre et se fractura le col du fémur. Cet accident devait la rendre infirme pour toujours. Et, dès lors, je ne pouvais plus songer à la quitter.

Par raison d'économie, nous avions renvoyé la domestique et j'assumais seule les soins du ménage.

Maman me suivait souvent du regard quand je vaquais dans les pièces, essayant, balayant.

Ma chérie, me disait-elle alors, tu n'es pas faite pour cela.

Elle aussi avait le cœur romanesque; mais pas autant que moi. Je rêvais de toutes sortes de choses étonnantes et imprévues, capables de nous sortir de notre médiocrité. Mais ce n'était que des rêves... des rêves de dix-neuf ans!

J'aurais voulu entourer maman de maintes gâteries; je ne le pouvais pas! J'essayais de lui faire de «bons petits plats»; mais il fallait que ce fût toujours «des petits plats pas cher».

Si j'avais entrevu un terme à ce genre de vie, je m'en serais consolé. A dix-neuf ans, les semaines ne comptent guère! Mais je nous voyais sans issue, vieillir l'une près de l'autre dans notre cinquième étage parisien, pour nous retrouver un triste jour, elle usée par l'âge, moi fanée et enlaidie par le temps... et toutes les deux dans la plus profonde misère! Cette perspective m'était insupportable.

— Tu es jolie; tu te marieras, me disait maman.

Me marier! Je le souhaitais. C'était normal. Fonder un foyer. Avoir un mari tendre, jeune, actif et entourer maman de nombreux petits-enfants... Cette pensée me faisait sourire de joie.

Seulement, pour se marier, il fallait sortir, voir de la jeunesse... Et je ne sortais pas, je ne voyais plus personne.

Une de mes consolations — bien puérile, je l'avoue — était de me regarder dans la glace. C'est vrai que j'étais jolie: de beaux cheveux abondants, mordorés, brillants, des traits fins, de grands yeux expressifs et une silhouette que m'aurait enviée un mannequin de chez Dior.

Tous ces attraits, avec mon cœur, je les aurais volontiers offerts à un jeune homme qui, partageant mes idées et mes goûts, aurait répondu à l'image que je me faisais du bonheur.

Hélas! j'avais bien autre chose à songer! Pourtant, chaque fois que je passais devant un miroir, je me souriais et j'étais si fraîche, mon sourire avait quelque chose de si franc, de si engageant, que je m'en trouvais réconfortée.

« Il faut que je me sorte d'affaire, pensais-je. Il le faut absolument. »

Je remuai alors une foule de projets et je forgeai — non point des aventures amoureuses, j'étais bien trop raisonnable pour cela — mais des projets pratiques.

« Voyons, je ne suis pas sottie. J'ai quelques talents. Comment les employer? »

La difficulté était que je ne pouvais quitter longtemps ma mère. Courir le cachet et donner des leçons de piano m'était donc impossible. La harpe était un art périmé. Chanter dans les salons et les concerts? Je n'étais pas assez bonne cantatrice. Restait la peinture.

Oui, restait la peinture. Je dessinais facilement et je réussissais assez bien les aquarelles. J'en avais fait beaucoup avec mes professeurs, puis ensuite avec mon père. On me disait « douée ».

A dix-neuf ans, on ne doute pas de grand-chose et mon cœur s'emplit de joie et d'espérance.

Maman ne voulait pas rabattre mon enthousiasme. J'allai chercher mes aquarelles et nous les examinâmes ensemble.

Nous allons prendre les mieux venues, dis-je à maman. J'irai les présenter à un connaisseur et je lui en proposerai d'autres.

Nous les étalâmes toutes sur les tables, les chaises, les fauteuils, les commodes. Il y en avait vraiment de très jolies. J'en étais surprise moi-même.

— Tu vois, répétais-je, enchantée, tu vois, elles sont très vendables.

Maman ne disait plus rien. Elle les contemplait. Elle souriait.

Nous fîmes un choix sévère et, sur la trentaine, sept furent mises de côté: les meilleures.

Je tourbillonnais, maintenant, à travers la pièce. J'étais fière, j'étais heureuse. Il me semblait que ces pauvres aquarelles allaient nous sortir d'affaire. En réalité, elles devaient me conduire à un imbroglio terrible qui, bien des fois, m'arracherait des larmes! Mais comment m'en douter? Chères images douces et lumineuses! Par vous, j'ai éprouvé mille angoisses et mille bonheurs... Par vous, j'ai vécu une aventure fantastique, dont je ne reviens pas encore! Et c'est par vous que j'allais connaître le premier et seul amour de ma vie... Mais n'anticipons pas!



II — La chance me poursuit

L'É lendemain, je me mis donc en route, mon petit paquet bien fait sous le bras. Par goût, mon père avait entretenu des relations avec plusieurs marchands d'estampes et de tableaux. Ma mère en releva les adresses dans son livre et me les donna.

— Bon courage ! me dit-elle. Le nom de ton père ne doit pas être encore oublié.

Il ne l'était pas. Dans les premiers magasins où je me présentai, je fus bien accueillie.

— Mademoiselle Janet, certainement ! Quel charmant homme que votre père ! Si affable, si compétent en art. Malheureusement, voyez-vous, nous ne faisons pas les aquarelles.

Et ils refusèrent même de les voir !

— Nous ne doutons pas de votre talent, mademoiselle Janet. Pensez donc ! Une élève de votre père ! Mais, à notre regret, nous ne sommes pas acquéreurs.

Et, gentiment, avec beaucoup de sourires, on me repoussait vers la sortie.

Ce n'était pas du tout ce que j'espérais !

Dans la quatrième boutique, on me laissa cependant ouvrir mon paquet. Le marchand prit même, une à une, mes aquarelles et les examina longuement.

— C'est fort agréable, dit-il, et très personnel. Votre dessin est impeccable. Vos coloris sont exquis et vos touches ardies. J'aime particulièrement celle-ci. (C'était une vue du parc de Saint-Cloud.) La tonalité de vos plans est parfaite et vos arbres n'ont rien de mièvre. Vous travaillez beaucoup, mademoiselle Janet ?

— J'ai surtout beaucoup travaillé. Mais je vais m'y remettre.

— Vous aurez raison. Vous avez un réel talent.

Il continuait toujours à examiner mes peintures, les écartant, les rapprochant pour mieux les juger.

— Malheureusement, voyez-vous, ce genre de choses se vend très mal, continua-t-il.

Et, percevant ma déception :

— Mais si vous voulez m'en laisser une ou deux... C'est une chance à courir... Quel prix en demandez-vous ?

La question me prit au dépourvu.

— Je ne sais pas, balbutiai-je, ce qu'on vous offrira... Au mieux, naturellement.

— Naturellement ! Mais je ne pourrai vous les payer que lorsqu'elles seront vendues.

— Oui... je comprends !

Je tombais de haut.

— Voulez-vous me laisser votre adresse ?

Je l'avais préparée sur un petit bristol et je la lui tendis. Il y jeta un coup d'oeil distrait et la posa sur le comptoir. Puis il revint vers mes petites peintures pour faire son choix.

C'est alors seulement que j'aperçus, dans le fond du magasin, une jeune femme élégante qui se faisait emballer un petit paquet.

Je n'y avais pas, jusqu'ici, fait attention et ce ne fut que lorsqu'elle s'approcha de nous que je remarquai combien elle était belle, fine, éblouissante et parfumée !

— Montrez, dit-elle avec désinvolture.

Et, avec cet aplomb que donne la fortune, elle prit sans façon une de mes aquarelles pour la regarder.

Sa main dégantée était la plus ravissante chose du monde. D'une blancheur inimaginable, longue, fine soignée, avec des ongles laqués coupés pointus. Une main qui ne connaissait ni le balai ni le chiffon à poussière... Et comme elle devait être douce !

— Cela me plaît beaucoup, dit-elle.

Le marchand s'empressa :

— Seriez-vous acheteuse, Miss Welhinston ? (et se tournant vers moi) Miss Welhinston est Américaine et a un goût infini.

« Américaine », cela m'expliquait et le petit accent que j'avais perçu dans sa voix et sa toilette légèrement excentrique. Mais elle pouvait tout se permettre. Grande, sculpturale, je la jugeais magnifique — et son regard bleu, frangé de cils prodigieux, ses cheveux dorés savamment ondulés me plongeait dans la plus profonde admiration. Je ne pouvais la quitter du regard. Il y avait en elle quelque chose d'idéal, de merveilleux qui fascinait. Et moi qui m'étais crue jolie ! Je n'étais rien, comparée à une telle beauté !

— Miss Welhinston est une grande connaisseuse, continuait le marchand qui se prodiguait en compliments autant sur sa riche cliente que sur mes petites oeuvres. Vos aquarelles ne peuvent manquer de lui plaire. Elles sont tellement féminines !... Un vrai enchantement, n'est-ce pas, Miss Welhinston ? Tout à fait digne d'éclairer la chambre d'une jolie femme ? Je vois qu'elles vous intéressent ?

Miss Welhinston semblait plongée dans de profondes réflexions.

— Oui, dit-elle enfin, oui, elles m'intéressent. Mais pas celles-là. Pas ces sujets...

Elle les repoussa sur le comptoir et se tourna vers moi, l'air toujours songeur et comme absorbée par un projet qui s'élaborait lentement en elle.

— Je crois que vous pourriez m'être utile, Miss ?...

— Janet, souffla le marchand.

— Miss Janet, répéta-t-elle. Voulez-vous me donner, à moi aussi, votre adresse ? Je pourrai peut-être avoir besoin de vous prochainement.

— Oh ! avec plaisir !

J'avais heureusement préparé d'autres bostols dans mon sac et je lui en remis un avec empressement.

— Voyez, fis-je remarquer, il y a aussi mon numéro de téléphone. Appelez-moi quand vous voudrez. Je reste beaucoup à la maison et je suis à votre entière disposition.

Le marchand semblait ravi. Il se dandinait, s'inclinait et se répandait en un flot de paroles.

— Mlle Janet est une grande artiste. Je ne doute pas qu'elle soit célèbre un jour. Vous ne pouviez mieux tomber, Miss Welhinston. Elle vous satisfaira sûrement, quoi que vous lui demandiez. C'est une fine décoratrice et je suis heureux d'avoir pu vous la présenter. Oui, vraiment, c'est un honneur pour moi que cette rencontre ait lieu dans mon magasin !

— Parfait, dit-elle. A bientôt, probablement, Miss Janet. Au revoir.

Le marchand la raccompagna jusqu'au seuil de sa boutique avec maints égards. Nous regardâmes la jolie fille monter dans la magnifique Rolls-Royce qui l'attendait à la porte. Elle donna un ordre au chauffeur, impeccable et galonné, qui tenait le volant ; puis la voiture glissa lentement et disparut dans le flot de la circulation. Je n'en revenais pas !!

— Vous avez de la chance, Mlle Janet, dit le marchand en revenant vers moi. (Lui aussi semblait échapper difficilement au charme dans lequel nous avait plongés cette incomparable créature.) Miss Welhinston vient tous les ans en France. C'est une de mes meilleures clientes. Un peu fantasque, un peu imprévue ; mais si riche !

Nous redescendions péniblement sur terre ; mais un marchand ne perd pas si facilement la tête.

— Nous disions donc... Oui, je garde ces deux aquarelles... quant au reste...

Il refit prestement le paquet et me le remit sous le bras.

— N'oubliez pas, Miss... pardon ! « mademoiselle »... que c'est chez moi que vous avez connu Miss Welhinston. Elle est capable de vous lancer... et, dans ce cas, je serai acquéreur de bien de petites choses.

— Merci. Oh ! non ! je n'oublierai pas !...

Je ne devais, en effet, jamais oublier cette rencontre !

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE
JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Quand une automobile a été aperçue à plusieurs reprises, passant sur la scène d'une effraction, faut-il conclure que ses occupants sont les auteurs de l'effraction ?

Le locataire d'un appartement situé au-dessus d'une épicerie est éveillée, au milieu de la nuit, par le bruit d'une vitre qu'on brise dans l'établissement commercial. Il court à la fenêtre. Une automobile part précipitamment. Quatre individus l'occupent.

Le dormeur réveillé demeure à sa fenêtre pendant quelques minutes. La même automobile, d'après lui, repasse devant l'épicerie à trois reprises. Une fois, elle s'arrête. Deux passagers en descendent, pénètrent dans l'épicerie, puis en sortent portant des colis, qu'ils déposent dans la malle arrière du véhicule.

L'observateur communique avec la police, l'informe de ce qui vient de se passer et lui donne la description de l'automobile. On arrête quatre jeunes gens dans une automobile semblable à celle qui aurait transporté les quatre suspects. On ne trouve rien cependant dans l'automobile même, ni dans la malle. Informé de l'effraction commise dans son établissement, l'épicier ne croit pas avoir été dépouillé de quoique ce soit.

Les quatre suspects sont accusés d'effraction avec intention de commettre un vol.

En Cour, il n'y a qu'un témoin à charge : le locataire demeurant au-dessus de l'épicerie. Il ne peut identifier les accusés à la barre comme les occupants de l'automobile suspecte. Il n'a pas pu noter le numéro du permis du véhicule. Il n'en connaît même pas la marque. Tout ce qu'il peut affirmer catégoriquement, c'est que l'automobile des prévenus ressemble à celle qui a passé quatre fois devant l'épicerie et s'y est arrêtée une fois. La couleur surtout en est exactement la même.

Ces circonstances suffisent-elles à établir la CULPABILITE des accusés ou NON ?

NON ! a décidé le Président du Tribunal en acquittant les quatre accusés, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 13 janvier 1959.

ROBERT MILLET, B.A.

III — Florence... Venise... mon rêve!

RENTREE chez moi, je fis à maman un récit détaillé de mes visites et, surtout, je n'en finissais pas de louer l'élégance, l'assurance et la perfection de cette sensationnelle jeune fille qui m'avait éblouie.

Maman commença à en être excédée.

— Plus jolie que toi ? demanda-t-elle d'un air de doute.

— Oh ! maman ! Ça ne se compare pas ! Elle a tout, TOUT !... La grâce, le charme, la fraîcheur, l'élégance...

Mais maman n'était pas contente.

— Je suis bien sûre qu'elle n'a ni ton cœur ni ton dévouement, dit-elle. Et c'est cela qui compte dans la vie.

Je ris. Je l'embrassai. Et nous ne revînmes plus sur ce sujet.

Pourtant, à part moi, je ne pouvais oublier cette jeune fille. Cependant, je ne pressentais nullement le rôle qu'elle allait jouer dans mon existence. Mais je me demandais sans cesse :

« M'appellera-t-elle ? Et pourquoi ? »

Je n'eus pas longtemps à attendre. Deux jours plus tard, sa voix chantante, douce et agrémentée de son léger accent, résonnait dans mon téléphone.

— Comme je le pensais, j'ai besoin de vous voir, Miss Janet. Pouvez-vous passer chez moi aujourd'hui à trois heures ? 5, rue Spontini.

— Certainement. Avec plaisir.

Elle eut un petit rire.

— Ne vous emballez pas. Je suis Américaine, vous savez. Êtes-vous prête à tout ?

— S'il s'agit d'aquarelle...

— Evidemment, coupa-t-elle. Mais c'est pour une grande mission et je n'aime pas qu'on me résiste.

— Je ne vous résisterai pas, Miss Welhinston, bégayai-je, subjuguée.

Elle rit à nouveau.

— Alors : O.K. ! A tantôt.

Et elle raccrocha.

Je me gardai de faire part à maman de la singularité de ce message qui l'aurait inquiétée ; mais je ne lui cachai pas mon rendez-vous et c'est fort intriguée que je partis pour la rue Spontini. « Une mission ! Une mission, à moi, si insignifiante... et qui se rapportait à mes peintures... Qu'est-ce que cela pouvait être ? »

Sans doute, la jeune Américaine avait-elle dit : « Mission » comme elle aurait dit : « Travail ». Ma curiosité n'en était pas moins en éveil.

* * *

SON appartement était telle que je m'y attendais : une merveille de goût et de luxe... des tapis, des fleurs, un parfum suave, des éclairages de rêve... Je n'en avais vu de pareil qu'au cinéma et je ne croyais pas que, dans la vie, il pût en exister de semblables.

Un domestique m'ouvrit la porte et m'introduisit dans un exquis boudoir.

Miss Welhinston s'y trouvait. Elle se leva en me voyant. Elle portait une robe de satin bleu vif qui lui allait magnifiquement, et elle me parut cent fois plus impressionnante que l'avant-veille.

— Bonjour, Miss Janet, me dit-elle. Asseyez-vous.

Seule, ma bonne éducation me permettait de refréner ma timidité et mon admiration. J'aurais voulu examiner toutes les jolies choses qui m'entouraient ; mais je n'étais pas venue pour cela. Je regardai donc Miss Welhinston et elle aborda tout de suite le sujet qui l'intéressait.

— Il ne faut pas vous étonner, Miss Janet. C'est une chose un peu à part. Voilà. Je devais me rendre à Venise et Florence. Un empêchement imprévu me prive de ce voyage. J'en suis peinée. Une peine affreuse, insista-t-elle.

Un petit bruit de sanglot roula dans sa gorge. Puis, elle fit comme un effort pour se ressaisir et reprit vaillamment :

— Alors, j'ai pensé à vous, Miss Janet. Vous êtes libre, n'est-ce pas ?

Rien ne vous retient à Paris ?

— C'est-à-dire...

Mais elle se soucia peu de mon intervention et je compris alors à quel point elle avait eu raison de me dire : Je déteste qu'on me résiste.

Elle me lança, en effet, un regard aigu et impératif.

— Je suis riche et vous êtes pauvre. Je regorge d'argent et vous en avez besoin. Je le vois. Eh bien ! avec moi, vous allez en gagner beaucoup... Cela vous fait plaisir ?

Bien que sa façon de s'exprimer fût assez choquante, je ne pus cacher ma joie.

— Oh ! certainement !! Je...

Mais elle m'interrompit à nouveau :

— Ce voyage que je ne peux faire, (Elle se reprit) ... que je regrette tant de ne pas faire... Vous allez l'entreprendre à ma place.

— Quoi ? Venise ? Florence ?

— Oui et vous me ferez toutes les aquarelles que j'aurais voulu peindre moi-même.

Mais...

— De plus, vous m'écrirez chaque soir vos impressions... Oui, vos impressions, et vos émotions... enfin, tous les sentiments romanesques que peuvent inspirer à une âme délicate le contact des œuvres d'art. Vous me comprenez ?

— Parfaitement. Mais...



— " Le patron a trouvé qu'il faisait trop chaud pour travailler et il a fermé le bureau pour tout l'après-midi ".

J'étais sidérée. Moi, aller à Venise, Florence ! Partir pour l'Italie ! C'était tout à la fois trop beau... et impossible.

« Maman, pensai-je. Comment laisser maman ? »

Elle ne pouvait demeurer seule. L'emmener ? Il n'y fallait pas songer ! J'étais atrocement partagée : maman d'un côté... l'Italie de l'autre... et le gain que je pourrais en tirer ! « Oh ! mon Dieu ! Partir ! Partir ! Faites que je puisse partir ! »

Imperturbable, Miss Welhinston poursuivait :

— Vous resterez dix jours à Venise. Dix jours à Florence. Et vous reviendrez. Naturellement, je vous paierai votre séjour dans les meilleurs hôtels — et le trajet en avion. Vous n'aurez aucun frais. De plus, je réglerai chacune de vos aquarelles à un prix convenable... ainsi que vos lettres. Et, comme durant vingt jours, je prends votre temps à ma charge, je vous verserai une indemnité. Cela va-t-il comme ça ?

J'étais abasourdie.

— Certainement, fis-je.

— Vous sentez-vous capable d'accomplir cette tâche ?

— Je le crois... oui, je l'espère.

— Et moi, j'en suis sûre. Dès que je vous ai vue, j'ai senti que c'était la Providence qui vous mettait sur mon chemin.

Et, en quittant son ton bref, elle ajouta avec un délicieux sourire :

— Comme cela, voyez-vous, j'aurai moins de chagrin du contre-temps qui me retient ici... je ferai quand même ce voyage auquel je tenais tant. Je le ferai à travers vous... je le vivrai par vos aquarelles, je le ressentirai par vos impressions.

Ses cils battaient. Ses lèvres tremblaient d'émotion. Elle était irrésistible.

— Oui, je le comprends... Venise ! Florence ! Je ne pensais pas avoir jamais le bonheur de les voir !

Elle rit.

— Eh bien ! tout arrive ! Vous partirez la semaine prochaine, comme je devais partir... Et je vais toujours vous faire un premier chèque.

Elle se leva et s'approcha d'un petit bureau. Je ne protestais plus. Je venais de penser à tante Annie !... Oui, tante Annie, qui se morfondait en province... Elle serait ravie de venir passer un mois à Paris, chez nous, près de maman... et je pourrais partir !

Miss Welhinston parapha son chèque puis se retourna :

— Mon idée vous paraît peut-être un peu ridicule, dit-elle.

— Oh ! nullement !

— Elle est ridicule, cependant. Si les gens l'apprenaient... je veux dire mes amis... ils se moqueraient beaucoup. Aussi, je vous demande de me garder le secret. Puis-je compter sur vous ?

— Oh ! Tout à fait !... sauf pour maman... Il faudra bien...

— Dites seulement à votre mère que je vous envoie prendre des vues d'Italie dont j'ai envie... Mais cachez-lui la raison, voulez-vous ? Et mon nom, si possible.

— Je tâcherai. En tout cas, vous pouvez compter sur ma discrétion. Je vous le promets de tout cœur... vous êtes si bonne... Si généreuse, ajoutai-je en rougissant, après avoir lu bien malgré moi le chiffre qu'elle avait écrit sur le chèque.

Elle eut un geste d'insouciance.

— Laissez donc. Ce n'est rien. Une bagatelle !

Et, me considérant encore une fois, elle ajouta comme pour elle-même :

— Oui, vous êtes exactement la personne qu'il me faut... innocente et loyale... et comme nous ne vivons pas dans le même milieu... ma stupide fantaisie ne s'ébruiera pas.

— Vous pouvez en être certaine, dis-je. Je me ferais plutôt tuer que... Elle se mit à rire.

— C'est bien. Je suis tranquille. Bon voyage, Miss Janet. Et à dans un mois, ici même.

IV — Un amateur

MAMAN fut suffoquée de notre chance, car c'était pour nous une chance inouïe. Nous ne nous étions cependant encore jamais quittées et l'idée de notre séparation bouleversait ma mère. Mais elle comprenait qu'elle n'avait pas le droit de me retenir, que pour moi ce voyage était un début magnifique — et, à côté de tous les dangers qu'une jeune fille seule, inexpérimentée, pouvait courir, elle entrevoyait le bien que ferait cet intermède dans ma vie sombre et tout ce que mon esprit gagnerait en culture et en épanouissement durant ces vingt jours passés en Italie.

— Heureusement que je t'ai bien élevée, me dit-elle. Heureusement que tu es sérieuse. Heureusement que tu as une base de principes solides... et Dieu te protégera.

— Soyez-en sûre, maman; Dieu me protégera. Ne vous inquiétez pas surtout; je ne pars pas au Cameron. Vingt jours sont vite passés et j'aurai trop de travail pour penser à autre chose.

J'écrivis aussitôt à tante Annie.

Tante Annie était ma marraine. Elle m'aimait tendrement et ne m'avait jamais rien refusé. Cette fois encore, elle accepta d'emblée notre proposition.

— Voyez, maman, comme tout s'arrange! Chère tante Annie! Je savais bien qu'elle viendrait! Et comme elle est heureuse pour moi et contente de nous rendre service!

Tante Annie était en outre ravie — elle l'avouait franchement — de sortir de son trou et de pouvoir courir les modistes et les concerts.

Car tante Annie avait deux passions dans sa vie: la musique et les chapeaux. Elle était habillée n'importe comment; mais elle avait toujours des chapeaux ravissants dont elle renouvelait le stock on ne sait comment.

Elle nous arriva le lundi suivant avec une minuscule valise mais traînant deux caisses pleines de fruits, de légumes, d'œufs et de volailles... persuadée, comme tous les gens de la campagne, que Paris manquait de victuailles!

Ma chère marraine était d'ailleurs beaucoup plus fortunée que nous. De plus, sa bonté était inépuisable. Avec elle, maman serait entourée, soignée. Je pouvais partir tranquille.

Mais, au mois de mai, les avions sont complets depuis longtemps. Il fallut donc attendre que quelqu'un se décommandât au dernier moment. Ayant laissé ma chambre à notre invitée, je couchai, durant ces derniers jours, au salon, sur le canapé. Tante Annie avait déjà engagé une femme de ménage, pour ne pas avoir à se soucier des besognes journalières. Notre intérieur avait pris aussitôt un autre aspect. Maman en était très satisfaite et ce modeste plaisir atténuait, pour elle, la perspective de notre séparation.

Car le moment vint de nous séparer. Un beau matin, Air France me téléphona que je pouvais avoir une place dans l'avion partant le soir même. Je n'hésitai pas et fis en hâte mes bagages.

C'était la première fois que je prenais l'avion et je dois dire que je n'en fus nullement émue. J'étais aussi à l'aise dans mon fauteuil que sur la banquette de chemin de fer, beaucoup mieux installée et moins secouée!

Comme il faisait nuit, je n'avais qu'à dormir — ce que je fis avec la plus parfaite tranquillité d'esprit et, à mon grand étonnement, sans ressentir aucun des maux de coeur que tante Annie m'avait fait entrevoir d'un air horrifié, en bourrant mon sac de pilules diverses dont, heureusement, je n'eus pas à me servir.

À l'aérodrome italien, un car nous conduisit à la Piazza d'Espagne. J'y retrouvai mon bagage: une vieille valise qui venait de mon père. Un employé plein de sollicitude nous installa toutes deux dans une gondole.

Là, je dois dire que mon coeur battit. Une gondole! Venise! C'était vraiment un beau rêve pour la petite Parisienne qui n'avait jamais quitté son cinquième étage! Cependant, je n'étais pas pleinement rassurée. Dans quelle aventure m'étais-je lancée! Je ne savais même pas où je coucherais le soir!

J'eus l'idée de me faire conduire au Syndicat d'Initiative où l'on me trouva (non sans peine) une chambre dans une pension de famille assez modeste mais dont les prix me permettaient de faire des économies — ce que je souhaitais par-dessus tout. Je fis donc affaire avec le logeur qui baragouinait quelques mots de français et mon premier soin fut de sortir de mes bagages mon attirail de peinture.

Je n'étais plus désormais qu'une artiste livrée à son art. Débarrassée de tous soucis matériels, j'allais enfin pouvoir peindre selon ma fantaisie et mon inspiration. Et j'étais à Venise! La ville la plus merveilleuse du monde! La joie me transportait!

Déjà, en me rendant à l'hôtel, j'avais aperçu le Grand Canal dans toute sa gloire. Ces palais réfléchis dans l'eau, leurs façades roses et dorées, toujours harmonieuses, m'avaient remplie d'une impression ineffable. Je me sentais prête pour faire de grandes oeuvres et tout me semblait digne d'être noté. Mais comme je ne pouvais peindre toutes ces vieilles et magnifiques demeures, dès le lendemain, je me mis en quête des sites les plus aptes à figurer sur mon papier. Ils ne manquaient pas! L'embarrassant était de choisir. Je commençai par faire quelques croquis. Dix jours, c'était peu pour saisir tant de beauté et je ne voulais pas perdre un instant.

Mon Dieu! Que c'était compliqué! L'air était si pure, si transparent! Saurai-je rendre cette atmosphère cristalline? Le doute me prenait. N'avais-je pas trop préjugé de mon talent? Mes premiers essais me déçurent fortement. La réalité était si belle!

Un jour où j'étais installée au coin de la calle Fiubera, j'entendis derrière moi une voix masculine qui murmurait dans le plus clair français:

— Je ne pensais pas que l'on pût rendre Venise avec autant de romanesque et de vérité.

Je me retournai, pensant que l'on se moquait de moi. Mais non. Le jeune homme qui avait parlé fixait mon ébauche d'un air de sincère admiration. C'était un grand garçon d'une vingtaine d'années, bien mis. Svelte, brun, assez beau, il avait surtout une physionomie extraordinairement sympathique.

— C'est difficile, dis-je.

— Extrêmement. Voici un moment que je vous regarde faire et toutes vos touches sont spontanées et justes. Pas une fois, vous ne revenez sur le trait ou la couleur.

— En aquarelle, c'est impossible, dis-je. Du premier coup, c'est réussi ou raté.

— Et pour vous, c'est réussi. Vous avez dû vous imprégner longtemps de Venise avant de commencer.

— Oh! du tout. Je ne suis là que depuis trois jours et je ne puis m'attarder. Mais je suis émue. Cette ville me bouleverse.

— Cela se sent, dit-il. Vous aurez là de beaux souvenirs. Venise sera toujours avec vous.

— Merci.

Et j'ajoutai:

— Je suis contente que vous me disiez cela. J'avais terriblement besoin d'être encouragée. On ne se rend pas compte soi-même, n'est-ce pas?

Nous échangeâmes encore quelques paroles banales; puis il me quitta avec une discrétion dont je lui sus gré et je terminai mon aquarelle avec une ardeur nouvelle.

« Cet inconnu ne saura jamais, pensais-je, le bien qu'il m'a fait. »

J'avais en effet repris confiance en moi. Les aquarelles suivantes me semblèrent assez bonnes. Le soir, j'écrivais un petit mot à maman et surtout une longue lettre à Miss Flora Welhinston où je la mettais au courant de mon travail et où je lui faisais part de mes impressions, comme elle me l'avait demandé.

Les journées étaient trop courtes pour ces occupations. Au fond, je m'amusais beaucoup. S'amuser en gagnant sa vie, c'était merveilleux! De plus, je dépensais peu et me voyais déjà rentrant à Paris avec un petit pécule qui me serait bien utile.

« Est-ce vrai, pensais-je parfois, que je peins avec romanesque et vérité? »

J'en étais enchantée, quoique toujours un peu méfiante de moi. Mais je me répétais les compliments entendus et je me laissais alors entraîner par mon émotivité naturelle qui me rendait tout facile.

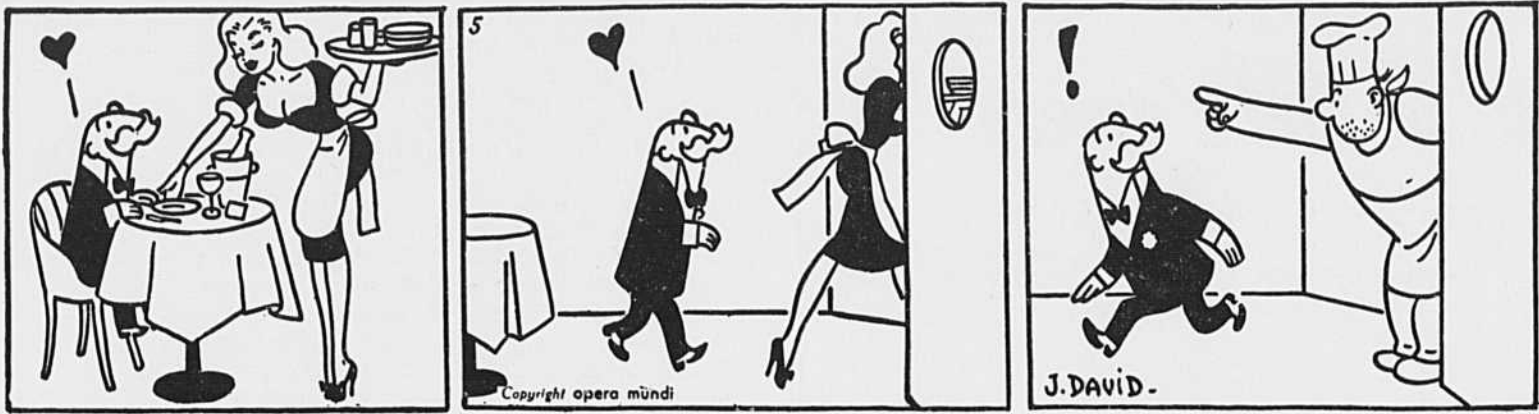
L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	5	2	7	8	3	6	4	7	5	2	6	8	4	3	5
V	V	B	S	V	U	O	N	O	O	O	U	O	O	N	U
6	5	3	7	8	2	6	4	7	3	8	5	6	2	7	3
S	S	V	Y	U	N	A	U	E	O	S	E	I	N	Z	Y
6	4	2	7	8	3	5	6	7	4	2	8	6	3	5	7
M	V	E	P	A	A	T	E	L	E	N	I	Z	G	E	U
6	5	3	7	8	4	6	2	7	5	3	6	4	8	3	5
V	S	E	S	M	A	O	O	C	A	A	T	U	E	P	M
7	5	2	6	3	8	4	7	6	5	2	3	7	4	3	6
O	B	U	R	E	Z	X	Q	E	I	V	U	U	A	D	F
8	5	3	6	4	7	2	8	5	3	6	4	7	2	8	3
L	T	E	O	M	E	E	E	I	F	Y	I	T	L	L	R
8	3	5	2	7	6	3	8	7	4	5	2	8	5	3	6
U	A	E	L	T	E	I	X	E	S	U	E	E	X	S	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



V — En gondole, sur la lagune...

Ce fut devant le palais Dario que je rencontrai à nouveau mon aimable inconnu.

— Savez-vous que c'est dans cette demeure qu'est mort Wagner ? me dit-il.

Non, je ne le savais pas et le fait me saisit comme si le sublime musicien venait juste d'y mourir.

Le jeune homme perçut mon trouble mais ne le railla pas. Il me posa au contraire quelques questions sur moi-même et, comme je ne sentais en lui que de la sympathie, j'y répondis avec plaisir. Néanmoins, je me gardai de lui révéler le secret de Flora Welhinston. J'étais venue à Venise pour peindre et je peignais. Voilà tout. Le fait lui semblait très normal et il n'insista pas.

Ceci établi, ses remarques intelligentes et ses impressions qui ressemblaient tant aux miennes, me stimulaient.

Et puis, je ne connaissais personne ici. Je ne parlais pas l'italien. Echanger quelques mots avec ce jeune Français me semblait délicieux. Aussi, quand il me proposa, mon aquarelle achevée, d'aller prendre avec lui une orangeade dans un des cafés de la Piazza S. Marco, je ne trouvai que de bonnes raisons d'accepter.

J'appris ainsi qu'il était descendu au « Rialto » le plus chic hôtel de Venise, et je ne lui cachai pas que moi, au contraire, je logeais dans le plus pauvre garni de la ville. Ma simplicité le fit rire. Il était gai, charmant, bien élevé. Et comme je me levais pour le quitter, après l'avoir remercié :

— Etes-vous seul aussi à Venise ? demandai-je.

— Oui ; mais je ne devrais pas l'être.

— Etes-vous marié ?

— Pas encore. Mais je suis amoureux d'une jeune fille et j'étais venu ici pour la retrouver.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai fait le tour des hôtels et elle n'est nulle part.

— C'est pourquoi vous arpentez la ville comme moi ?

— Oui, c'est pourquoi.

— Vous finirez par la rencontrer.

— Je l'espère ; mais je me demande où ?

— Elle est peut-être reçue chez des amis et loge dans un de ces beaux palais.

— C'est ce que je pense maintenant. Malheureusement, je ne puis frapper à toutes les portes des demeures particulières.

— Evidemment.

Il paraissait fort désemparé et, quand il me demanda où je peindrais le lendemain, je ne le lui cachai pas et je le retrouvai au bord du canal Orseolo.

— Toujours rien ? demandai-je.

— Toujours rien.

Sa mine sombre me fit pitié. Mon Dieu ! Pouvait-on ainsi se tourmenter pour un rendez-vous manqué !

— Je suppose qu'elle est très jolie ? dis-je.

— Ne m'en parlez pas, fit-il en s'agitant. Son absence me rend fou.

Et il ajouta :

— J'ai besoin de me distraire et vous semblez fort ignorante de Venise. Si vous vouliez m'accepter comme *cicerone*, cela me ferait plaisir.

J'ai toujours été secourable, et puis — ma foi, je l'avoue — ce jeune homme me plaisait.

— Oui, dis-je, si vous me laissez peindre à mes heures.

Dès lors, nous nous retrouvâmes chaque jour et je n'eus pas à le regretter.

Mon compagnon connaissait admirablement Venise. Ensemble, nous vîmes sa splendeur et ses haillons, ses fastes et sa décrépitude... Cité miraculeuse et dorée qui semblait flotter sur l'eau !

Oh ! comme en la parcourant, je remerciais le ciel de m'avoir donné deux yeux et une âme pour la voir et la comprendre !

Les mots qu'elle avait inspirés aux poètes et aux grands hommes me revenaient à la mémoire.

Byron : « Une ville qui ressemble à un songe ».

Musset : « Beau comme le plus beau rêve ».

Et Napoleon, lui-même : « Une ville digne d'avoir le ciel pour plafond ».

Et, grâce à Paul, je la voyais, non seulement dans le présent ; mais aussi revivre dans son passé, avec ses fantaisies masquées, son Carnaval, ses imbroglios politiques et la puissance de ses Doges. Ses prisons nous par-

laient de crimes. Ses palais, ses ponts, ses canaux, témoins de tant d'aventures, d'amours, de mystères, nous rappelaient leur histoire. Ici, avait vécu Desdémone. Ici...

Mais nous étions jeunes et nous revenions facilement à notre siècle. Evitant les sujets brûlants ou indiscrets, nous bavardions alors de bon cœur.

J'appris ainsi que Paul avait une assez jolie fortune, cinq frères et soeurs en bonne santé et un emploi dans une compagnie d'assurances, dont son père était le président.

Quant à ses sentiments religieux, je ne pus en douter le jour où nous entrâmes ensemble dans Saint-Marc. En général, les touristes visitent cette église sans se soucier de la présence divine. La première impression, en effet, est le saisissement devant la richesse et la beauté inimaginable et presque païenne de cet intérieur fantastique où se mêlent les mosaïques d'or et les marbres précieux... Mais lui, avant toute chose, s'inclina devant l'autel et, sans ostentation comme sans fausse pudeur, fit son signe de croix. Et cela me plut.

Nous vîmes également les musées. A l'Académie des Beaux-Arts, il s'arrêta longuement devant la Madone des Alberetti, cette fameuse peinture de Giovanni Bellini. Puis brusquement, se tournant vers moi et me regardant avec étonnement :

— Vous lui ressemblez, Elvire. Vous avez son sérieux, sa douceur, sa pureté.

— Oh ! mais, elle est très jolie, protestai-je en rougissant.

— Eh bien ! il faut croire que vous êtes très jolie... (Il passa la main devant ses yeux)... Excusez-moi, je suis aveuglé par le souvenir d'un autre visage... et celui-là n'a rien de réfléchi ni de pieux... Mais il m'a complètement envoûté !

Hélas ! Je ne le voyais que trop ! Je voulus, néanmoins, me montrer gentille.

— Dans toutes ces peintures, n'y a-t-il pas une femme qui lui ressemble ?

— Non, me dit-il après un bref coup d'oeil autour de lui. Elle est comme personne.

Seigneur ! Comme il est amoureux ! Comme j'aurais voulu qu'on fût ainsi amoureux de moi !

Ce soir-là, profitant de la pleine lune, nous allâmes en gondole sur la lagune.

Sa main tenait doucement la mienne... mais sans aucune idée de tendresse.

Pendant, comment oublier jamais ce ciel nacré, cette eau noire, les battements langoureux des rames, ces yachts illuminés immobiles dans la lagune, et ces chants qui s'élevaient de partout ?

Qui n'a entendu « Sole Mio », la nuit, sur la lagune, modulé par une belle voix italienne, venant d'on ne sait où, ne peut se rendre compte de l'enivrement de ces promenades vénitienes.

J'aurais voulu appuyer ma tête contre l'épaule de Paul. Je ne le faisais pas. Je sentais qu'il examinait avec acuité toutes les gondoles qui nous croisaient, comme s'il espérait apercevoir dans l'une d'elles, celle qu'il cherchait si ardemment.

Une de ces embarcations, plus riches que les autres, attira mon attention. Elle appartenait certainement à quelque seigneur italien, car le gondolier portait une livrée particulière. Un homme et une femme étaient blottis au fond. On ne distinguait pas leurs visages ; mais la femme devait être belle et jeune. Elle portait une robe blanche qui brillait sous la lumière lunaire et faisait un effet prodigieux. La main de Paul tressaillit dans la mienne. Mais la femme se mit à rire, sans doute à une remarque de son compagnon. C'était un rire vulgaire. Paul se détendit aussitôt. Son aimée avait certainement un rire cristallin. — du moins, il le trouvait ainsi !

Le lendemain, il était plus distrait que jamais.

Au beau milieu d'une phrase sur le Titien, il s'arrêta brusquement et murmura plus pour lui-même que pour moi :

— Décidément, je ne la crois pas à Venise... mais peut-être a-t-elle commencé par Florence.

Je ne pouvais faire moins que de sembler m'y intéresser.

— Ah ! dis-je, elle devait aussi se rendre à Florence ?

Il devint aussitôt loquace :

— Oui : Venise et Florence. Elle aime comme moi tout ce qui touche à l'Art. Et c'est pour cela que je m'en suis tant épris.

... et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine
du 1er au 15 août 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



On louera, en maintes circonstances, la compréhension et la bienveillance avec lesquelles vous écoutez ceux qui vous confient leurs peines et leurs préoccupations. Succès d'amour.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



En ce qui concerne votre santé, rien n'annonce qu'elle vous occasionnera de sérieuses inquiétudes. Toutefois, vous feriez bien de surveiller votre circulation sanguine.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Vous aurez affaire à des personnes de bon conseil que vous feriez bien d'écouter attentivement. Certaines de leurs idées vous inspireront avantageusement dans la conduite de vos affaires.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Cette quinzaine sera excellente pour accomplir un certain nombre de modifications dans votre travail ou dans vos affaires privées. On vous demandera votre avis sur des questions épineuses.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Dans le domaine sentimental et dans celui de la santé (à condition, sur ce dernier point, de ne pas fatiguer votre cœur), la quinzaine se passera dans une atmosphère favorable.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Ne prêtez pas une trop grande importance aux sautes d'humeur de vos familiers. Au cours de la quinzaine, les influences planétaires favoriseront vos entretiens amicaux.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Votre jugement ne sera pas infaillible durant cette quinzaine. Vous aurez intérêt à différer une décision concernant les intérêts d'une personne qui vous est chère.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Vous ferez bien d'organiser méthodiquement votre emploi du temps, pour simplifier votre travail. En fin de quinzaine, vous bénéficierez de circonstances favorables à votre vie domestique.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Vous ferez une rencontre dès la rentrée scolaire et cette amitié se poursuivra ensuite avec une grande fidélité. Vous parlerez musique, cinéma, littérature... et amour.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Ce sera le moment de mettre en valeur vos qualités pour organiser des réunions d'amis et mettre au point un programme où votre bon goût vous vaudra les félicitations de tous.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Vous ne vous adapterez pas immédiatement à un milieu nouveau qu'il vous faudra fréquenter mais on vous mettra rapidement à l'aise. Un bonheur sentimental vous y attend.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Bonnes indications d'entente avec l'être aimé. Dans les amitiés, vous souffrirez d'une situation équivoque que vous n'avez pas voulue. Décisions difficiles à prendre.

— Je comprends, dis-je poliment. Et je souhaite que vous la retrouviez à Florence.

Puis j'ajoutai :

— J'y vais aussi.

Subitement, il me regarda avec intérêt et j'expliquai :

— Oui, mes dix jours ici vont être terminés. Je pars mardi.

— Par avion ?

— Non, par le train et dans la classe la plus modeste.

Cela le fit sourire.

— Par cette chaleur et avec la foule qu'il y a, vous allez être très mal.

— Je sais ; mais je ne puis faire autrement.

Il me regarda, attentif, hésita un instant.

— Si vous vouliez accepter... me dit-il... J'ai ma voiture à la Piazza d'Espagne. Et puisque, moi aussi, je vais à Florence... Oh ! ne m'abandonnez pas, je vous en prie... Faites-moi confiance. Deux cents soixante kilomètres... Nous les ferons facilement en une journée.

J'eus un moment d'éblouissement. Aller à Florence en voiture ! Oui ; mais partir avec un inconnu ? Je ne connaissais, au fond, que son nom : Paul Desprez. Mon Dieu ! Que dirait maman ! C'était cependant bien tentant. Éviter la fatigue et les frais de voyage, avoir un charmant compagnon... Et puis, somme toute, il était amoureux fou d'une autre et voyager avec un garçon dont le cœur et les pensées étaient toujours à sa belle ne devait pas être bien dangereux.

J'acceptai !

Je rentrais cependant fort troublée dans ma chambre. Tout dansait dans ma tête. Mes lettres de ce soir-là durent s'en ressentir, bien qu'à ma souvenance, je n'y précisais rien.

VI — Mon cœur qui bat...

ET deux jours plus tard, je roulais dans une magnifique Cadillac conduite par le chauffeur le plus adroit et le plus délicieux du monde.

Ce fut un enchantement. Il avait admirablement conçu l'itinéraire. Ses explications me ravissaient et, pour moi, je ne devais pas trop lui déplaire, car il me disait parfois :

— Vous parlez comme Elle. Il me semble qu'Elle aurait les mêmes réactions que vous.

A vrai dire, cela me refroidissait. Je ressentais, malgré sa gentillesse, qu'il m'aurait volontiers balancée par la portière pour avoir à côté de lui cette Elle qui occupait toutes ses pensées.

Pourtant, au fur et à mesure que nous roulions, il semblait se détendre, participer à ma joie.

Les routes italiennes sont pour la plupart de larges autostrades parfaitement aménagées. Elles ne traversent pas les villages, mais les côtoient et, chaque fois que nous apercevions au loin un clocher Renaissance ou roman, mon intelligent chauffeur ralentissait.

A Padoue, naturellement, nous nous arrêtables.

Padoue ! La ville de saint Antoine !

— Je ne sais pourquoi les Italiens se sont appropriés ce saint, me dit Paul. On ne le nomme plus que saint Antoine de Padoue. Il n'est même pas mort dans cette ville mais à un kilomètre de là, à Arella, il est né à Lisbonne !

C'est vrai ! Je n'y avais pas songé ! Sans doute lui avait-on donné ce surnom en raison de la magnificence du tombeau que les habitants de Padoue lui avaient élevé. Il est en argent ; mais avec l'éblouissement des cierges qui l'entouraient, j'eus l'impression qu'il était tout en or. Son caractère byzantin lui donnait un aspect oriental qui augmentait encore son luxe. Cher saint Antoine, qui aimait tant la pauvreté !

Je touchai les riches parois qui abritaient son corps et je le priai sincèrement pour moi, pour maman... et pour mon avenir !

Mais l'élan de ma prière fut troublé par Paul qui me dit :

— On prétend qu'il retrouve les objets perdus ; peut-être retrouve-t-il aussi les personnes.

Cet espoir, je l'avoue, me figea. Oh ! comme j'aurais voulu que Saint-Antoine n'exaucât pas cette prière-là !

Nous étions partis tôt et nous arrivâmes à Ferrare bien avant l'heure du déjeuner.

Cela nous permit de parcourir tranquillement les grandes artères. Elles étaient bordées de palais sévères, encore tout imprégnés du temps où siégeait dans la ville une cour princière.

Nous nous perdîmes ensuite dans les « calli » tortueuses, à la recherche d'une trattoria où nous pourrions faire un repas régional. Et c'est là que je dégustai le meilleur « manzo » de ma vie. Un bouillon fait de boeuf, de langue, de saucisson, de poulet, de légumes et accompagné de tout ce qui avait servi à sa confection. C'est dire que mon assiette était pleine ! Je ne pus m'empêcher d'en rire.

Nous repartîmes un peu engourdis par ce copieux repas, mais fort joyeux. Paul avait pris un « esprit de vacances » et semblait avoir laissé de côté ses tracas pour ne plus songer qu'à notre plaisir commun. Et je me rendais compte combien il pouvait être charmant, délivré de son idée fixe.

Bologne me saisit par l'aspect inattendu de ses hautes tours inclinées. Quelle ville étrange avec ses arcades médiévales et ses constructions de briques rouges !

Saint Dominique y est enterré dans une église qui porte son nom. De nombreux tableaux y représentent des scènes de sa vie ; mais, je ne sais pourquoi, ils ne m'émeuvent pas.

— Attendez, dit Paul, si vous aimez frémir, je vais vous présenter à sainte Catherine de Bologne.

— Me présenter ?

— Oui, car vous allez la voir en chair et en os. J'espère que vous êtes courageuse ?

Il erra longtemps dans des petites rues sans vouloir s'expliquer davantage et s'arrêta devant une sorte de couvent. Nous entrâmes dans une église. Il fallut appeler le sacristain et Paul discuta longuement avec lui, visiblement « promesse de lires », car, ce qu'il désirait me montrer n'était pas à la portée de tous les publics.

D'un air grave, le sacristain se décida enfin et alla chercher ses clefs. Il me jeta un petit regard comme pour juger de mon sang-froid et de mes nerfs et nous fit entrer dans une petite chapelle retirée ; puis, avec l'aide de ses clefs, dans une seconde et enfin dans une troisième chapelle minuscule et qui ressemblait à un vrai reliquaire byzantin.

Cette fois, j'étais oppressée. Pas un souffle d'air. Un vrai tombeau. Nous étions là comme prisonniers des morts... d'une morte plutôt, puisque c'était sainte Catherine que nous venions voir. Mais il n'y avait autour de nous ni chasse ni vitrine renfermant ses restes. Seule, une porte était devant nous, une porte dorée, mystérieuse, qui me parut incrustée de pierres.

Le sacristain nous fit signe de nous mettre à genoux. Puis il appuya sur un bouton. Lentement, la porte tourna sur elle-même. Et sainte Catherine s'avança, assise dans un fauteuil, ses mains posées sur les accoudoirs. Oui, sainte Catherine elle-même, vêtue simplement, avec son visage desséché, ses pauvres doigts crispés, chargés de bagues.

Ce fut, je dois le dire, une minute inimaginable. Le sacristain nous donna quelques explications à voix basse ; mais outre que je ne les comprenais pas, j'étais trop émue pour même les percevoir.

Je serrai nerveusement la main de Paul qui me rendit ma pression d'une façon réconfortante. Puis le dé clic se fit entendre à nouveau. Le fauteuil recula. La porte se referma...

Je ne retrouvai vraiment mon souffle que revenue à l'air libre. Il me semblait qu'il y avait des siècles et des siècles que j'avais quitté cette rue et son agitation. J'avais la sensation d'avoir plongé dans le royaume des morts en ce qu'il a de plus horrible, et la vie, le soleil, le mouvement me suffoquaient.

— Eh bien ! me dit Paul.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, murmurai-je.

* * *

NOUS approchions maintenant de Florence. La route, de plus en plus accidentée, devenait fort pittoresque. Les collines lointaines avaient ce bleu incroyable, doux et transparent, qu'ont si bien reproduit les primitifs italiens et qui semble faux sur la toile, tant il est particulier.

Le panorama m'arracha plus d'une fois des remarques et des exclamations d'admiration. Paul en paraissait satisfait.

— J'aime voyager avec vous, me dit-il. Au moins cela vaut la peine... Vous êtes aussi bien prête à rire qu'à pleurer. Tout vous fait vibrer.

— Oh ! Paul ! qui ne vibrerait pas devant ces splendeurs !

Et comme nous étions à la fin de notre parcours, j'ajoutai :

— Vous avez été si gentil, Paul ! Merci. Oh ! Merci ! Jamais je n'oublierai ce trajet ! Et vous m'avez si bien conduite !

Ce dernier compliment — je le vis — fut celui qui lui fit le plus de plaisir. Les hommes sont étonnants ! « Bien conduire » semble pour eux le comble de la perfection !

Cependant, à mesure que nous approchions de Florence, il reprenait sa mine soucieuse. Et la rapidité avec laquelle il acheva le parcours me montra à quel point il était pressé de la rejoindre...

Décire Florence est impossible ! La route qui nous y avait amenés m'avait éblouie. Mais Florence, que de beauté ! Que de merveilles ! Non seulement toutes celles que nos yeux percevaient au passage mais aussi toutes celles renfermées dans ses musées !

Lui, pour l'instant, n'y prenait garde. Néanmoins, malgré sa hâte, il me conduisit fort courtoisement à la modeste pension où j'avais eu la prudence, cette fois, de faire retenir une chambre par une agence de Venise.

— Je vais au « Britannia », me dit-il. Elle doit y être.

Elle n'y était pas. Deux jours plus tard, je le vis arriver, sombre et tourmenté.

— Impossible de la trouver, me dit-il. Nous nous sommes peut-être croisés. De toutes façons, je vais l'attendre ici quelques jours. Nous finirons bien par nous rejoindre.

Au fond de moi-même, j'étais très heureuse qu'Elle ne fût pas là et très heureuse qu'il restât. D'autant plus que, ne connaissant personne à Florence, il s'attacha dès lors à moi comme mon ombre.

Je savais bien que ce n'était pas ma présence qu'il cherchait. Je ne lui servais qu'à fuir sa solitude. Cependant, j'étais contente de l'avoir près de moi. Avec tact, il évitait de me parler d'Elle et je lui en savais gré.

— Je ne puis vous importuner avec mes histoires, me dit-il. Vous êtes déjà assez bonne de me supporter.

Je le sentais furieux, irritable ; mais il n'en montrait rien. Loyalement, il cherchait à se distraire et en même temps me distrairait.

Quand j'eus peint un certain nombre d'aquarelles, nous parcourûmes ensemble les musées. Les jardins offraient aussi de magnifiques promenades. Et nous montâmes à San Miniato où la vue est indescriptible... du moins pour moi !

Là, la petite chapelle dut l'inspirer. A ma grande surprise, il me prit tendrement dans ses bras et murmura à mon oreille :

— Priez pour moi, ma douce. Il est impossible que Dieu n'écoute pas une prière venant de vous.

Je ne sais ce qu'il demanda au Seigneur... Sans doute de retrouver sa Dulcinée ! Pour moi, ma prière ne fut pas exactement celle qu'il aurait souhaitée :

« Mon Dieu, pensai-je avec un sentiment égoïste dont je suis bien obligée de m'accuser, mon Dieu, donnez-nous à tous deux le bonheur et l'amour ».

Le soir, il me conduisit au Del Parco où l'on dansait. Je n'avais que ma petite robe toute simple de voyage ; mais cela lui était égal.

Et c'est ainsi, que je fus pour la première fois dans ses bras et que je sentis son cœur battre près du mien... Ce cœur où il n'y avait rien pour moi. Mais je ne pouvais prendre que ce que l'on m'offrait. Et c'était déjà beaucoup.

— Ne me quittez pas, me dit-il, je passe des jours affreux.

Et je me croyais charitable en l'accompagnant !

Cependant, tout au fond de moi-même, je sentais un autre sentiment s'élever et j'en étais effrayée :

« Elvire, me disais-je, tu te conduis comme une écervelée. Où cela te mènera-t-il ? »

Mais la pensée de ne rien faire de mal me rassurait. Et une autre voix me murmurait :

« Profite, Elvire, profite de ces beaux jours. »

Et j'en profitais.

Hélas ! Ils devaient finir bien vite. Un matin, Paul arriva, le visage bouleversé.

— Je ne peux plus y tenir, dit-il. Je pars pour Paris. Elle doit être à Paris.

— Probablement, balbutiai-je.

Moi aussi, j'avais la tête à l'envers.

— Alors, à Paris, me dit-il. Nous nous reverrons. Je vous la présenterai. Et merci pour tout.

Je n'eus pas le temps de lui recommander d'être prudent sur les routes... Je savais qu'il allait rouler à une folle allure. Il partit et je me trouvai seule à Florence... sans même connaître son adresse... Dans sa précipitation, il avait oublié de me la donner !

VII — L'avez-vous retrouvée ?

AU désarroi profond que je ressentis, je compris que je l'aimais ! Ces quelques jours passés avec lui avaient été comme un éclair, un ouragan de bonheur ! Je me revois sur la lagune avec lui, dansant dans ses bras... Je revivais nos promenades au clair de lune, notre admiration devant les mêmes chefs-d'œuvre et tant de joyeux déjeuners et dîners



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	Canada	Etats-Unis
	\$5.50	\$8.00
----- OU A VOTRE CHOIX -----		
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

pris l'un en face de l'autre... et tant d'idées changées, pour en arriver toujours au même but : une parfaite compréhension d'esprit !

Non, tout cela, je ne pourrais l'oublier... et rien de tout cela ne reviendrait plus !

Je pleurai toute la nuit et ce fut une Elvire rongée par le chagrin qui regagna Paris.

L'accueil de tante Annie, la joie de ma mère, ne parvinrent pas à me calmer. Même l'argent que j'avais économisé, les félicitations que je reçus en débattant mes aquarelles... Rien ne parvenait à me distraire !

J'aimais Paul ! Je l'aimais éperdument, follement. J'avais besoin de sa présence comme on a faim et soif. Et je ne pensais qu'à lui !

Il fallut bien pourtant, reprendre le cours de ma vie.

J'allai donc livrer à Flora mes aquarelles et le reste de mes notes. Elle les examina longuement et s'en montra enchantée. Elle me remit même un nouveau chèque auquel je ne m'attendais pas et, m'embrassant sur les deux joues, en me quittant, elle me dit :

— Vous venez de faire le bonheur de ma vie.

Je repartis de là fort triste. J'avais soutenu Paul dans son épreuve. J'avais fait (je ne sais comment) le bonheur de Flora. Mais de moi, qui s'inquiétait ?

Je me morigénaï : « Tu n'aurais pas dû... c'est ta faute. Tu as joué avec le feu et tu t'y es brûlée... » Mais qu'il y eût de ma faute ou non ne me remettait pas d'aplomb !

Tante Annie retourna chez elle et notre existence coutumière reprit. J'avais pu, cependant, garder la domestique et maman n'étant plus seule, cela me permit de chercher une situation au dehors. Ce ne fut pas facile. Enfin, j'en trouvai une. Cinq heures par jour, j'allais taper des lettres commerciales chez un grossiste en quincaillerie. Ce n'était guère amusant — ni dans mes goûts — mais ce travail assurait notre avenir.

« L'avenir »... Ce mot, à nouveau, m'épouvantait, quoique d'une toute autre façon. Je n'y voyais qu'une suite de jours horribles et vides ! Sans cesse je repassais en esprit mon séjour en Italie. Et plus j'y songeais, plus un ardent désir montait en moi de revoir mon charmant et fugitif compagnon.

Hélas ! Il m'avait bien oubliée ! « Nous nous reverrons, m'avait-il dit. Je vous la présenterai... » Mais le revoir au bras d'une autre eût été au-dessus de mes forces. Non, mieux valait qu'il m'ignorât, maintenant. Ah ! si, moi aussi, j'avais pu l'oublier ! Mais c'était impossible.

Je maigrissais. Maman commençait à s'inquiéter.

— On dirait que ton voyage en Italie ne t'a pas réussi.

Pauvre maman, si elle avait su ?

Deux mois passèrent ainsi. Puis, un soir, comme je rentrais du bureau, maman me dit :

— Un jeune homme est venu te demander. Une sorte d'énergumène fort agité. Je lui ai dit que tu serais là demain après-midi, samedi. Il a laissé sa carte. Tiens, regarde. Qui est-ce ?

J'avais pris le bristol. J'avais lu : Paul Desprez. Je crus m'évanouir. Mais maman continuait :

— Il voulait absolument te voir. Je n'aime pas ce genre de jeune homme autoritaire. Que te veut-il ? Tu le connais ?

Je parvins à balbutier :

— Oui, je... je l'ai rencontré à Venise. Je te l'ai dit, maman.

Maman n'y avait sans doute pas attaché d'importance.

— Venise ?... reprit-elle, mécontente. Venise ?... des connaissances de voyage... Méfie-toi. Il m'a semblé bizarre.

J'avais repris mon sang-froid.

— Rassure-toi, maman. C'est un garçon un peu... un peu passionné... (Maman tiqua. Mon Dieu ! Je n'aurais pas dû employer ce mot là et j'ajoutai très vite) : Il a été très gentil pour moi et je suis contente de le revoir.

« Contente ! » C'était peu dire ! Mon cœur bondissait de joie.

Mais à cette joie se mêlait une inquiétude.

Que me voulait-il ?

* * *

QUAND je le vis, ce fut comme si le soleil illuminait la pièce. Je ne remarquai pas tout de suite son air étrange. C'était lui. Lui ! Il était là !

— Je m'excuse, Elvire, de vous déranger.

J'avais oublié que nous nous appellions par nos prénoms. Je répondis :

— Mais non, Paul. Je suis très heureuse de vous voir. L'avez-vous retrouvée ?

— Oui... (Il hésita.) Je l'ai retrouvée ; mais c'est encore pis.

Et il ajouta impétueusement, comme on crie au secours :

— C'est pourquoi je suis venu vous trouver.

— Moi !... Mais pourquoi ?

— Oui. Vous. Tout dépend de vous, maintenant. Je ne puis rien vous dire encore ; mais vous êtes au centre de cette infernale histoire.

Je saisisais de moins en moins...

— Vous seule pouvez m'aider. Il faut que j'en sorte. J'ai cru devenir fou ! Avez-vous encore vos albums de croquis ?

— Mes albums de croquis ?...

Il avait une façon de sauter d'un sujet à un autre qui me suffoquait.

— Oui, répéta-t-il, impatienté ; vos albums de croquis de Venise et de Florence. Eh bien... Répondez !

— Naturellement je les ai.

— Alors, regardons-les ensemble.

— Mais ?... Bon ! Je vais les chercher. Attendez-moi.

Je revins quelques minutes plus tard, plus troublée que jamais. A son tour, je devinais que ce n'était pas pour le plaisir de revivre côte à côte nos promenades qu'il avait fait cette demande. Il me prit, en effet, l'album des mains d'un geste brusque et, sans s'appuyer sur la table, commença à en feuilleter nerveusement les pages.

— Ne le déchirez pas... commençai-je.

Mais déjà, il s'était arrêté devant un croquis représentant le palais Doria.

— Voilà ce qu'il me faut, dit-il. Vous en avez fait une aquarelle, n'est-ce pas ? Une aquarelle ravissante, éblouissante. Eh bien ! il me faut la même, exactement la même. Pouvez-vous me la refaire ?

— C'est que... je ne l'ai plus.

— Je m'en doute. Mais la refaire de mémoire, pourriez-vous ?

— Peut-être... Oui, certainement... D'ailleurs, voyez, sur le croquis, j'ai marqué des notes de couleurs. Seulement, je travaille, maintenant ; je n'ai pas beaucoup de temps.

Il me regarda avec ardeur.

— Il me la faut, Elvire. Il me la faut tout de suite. Portez-vous malade... prétextez n'importe quoi ; mais je la veux. Et vous me la signerez de votre nom, de vos deux noms : Elvire Janet, en lettres de trois centimètres... et avec du noir... que ça se voie...

Il était si agité que je n'osai le contrarier. J'approuvai de la tête. Mais comme je regrettais intérieurement que ce ne fût pas en souvenir « de nous deux » qu'il désirât ce double ! Eh bien ! évidemment, ce ne l'était pas. S'il avait éprouvé le moindre sentiment tendre à mon égard, il ne m'aurait pas parlé sur ce ton si bref, si sec. Il m'aurait prise dans ses bras. Il... Mon Dieu ! comme tout cela était pénible !

Il s'aperçut sans doute de mon trouble, car il s'adoutait subitement et s'excusa :

— Je suis désolé, dit-il. Je sais que je vous demande là un énorme effort. Naturellement, je vous réglerai cette aquarelle le prix que vous voudrez... (j'eus un geste)... Mais là n'est pas la question pour vous. Je le sais aussi. Ma pauvre amie, je vis des heures effroyables !

Mon Dieu ! que la vie de ce garçon semblait compliquée ! Il passa la main sur son front et, revenant à mon aquarelle :

— Puis-je venir la prendre lundi soir ? L'avez-vous terminée ?

Son ton mi-suppliant, mi-exigeant ; me toucha.

— Elle sera terminée, dis-je. Venez.

Il poussa un profond soupir de soulagement.

— Merci.

Et, sans plus rien me dire, il me quitta.

VIII — Les deux aquarelles

LE lundi soir, l'aquarelle était achevée et il vint.

Je dois dire que j'étais fière de mon oeuvre. Elle était exactement semblable à celle que j'avais faite sur place à Venise : même taille, même dessin, même coloris — et, cependant, à cause de je ne sais quoi, elle me paraissait encore meilleure.

Il l'a prit entre ses mains et l'examina longuement.

— C'est tout à fait cela, dit-il enfin. Exactement. Juste ce que je voulais.



— Vous rappelez-vous, mon cher M. Hébert, de cette vieille tante riche dont je vous ai déjà parlé...

Je lui fis remarquer, au bas, la signature, ridiculement exagérée, comme il l'avait souhaité.

— Parfait, fit-il.

Et il se mit à rire; mais ce n'était pas un rire que j'aimais.

— Vous êtes content ?

— Très. Encadrée, elle sera magnifique ! (Il rit encore). Vous êtes un ange. Mais ne vous croyez pas débarrassée de moi. Je reviendrai. Et ce soir-là, vous me suivrez de gré ou de force...

J'eus un geste de protestation. Il feignit de ne pas le voir et il se retira sans s'expliquer, mon aquarelle sous le bras.

SES deux visites m'avaient laissée fort inquiète.

Si j'avais, en secret, souhaité revoir Paul, ce n'est certes pas ainsi que j'avais imaginé nos entrevues.

Je me gardai de faire part à maman de mes tourments. Elle n'avait que trop de méfiance préconçue pour le Paul agité qu'elle avait aperçu.

Pour moi qui l'avais connu autrement, si amical et si prévenant compagnon, c'était différent. Je commençais pourtant à trouver que l'amour agitait bien le monde et qu'être amoureux n'était pas une position de tout repos... si j'en jugeais par les actes excentriques qu'il faisait commettre !

C'est avec beaucoup d'appréhension que je voyais venir maintenant les fins de journées. Le dîner passé, je ne tenais plus en place, m'attendant à voir paraître un Paul despote, hors de lui, qui effraierait maman et m'intimerait l'ordre de le suivre. N'avait-il pas dit : « Je reviendrai et ce soir-là... »

Je regrettai presque de l'avoir connu. Et, durant quinze jours, je ne m'endormis guère avant minuit, craignant à chaque seconde d'entendre résonner de façon intempestive le timbre d'entrée. Mais tout se passa autrement. Le samedi suivant, vers onze heures, le téléphone sonna. Je pris l'appareil et, à l'autre bout du fil, une voix calme et amicale me dit :

« Est-ce vous, Elvire ? Tenez-vous prête. Je viendrai vous chercher ce soir. »

« — A quelle heure ? »

« — Dix heures. »

« — Et pour aller où ? »

« — Chez des amis. »

« — Qu'est-ce que je dirai à maman ? »

« — La vérité. Un ange dit toujours la vérité. »

« — Mais elle ne voudra pas. Elle vous considère comme un énergumène. »

Un rire franc tinta à mes oreilles, puis :

« Je le comprends. Mais dites-lui que si je fulmine toujours, je me maîtrise. A ce soir, mon ange ! »

Il raccrocha et je regrettai tout de suite de ne pas lui avoir demandé « comment il fallait s'habiller »... Car pas une seconde l'idée ne m'était venue de lui résister. « De gré ou de force », avait-il dit. Et je savais qu'il était préférable de lui obéir.

Maman fit bien quelques objections ; mais depuis mon voyage en Italie et surtout depuis que j'allais au bureau, elle me laissait beaucoup plus libre. D'ailleurs, elle avait confiance en moi, et moi, j'avais confiance en Paul.

Ma confiance s'accrut encore quand je le vis paraître, impeccable dans son habit de soirée. Hélas ! mon amour grandit aussi ! Jamais je ne l'avais vu plus beau !

Il me complimenta sur ma tenue. A tout hasard, j'avais mis une robe du soir, large mais courte, avec des manches demi-longues, une de ces toilettes qui, à partir de six heures, s'adaptent à toutes les circonstances. J'étais assez contente de moi ; aussi, le regard insistant de Paul me déconcerta.

— Qu'y a-t-il Paul ? Suis-je mal coiffée ?

— Divinement coiffée, au contraire. Non, c'est moi que j'accuse. Je suis un vrai rustre. Vous êtes ravissante et je ne vous l'ai encore jamais dit.

— Vous étiez très occupé, répondis-je non sans rancune.

— Je le suis encore ; mais ce soir, c'est le triomphe de mon ange !

Je le regardai, interloquée ; mais déjà, nous avions quitté l'appartement, nous arrivions en bas et il me fit monter dans sa Cadillac que, par un vrai miracle, il avait pu placer presque devant la porte.

Je ne m'occupai plus, dès lors, que du chemin qu'il prenait car, tout de même, je tenais à savoir où il me menait.

Avec une certaine inquiétude, je le vis prendre la direction du Bois ; mais il bifurqua avant de l'avoir atteint et s'arrêta devant un hôtel particulier dont toutes les fenêtres étaient illuminées.

— Parfait, fis-je.

Il sourit et me regarda malicieusement.

— Vous n'avez plus peur ?

Je me sentis atrocement gênée.

— Comment savez-vous que...

Il posa gentiment sa main sur la mienne.

— Je commence à tout deviner, dit-il.

Je retirai ma main et, quoique je ne fusse, en effet, qu'une petite souris prise au piège, je m'efforçai de faire bonne figure et, me redressant dignement, je demandai d'une voix réticente :

— Qui habite ici ?

— Un de mes amis. Le prince Babilioni. Un Italien charmant, grand amateur d'art. Il donne ce soir une réception en l'honneur de jeunes artistes pleins de talent. Vous jugerez du reste par vous-même et j'espère

que vous vous amuserez. Toute la presse est conviée, ainsi que de nombreux mécènes, marchands, critiques et amateurs de belles choses.

Il m'expliquait cela d'un ton simple et naturel, comme si rien ne se préparait — le monstre !

Avec la même aisance, il me présenta au prince qui accueillait ses hôtes à l'entrée des salons. C'était un homme un peu empâté par l'âge mais de grande allure. Il se pencha vers ma main avec une courtoisie de grand seigneur et me dit quelques mots aimables.

Nous passâmes alors dans les salons. Ils étaient magnifiques, tout en boiseries blanc et or, avec de hauts rideaux de soie cerise. Le premier contenait surtout des vitrines ornées de précieuses collections de statuettes de tous genres. Le second offrait une rare harmonie de céramiques modernes. Mais il y avait une telle cohue qu'il était presque impossible de rien voir.

— C'est le bon moment, me dit Paul qui me guidait par le bras. Tout le monde n'est pas encore arrivé.

Que voulait-il de plus ! Malgré la grandeur des pièces, on se marchait littéralement sur les pieds.

Il m'entraîna vers une galerie qui faisait suite aux salons.

— Venez par là.

— Mais il y a foule !

— Oh ! Il y a foule partout.



— C'est parfait, sauf un détail...

Au seuil de la galerie, je butai presque dans mon marchand d'aquarelles — celui-là même qui m'avait présentée à Miss Welhinston. J'eus de la peine à le reconnaître car il était, lui aussi, en habit, ce qui lui donnait une tout autre tournure. En m'apercevant, il prit un air désolé et me glissa à l'oreille :

— C'est un abus inique, Mademoiselle Janet... Croyez qu'il n'y a pas de ma faute... si j'avais su...

Je ne pus qu'esquisser, en réponse, un sourire contraint. Ces paroles n'avaient pour moi aucun sens et, fermement maintenue par Paul, je continuai à le suivre comme un petit chien en laisse.

— Cette salle vous intéresse particulièrement, me dit-il en avançant, c'est de la peinture.

Les murs, en effet, en étaient couverts. C'était pour beaucoup des aquarelles... O stupeur !... C'étaient mes aquarelles !

— Oh ! Paul !

Il me tenait toujours.

— Eh bien ! mon ange, n'est-ce pas intéressant ? Juste notre voyage... votre voyage, veux-je dire. Et c'est signé, voyons ? (Il fit mine de regarder)... Flora Welhinston...

J'étais blanche comme un linge. Je me soutenais à peine. Paul m'entraînait toujours le long de la cimaise : le pont du Rialto... la calle d'Orlano... Toutes mes peintures étaient là... toutes ces peintures dont beaucoup avaient été faites devant lui. Comment ne les reconnaissait-il pas ? Mais il ne semblait pas les reconnaître.

— Encore quelques pas, dit-il, et vous verrez la meilleure. Elle est par là.

Il s'arrêta bientôt et je vis sous mes yeux la reproduction de l'adorable palais Doria que j'aimais tant.

Cette aquarelle-là aussi était signée Flora Welhinston... Cette foi, j'en éprouvais un amer regret car j'avais mis vraiment beaucoup de moi-même dans cette peinture. Mais...? A côté, qu'était-ce, là?... encadré de la même façon et exactement semblable?... La copie que Paul m'avait fait faire ces jours-ci et qu'il m'avait demandé de signer de mon nom.

C'était fou, incroyable! Ces deux tableaux identiques, faits visiblement par la même main et signés par des noms différents.

Mon sang ne fit qu'un tour! Personne autour de moi — sauf Paul, l'infâme! — ne savait que j'étais cette Elvire Janet dont le nom était inscrit là, en lettres de trois centimètres... Et pourtant, je ne savais où me mettre; j'aurais voulu rentrer sous terre.

Il y avait naturellement foule devant ces deux tableaux qui prêtaient à commentaires. Des discussions s'élevaient, ironiques, légères ou passionnées. On cherchait à éclaircir le mystère de ces deux peintures semblables, aux deux signatures opposées. On élaborait des suppositions... Pour moi, je n'entendais rien. Tout était un brouhaha dans ma tête. J'essayai d'échapper à Paul; mais il me serrait d'une poigne solide.

— Ne trouvez-vous pas que votre tableau fait bien, mon ange?

Il parlait comme pour gagner du temps, dans l'attente de quelque chose ou de quelqu'un. Et tout à coup, j'entendis un cri strident. La foule s'écarta et, devant moi, je vis surgir, éblouissante de diamants et de splendeur, effrayante et ravissante, la merveilleuse Flora Welhinston.

Si Paul ne s'était pas jeté devant moi, je crois qu'elle m'arrachait les yeux et m'étranglait.

— Traître! criait-elle. Scélérate! Parjure! Vous m'avez vendue, perdue! Je suis déshonorée!

Elle s'effondra alors, en proie à une affreuse crise de nerfs. Des gens s'empressèrent autour d'elle et Paul m'entraîna.

IX — Tout s'éclaircit

DEUX secondes plus tard, nous étions au bar et, sous les yeux attendris de mon tortionnaire, j'avalais à petites gorgées un alcool réconfortant.

— Prenez votre temps, ma chérie. Remettez-vous. Respirez. Là! Vous allez mieux!

DIS-MOI TON NOM...

**je te dirai
qui tu es**

SABINE

Sabine est beaucoup plus donné que Sabin. Est-ce en souvenir du romanesque enlèvement des femmes sabines par les Romains? Du souvenir de cette vieille histoire, il reste aux Sabine le goût de l'aventure, de l'original.

Très intelligentes, artistes, d'une sensibilité qu'un rien fait vibrer, il ne leur manque souvent que les modestes vertus ménagères.

SALOMON

Sages, évidemment, les Salomon, justes, impartiaux et, en même temps, doués de vues amples et profondes: tel est, du moins, le souvenir laissé par le roi hébreu et, comme les Salomon ne pullulent pas, l'image n'a pu être sérieusement faussée.

SAMSON

Samson, c'est l'homme fort, par excellence, au point de vue matériel, du moins, car, pour ce qui est de l'énergie et de la volonté, les Samson ne sont pas supérieurs aux autres et les modernes Dalila, lorsqu'elles savent s'y prendre, peuvent encore les mener par le bout du nez. Aussi, les Samson — qui se connaissent bien — préfèrent fuir le danger ou s'en protéger par ruse et finesse.

SAMUEL

Très adroits, très fins, les Samuel ne résistent pas toujours à la tentation de duper les autres et cela, moins par intérêt ou méchanceté que par « amour de l'art » pourrait-on dire, pour exercer leur habileté et parce que la sottise humaine leur offre, parfois, un champ d'action bien tentant...

SARA

Sainte Sara est la patronne des bohémiens; toutes les femmes qui portent ce nom ne sont pas, pour autant, diseuses de bonne aventure, mais la plupart ont un tempérament ardent, impétueux, une grande promptitude de décision et une certaine difficulté à s'adapter à la vie calme et monotone.

SCHOLASTIQUE

Les Scholastique, peu nombreuses, se distinguent par leur haute valeur intellectuelle et morale, leur goût de l'étude qui n'exclut pas, chez elles, les qualités du cœur.

Non, je n'allais pas mieux!

Et dès que je pus émettre un son, me souvenant des paroles que Paul avait prononcées en m'emmenant:

— C'est ça que vous appelez « mon soir de triomphe »? criai-je indignée.

— Il me semble... Après cet éclat, vos aquarelles vont se vendre...

— Je déteste les éclats, interrompis-je. Jamais je n'ai été plus honteuse, plus humiliée.

— Pourtant mon ange...

— Ne m'appelez plus votre ange... je vous prie. Je n'ai jamais été votre ange. Je n'ai été que votre victime. Depuis que je vous connais, ma vie est infernale... Non, ne me touchez pas. Laissez-moi pleurer.

Et j'éclatai en sanglots.

Il me regardait, consterné, désolé. Mais je me rendis compte qu'un bar n'est pas un lieu pour étaler son chagrin. Par un effort de volonté, je me remis bientôt et essayai mes larmes.

— Vous ne niez pas, cependant, qu'elle a volé vos aquarelles?

— Elle ne les a pas volées.

— Je ne vous répondrai plus.

— Mais elles sont signées d'elle et c'est vous qui les avez faites.

— Vous ne voulez rien me dire?

— Non.

Et j'ajoutai perfidement:

— Allez questionner Miss Flora, si cela vous plaît.

— Je le ferai, certainement, me dit-il. Vous ne pouvez pas vous douter combien cette histoire m'intéresse. Et vous viendrez avec moi.

Je me remis à gémir.

— Oh! Paul, je vous en prie, ne vous mêlez pas de mes affaires... Rien de tout cela ne vous regarde!

J'avais vendu mes aquarelles à Miss Welhinston; qu'elle les eût signées de son nom m'était bien égal. Sans doute aurais-je pu l'attaquer? Mais cette pensée me faisait horreur. Je n'avais ni ambition, ni amour-propre d'artiste. Flora m'avait sortie d'une impasse difficile. Grâce à elle, j'avais fait un voyage inespéré. Et j'éprouvais plutôt pour elle de la reconnaissance.

— Flora a été très gentille pour moi, dis-je.

— « Gentille! » releva-t-il.

Et il eut un rire féroce. Mais j'étais à bout.

— Ayez pitié, Paul... Je veux m'en aller... Je veux rentrer chez moi... Je n'en puis plus... cette soirée a été odieuse pour moi.

Cette fois, je vis un éclair de compassion luire dans ses yeux et j'en fus heureuse.

— C'est bien, dit-il. Je vais vous raccompagner. Mais rien n'est fini.

Je ne voulais pas entendre sa dernière phrase. Je n'en pouvais plus. Il me ramena jusqu'à ma porte en silence. Ce ne fut qu'au moment de me quitter qu'il me prit dans ses bras, si tendrement que j'en fus étonnée.

— Pardon, ma petite chérie, me dit-il. Mais moi aussi, je suis torturé. Vous qui êtes si bonne, si pure, vous voudrez bien m'aider, n'est-ce pas?

— Sans doute, Paul; mais, nos histoires ne se mêlent pas.

— Justement si, elles se mêlent. J'en suis désolé pour vous, ma douce chérie. Mais assez pour ce soir. Je viendrai vous expliquer tout cela demain. Pouvez-vous ne pas aller au bureau?

— Je tâcherai, Paul. Je crois, d'ailleurs, que je n'en serai pas capable. Je suis si... si bouleversée! Mais je préférerais ne plus vous revoir.

Il me regarda, consterné.

— Ne plus nous revoir? C'est impossible, chérie! Oh! ne dites pas cela! Jamais, maintenant, je ne pourrai me passer de vous!

Je n'insistai pas. Le voir était une torture. Ne plus le voir aurait été un supplice. Il baisa mes cheveux et nous nous séparâmes.

* * *

JE ne pus, naturellement dormir de la nuit et le lendemain, je racontai seulement à maman que j'avais assisté à une soirée très brillante, très élégante, chez le prince Bablioni, qui possédait un des plus beaux hôtels de Paris.

Je vis qu'elle en était intérieurement flattée et, malgré ma fatigue et les mille tourments qui m'absorbaient, je la quittai pour me rendre au bureau.

Quand j'en revins le soir, Paul était là et m'attendait depuis une heure déjà. Maman lui avait tenu compagnie et je compris tout de suite qu'elle était revenue de ses préventions contre lui et le trouvait charmant.

— Je vous laisse, mes enfants, dit-elle en me voyant, je crois que vous avez à parler.

Je l'aidai à regagner sa chambre et l'installai dans son fauteuil, près de sa table à ouvrage.

De retour au salon, Paul me dit:

— Votre mère est aussi bonne et délicieuse que vous. Nous avons parlé d'une foule de choses: arts, voyages... Comme elle est jeune d'esprit et se tient au courant de tout!

J'approuvai, naturellement. J'avais une passion pour ma mère et j'étais contente, je ne sais pourquoi, qu'ils se fussent appréciés mutuellement.

Mais le calme et l'insouciance de Paul n'étaient qu'apparents. Dès que nous fûmes assis à nouveau, il redevint nerveux et véhément.

— Ma petite Elvire, commença-t-il, je suis venu pour tout vous raconter.

Je poussai un soupir. Je n'aurais rien de bon de ce début. Mais je savais qu'il fallait en passer par où Paul voulait et je me résignai.

— Je vous écoute, dis-je.

Et je croisai patiemment mes mains sur mes genoux.

— Quand je vous ai rencontrée à Venise, débuta-t-il, j'étais, vous le savez, follement amoureux d'une jeune fille.

Mon Dieu ! Allait-il me conter ses amours ! A moi qui l'aimais !... Déjà, mon cœur se broyait. Mais ce qui suivit m'étonna à un tel point que j'en oubliai mes sentiments intimes.

Il ajouta en effet :

— Cette jeune fille que j'aimais, c'était Flora Welhinston.

Là, il s'arrêta. J'avais poussé un petit cri étouffé et il me regarda avec un étonnement égal au mien.

— Ne le saviez-vous pas ?

Cette fois, son inconscience dépassait les bornes.

— Comment l'aurais-je su ? m'écriai-je. Prononcer son nom vous faisait mal. Vous disiez toujours : *Elle*.

Il réfléchit une seconde.

— C'est possible. Nous verrons cela plus tard. Toujours est-il que je l'avais rencontrée cet hiver dans le monde... Vous la connaissez ? Si belle ! Eblouissante ! Elle m'annihila complètement !... Pas au point, cependant, de ne pas distinguer chez elle des extravagances et des penchants fâcheux. Mais j'espérais bien l'en corriger. Car elle m'aimait aussi — du moins je le croyais — et nous songions à nous épouser.

C'était fort dur, pour moi, d'entendre tout cela ; mais je ne manifestai rien et Paul poursuivit :

— Nous avions déjà eu plusieurs querelles. La plus forte éclata quand elle voulut faire une croisière avec des amis qui ne me plaisaient guère et qui, en réalité, étaient indignes d'elle — ou plutôt de ma future femme. Je l'en dissuadai énergiquement et elle parut céder. « Vous avez raison, Paul, me dit-elle. Mais comme j'ai envie de voyager, je vais aller à Venise et à Florence, ces villes que vous aimez tant, dont vous me parlez toujours. Elles me rapprocheront de vous et achèveront mon éducation artistique qui, jusqu'ici, a été bien négligée. » Je fus enchanté de sa soumission et j'approuvai son projet, persuadé qu'elle reviendrait d'Italie plus semblable à moi. Elle partit donc, avec une vieille cousine, me dit-elle. Mais un doute me prit. En réalité, je ne pouvais me passer d'elle et — m'étant arrangé pour être libre — je partis pour Venise afin de la rejoindre.

— Je comprends, dis-je.

— Non. Vous ne comprenez rien. A Venise, vous le savez, je ne la trouvai pas. A Florence non plus. Vous avez vu mon angoisse. Je rentrai à Paris, exaspéré. Elle était de retour également et se moqua de mes poursuites et de mes soupçons. « Je ne suis pas descendue à l'hôtel, me dit-elle ; mais chez des amis. Vous auriez eu, en effet, peine à me trouver. Mais je vais vous montrer la preuve de mon voyage en Italie. Ce pays m'a inspirée : je me suis remise à peindre. Je rapporte une foule d'aquarelles. De plus, j'ai tenu pour vous au jour le jour un journal de toutes mes impressions et je vais vous le montrer. » Elle sortit alors d'un carton vos aquarelles... toutes vos aquarelles, et me tendit un écrit de sa main où je retrouvai avec vos propres expressions, tous vos enthousiasmes et vos sensations !

— Oh ! Paul !

Je n'avais pu me contenir. Je m'étais levée, indignée. Il se leva à son tour.

— Saisissez-vous, à présent ? Elle n'était allée ni à Venise ni à Florence ; mais elle s'était servi de vous, je ne sais comment, pour me le faire croire ; et durant ce temps, elle avait fait la croisière qui lui plaisait et que je lui avais défendue.

Il suffoquait ; moi aussi. De plus, il me regardait d'un air furieux.

— Comment avez-vous pu vous prêter à cela ? cria-t-il. Je ne puis le concevoir de vous ?

Et, saisissant mes mains :

— Ne le concevez pas, Paul. J'ignorais tout. Je suis innocente. Croyez-moi.

Je le regardai en face pour qu'il pût lire jusqu'au fond de moi. Il se calma un peu.

— Je le crois, dit-il. Mais comment avez-vous connu Flora ? Comment lui avez-vous donné vos aquarelles et le résumé de vos pensées ?

J'hésitai. J'avais promis à Flora le secret. Je devais me taire. Pourtant, l'accusation qui pesait sur moi était si grave qu'il fallait que je me disculpe. D'autre part, la duplicité abominable de Flora ne méritait nulle indulgence. S'approprier mes croquis et, surtout, un peu de mon âme pour pallier un talent et des sentiments qui lui manquaient... et cela pour le simple plaisir de gagner un admirateur de plus ! C'était joindre l'hypocrisie à l'escroquerie et même au vol ! Et des deux rapt (celui de mes peintures, signées d'elle, et celui de mes pensées profanées) le plus pénible était pour moi le dernier, car il touchait aux fibres les plus intimes et les plus secrètes de mon être. S'être servi de mes émotions ! Se revêtir de mes sentiments ! J'étais révoltée !

Mais comme je me taisais, trop bouleversée pour parler, Paul reprit :

— Vous devinez, ma pauvre chérie, dans quel état je me trouvais. Le doute ! La déception ! L'horreur ! L'écoeurement ! Dans le monde, Flora continuait à citer vos douces paroles et se faisait une réputation d'artiste. Elle montrait vos aquarelles comme étant siennes. Et le prince Biblioni, les ayant vues, s'en enthousiasma et lui proposa de faire chez lui une exposition à grand éclat qui consumerait sa renommée.

— Oh ! Paul !

— Par bonheur, je connaissais, moi aussi, Biblioni. Je ne dis rien, je le laissai faire ; mais je me proposais de donner à Flora la leçon qu'elle méritait ; une terrible leçon ; une leçon publique — la seule qui lui serait sensible. C'est alors que je suis venu vous demander de reproduire ce délicieux coin de Venise — la plus belle de vos aquarelles. — celle qui manifestait avec le plus d'émotion vos dons étonnants, et que je vous demandai de signer. Le prince ne comprit pas très bien mon but quand je le priai de bien vouloir l'accrocher près de l'autre, semblable. Mais je lui predis un beau succès. Nous sommes très amis. Il se prêta à ma fantaisie... Voilà ; vous savez tout de mon côté ; mais du vôtre, Elvire ? Il faut vous expliquer, maintenant.

Je me croisai les mains et je les décroisai. J'étais au martyre.

— Je ne puis rien vous dire, Paul, balbutiai-je. Je... j'ai promis à Flora... Seule, elle peut rompre mon engagement. Aussi, si vous le désirez, je suis prête à aller la trouver en votre compagnie...

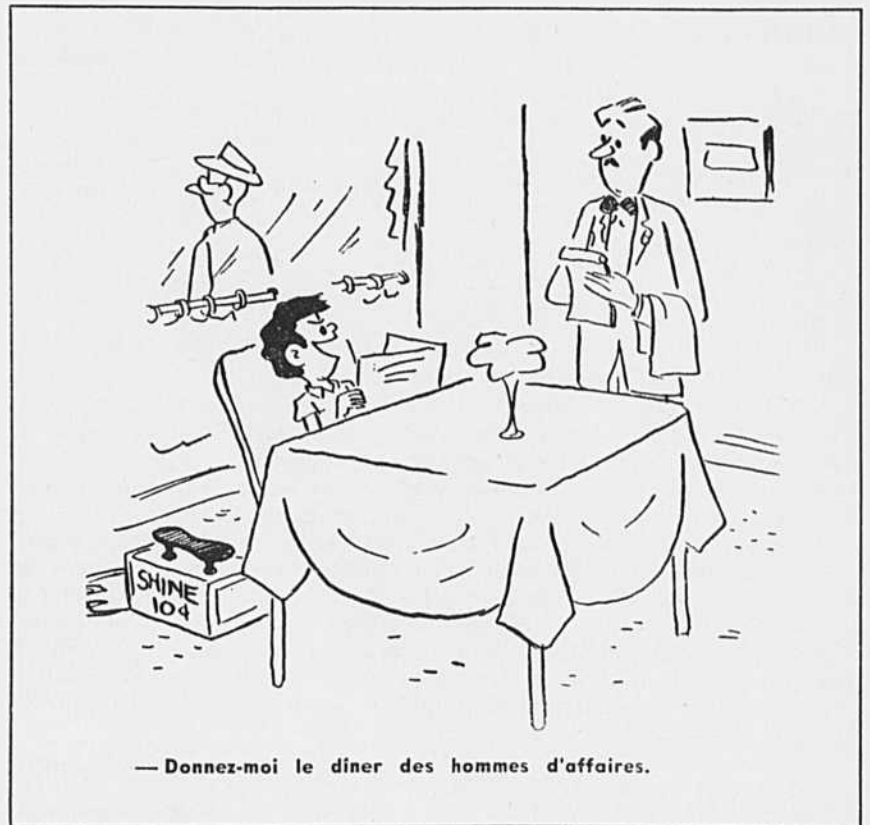
Il n'hésita pas une seconde.

— Allons-y, dit-il. Je la sais en ce moment chez elle. Nous la forçons bien à tout nous dévoiler.

X — Bon ange, donnez-moi la main

Le camériste de Flora essaya vainement de nous retenir. Paul savait forcer toutes les consignes. Et comme la jeune femme, effrayée, reculait vers une porte, tentant de nous en interdire l'accès, nous pensâmes que c'était de ce côté qu'il fallait nous rendre.

Dans son boudoir, rideaux fermés, Flora était étendue sur sa chaise longue, ruminant sans doute son échec dans la solitude et la rage.



Elle portait un déshabillé de satin blanc, des mules dorées. Ses beaux bras sortaient d'un flot de dentelle. Ses boucles enroulées l'auréolaient d'or. Vaguement, j'entrevis le luxe qui l'entourait, l'accumulation des fleurs et sa beauté splendide et courroucée. A notre vue, en effet, elle s'était dressée, épouvantée.

— Vous ici ? Tous les deux ? cria-t-elle. Qui vous a permis ?...

Elle claqua des dents et son joli visage était crispé, tout à la fois par la frayeur et par la haine :

Paul s'avança droit vers elle. Mais à peine avait-il commencé :

— Flora, vous allez nous dire... qu'elle éclatait en fureur :

— Vous voulez savoir ? cria-t-elle. Eh bien ! Oui, j'ai acheté les aquarelles et les pensées de cette petite dinde ! Oui, je lui ai payé son voyage à Venise et à Florence ! Payé, vous entendez ?... N'avais-je pas le droit après... ? Naturellement, elle ignorait mes raisons. Elle était trop bête pour les comprendre ! Je lui expliquai je ne sais quoi... des « bobards », comme vous dites en France. Je vous ai tous bernés. Oui, j'ai fait une croisière. Avec des gens charmants et pleins d'entrain ! Vouloir me faire courir les musées, les villes d'art ! Faut-il peu me connaître ! J'aime m'amuser, moi, flirter, danser ! Mais vous méprisez tout cela... et je voulais vous plaire... Alors, j'ai rencontré cette petite... J'ai pensé... bref, j'ai pris les moyens à ma portée... Et si vous n'aviez pas tout découvert, vous seriez aujourd'hui à mes pieds !

Nous n'avions rien dit. Ne pas l'interrompre était le plus sûr moyen de tout apprendre. Et, en effet, Flora venait de tout nous avouer sans même s'en apercevoir. Chiffonnant fébrilement le satin de son peignoir, s'adressait tantôt à Paul, tantôt à moi, elle s'était livrée à nous entièrement.

[Lire la suite page 36]

Une nouvelle policière de Vincent Brooke Cabot

SECRETS D'ÉTAT

adaptée par MIREILLE DE JEAN

La puissante voiture qui amenait l'inspecteur Fluke et son adjoint, le sergent Gravy, de Scotland Yard, tourna doucement et pénétra dans la cour de l'Ambassade. Le chauffeur saisit les valises des deux policiers et se dirigea vers l'annexe. Les deux hommes suivaient en silence.

« Un bol de café au lait et un petit pain à tremper dedans, voilà ce que vous aurez demain matin... pronostiqua l'inspecteur. Personne, sur le continent, ne sait ce que c'est qu'un véritable petit déjeuner ». Bien des gens trouvaient que Fluke était fort démodé... Il ne les contredisait pas. D'ailleurs, en cet instant, il paraissait vraiment démodé et fatigué.

Un peu après, assis à l'angle de son lit dans la petite chambre qu'on leur avait assignée, il regardait d'un oeil las la pointe de ses fortes bottines. Il semblait somnoler. Soudain il lança à son camarade :

« Forcément, tôt ou tard, quelqu'un voudra bien nous dire pourquoi on nous a fait venir ici ».

Gravy se contenta d'un signe de tête approbateur.

Un coup discret à la porte, et un attaché se présenta :

— Si vous voulez bien me suivre, Messieurs, M. Carver serait heureux de vous voir.

— M. Carver ? demanda l'inspecteur.

— C'est le préposé aux archives ; il enregistre tout ce qui se fait ici... En somme, la mémoire de l'Ambassade.

Ils suivirent une série de corridors enchevêtrés et atteignirent l'ascenseur. Le guide s'effaça pour les laisser passer.

M. Carver était un diplomate de carrière, aux longues mains blanches. N'importe quel acteur eût souhaité avoir sa voix mélodieuse et ample. Il examina scrupuleusement les papiers des deux détectives et lut de l'entête à la signature la lettre de Scotland Yard qui les accréditait. Satisfait sans doute, il les tendit par dessus son large bureau Louis XV et ronronna :

— Je suis heureux de vous rencontrer. Veuillez prendre place. Je suis certain que vous comprenez combien la discrétion est nécessaire dans cette regrettable affaire. Il y a une fuite à l'Ambassade, et il faut absolument la colmater. Nos dépêches les plus confidentielles sont divulguées, d'une manière tout à fait inexplicable. Nous avons tout essayé sans aucun résultat. Nous avons tendu des pièges, avec des documents volontairement falsifiés. Notre personnel de sécurité a suivi tout le monde, écouté le téléphone et ouvert le courrier. Tout cela sans aucun résultat.

— Une question, tout d'abord. Comment savez-vous qu'il y a une fuite ?

M. Carver eut un geste condescendant. Il expliqua :

— Nos propres agents nous envoient le texte des dépêches qui sont parties d'ici, et dans un temps invraisemblablement court...

— Je désire savoir si ce qu'on vous retourne est le texte en clair ou le texte chiffré.

— C'est le texte chiffré, heureusement ! Je veux dire : heureusement pour nous, parce que le décryptage n'est pas une petite affaire ; mais malheureusement pour votre enquête... Il y a plus de suspects à surveiller.

— Encore une question, M. Carver. Il est impossible qu'on ne relève aucune erreur dans tous ces télégrammes.

— Il y en a fort peu... Ce sont nos textes, à n'en pas pouvoir douter, qui fuient et — je pense que c'est ce que vous voulez savoir — ils fuient sous une forme écrite... Personne ne pourrait les apprendre par coeur et les reproduire si exactement.

— Qui a connaissance du texte clair des dépêches ?

— Son Excellence, qui les rédige, sa secrétaire, qui les tape, et le spécialiste du chiffrage. Ils sont naturellement au-dessus de tout soupçon...

— C'est mon avis, M. Carver... Ils sont insoupçonnables... parce qu'ils connaissent le texte clair, et n'auraient aucune raison de détourner le texte chiffré...

— Evidemment... Je vous le disais, inspecteur... L'enquête aurait été plus simple, si le message filtrait avant d'être codé !

— Prenons l'affaire à son début. Où chiffre-t-on les dépêches ?

— Dans un bureau spécial, où sont renfermés les codes, et qui naturellement n'est accessible qu'à quelques personnes... précisément celles que vous mettez hors de cause. La dépêche chiffrée et vérifiée est parfois transmise d'ici même par téléscripteur. Normalement, elle est placée dans la valise, qui est scellée dans le bureau de Son Excellence. Un agent spécial, ancien sergent retraité de Scotland Yard, en prend possession et ne la quitte pas des yeux, jusqu'à ce que le Messenger du Roy qui doit l'apporter à

Londres l'ait reçue en mains propres. Nous avons fait des sondages, et nous sommes convaincus qu'à partir du moment où la dépêche chiffrée quitte le bureau du code, jusqu'à celui où, à Londres, on brise le sceau de la valise — sceau intact, naturellement — personne ne peut y jeter un coup d'oeil, et encore bien moins en prendre copie.

— C'est impossible... Nous savons aussi que la seule personne qui ait connaissance du texte chiffré est le chiffeur lui-même, qui en connaît aussi le clair, et n'a aucun motif de détourner un message codé...

— Eh bien, inspecteur, voilà où nous en sommes... Je vous souhaite bonne chance... Vous me tiendrez au courant personnellement de la marche de l'enquête...

Le jeune attaché reconduisit les détectives dans leur chambre où, quelques minutes plus tard, pénétrait leur ancien collègue :

— Bonsoir, Fluke, bonsoir Gravy. Heureux de vous revoir. Quoi de neuf là-bas ? depuis neuf ans que je suis parti.

— Rien n'est vraiment changé... Ils continuent à passer nos notes de frais au peigne fin ! Dites, ça va mal ici ?

— C'est une affaire diabolique... Je n'ose plus y penser... Nous avons tout surveillé, tout examiné, les gens et les choses, sans rien trouver. Nos agents d'Italie sont en possession des textes presque en même temps que le Foreign Office... Vous pouvez bien penser que Scotland Yard n'aime pas ça ! Nous avons fait une expérience : Son Excellence a écrit elle-même un message témoin. Il a été tapé en trois minutes par la secrétaire, codé en une demi-heure, remis par le chiffeur en propres mains de Son Excellence, qui l'a placé dans une enveloppe scellée, puis dans la valise également scellée. A 5 h. 17 m. exactement, le messenger du Roy a pris la valise, dans le bureau même de l'ambassadeur. Eh bien, le lendemain à 11 heures trois quart, notre agent de Rome postait la copie de cette dépêche. Il en avait acheté la photocopie à 11 h. et demie !

— Je comprends qu'on y perde son latin admit Fluke... enfin pas



moi... je n'ai jamais su un mot de cette langue. Je pense qu'on a surveillé tout le monde, pendant ce fameux test ?

— On a fait bien mieux... Son Excellence a donné l'exemple : tous ceux qui étaient là entre le moment où la dépêche a été écrite et celui où le messenger du Roy l'a emportée dans la valise scellée, sont restés réunis dans le bureau de l'ambassadeur jusqu'au lendemain matin... Personne n'est sorti, le bureau n'a téléphoné, personne n'a eu de communication avec l'extérieur avant neuf heures le lendemain matin... Or notre agent affirme que le texte a été expédié dans la nuit, ou même dans la soirée... Il était en tous cas à Rome avant neuf heures du matin.

— S'il en est ainsi, nous ne pouvons rien faire cette nuit, sauf dormir. Demain, je parlerai au chiffreur. Bonne nuit, messieurs.

* * *

— Naturellement, inspecteur, il est impossible qu'un papier carbone ou un brouillon soit volé dans une ambassade... Tout ce qui pourrait donner la moindre indication utilisable est recueilli au chiffage, nous ne faisons aucun double et nous n'utilisons jamais de carbone. Le texte clair des dépêches est remis par moi à S. E. avec le texte chiffré. Il est aussitôt placé dans le coffre.

Le chiffreur, un homme aux cheveux blancs, donnait ces renseignements à l'inspecteur et à son adjoint, dans le bureau même où s'élaborait le travail mystérieux et compliqué destiné à garantir, au moins pendant quelques jours, le secret des dépêches de l'Ambassade.

— J'ai une question très importante à vous poser, Monsieur. Vous avez sans doute eu en mains la photocopie de la dépêche revenue de Rome. Pouvez-vous me dire si elle reproduit exactement ce que vous avez écrit.

— Je crois qu'il y avait une petite faute... Un E au lieu d'un F. Autrement, c'était tout à fait cela. J'ai fait le déchiffrement pour m'en assurer.

— Bien sûr, vous ne conservez pas de double de ces dépêches. Vous ne pouvez donc pas être certain que cette épreuve ne provenait pas de votre texte... On aurait pu le photographier sur un micro film... l'erreur ne serait qu'un détail de la pellicule.

— Au contraire, inspecteur, je suis sûr que le texte a été recopié... La longueur des lignes est différente ainsi que la répartition des groupes dans la page. C'est sans doute une machine de la même marque, mais l'espion semble n'avoir pas vu comment je dispose mon texte, ou alors il ne se soucie pas de reproduire cette disposition.

— Donc, à votre avis, on n'a pas photographié ce que vous avez vous-même écrit ?

— Je puis l'affirmer catégoriquement.

— Alors, soupira l'inspecteur, le mystère est encore plus épais.

* * *

Un peu plus tard, Fluke interrompait la secrétaire de S. E. C'était une grande jeune fille, assez jolie, mais d'apparence froide et distante.

— Je suis surpris, disait l'inspecteur, de voir ce poste occupé par une femme. Habituellement, c'est à un homme que l'on confie ces fonctions. Vous n'êtes pas Anglaise, je crois.

Elle lui répondit avec un soupçon de colère dans la voix :

— Je suis Hollandaise, et S. E. m'a jugée digne de collaborer avec lui. J'étais à son service lorsqu'il exerçait ses fonctions à La Haye. Il s'était habitué à moi et il m'a emmenée ici. Je parle huit langues... peu d'Anglaises en savent autant.

— Vous avez accès aux papiers secrets de S. E. ?

— A ceux que S. E. veut bien que je vois. Le coffre n'a qu'une clef...

— Vous tapez les dépêches secrètes de l'ambassade ?

— Le plus souvent, mais toujours en clair. Je n'ai rien à voir avec le service du code. Je ne vois jamais une dépêche chiffrée, ni au départ, ni à l'arrivée... C'est la règle sacro-sainte du service de chiffage dans le monde entier... on ne doit pas pouvoir comparer le clair et le codé... et à l'ambassade, on applique cette règle fanatiquement... Je jurerais que S. E. elle-même doit s'y soumettre...

En quittant le bureau de la secrétaire, les deux détectives ne voyaient pas plus clair qu'à leur arrivée. Aucune lueur ne s'annonçait. Chacune des hypothèses qu'ils avaient envisagées éclatait, entre leurs mains en se heurtant aux faits. Ils avaient dans les bureaux, interrogé sous divers prétextes les employés subalternes, qui n'étaient pas au courant du but véritable de ces recherches, paraissant s'intéresser à l'organisation interne, aux machines, à l'expédition du courrier. Ils interrogèrent un jeune homme en blouse blanche qui, une valise à la main, circulait comme eux de pièce en pièce.

— C'est moi qui entretiens les machines à écrire et à calculer. Il y en a assez dans la maison pour m'occuper toute la journée, seulement pour les nettoyer, les régler, changer les rubans. Heureusement, elles sont toutes de la même marque... Cela simplifie le travail.

En quittant le mécanicien, l'inspecteur fit appeler son ancien collègue et lui demanda :

— Ce mécanicien qui se promène partout pour réparer les machines à écrire, vous l'avez surveillé, naturellement.

— Oh oui, comme tout le monde... Il n'est jamais admis dans le bureau du code ni chez la secrétaire avant que tout ce qui est intéressant soit sous clé. Il vient s'occuper des machines quand le travail est terminé et, à moins que ce ne soit vraiment qu'une bagatelle, comme un ruban à changer, il ne travaille pas sur place. Il descend la machine à son atelier, au rez-de-chaussée. Il est peu probable qu'il puisse avoir connaissance d'un secret.

— Et le personnel subalterne ? Les dactylos ? Le personnel occupé aux nettoyages ? Les commissaires ? demanda encore l'inspecteur.

— Ils ne peuvent avoir connaissance des dépêches... Nous les avons fait surveiller discrètement, parce qu'ils pourraient servir d'intermédiaires. Cela n'a rien donné. Ah, vraiment, cette affaire dépasse mon intelligence.

* * *

Vers la fin de l'après-midi, l'inspecteur et son adjoint étaient assis dans le bureau du code et, avec le chiffreur, ils reprenaient une à une toutes les hypothèses possibles. Et, l'une après l'autre, ces hypothèses s'effondraient... Il était impossible de découvrir le moyen utilisé par le subtil espion. Malheureusement, il se mit à frapper les touches de la machine à écrire placée devant lui, scandant le rythme d'une vieille chanson au choc des caractères sur le rouleau de caoutchouc.

Et soudain, il comprit :

* * *

Le mécanicien en blouse blanche, penché sur une machine à demi-montée, leva la tête quand l'inspecteur et son adjoint entrèrent dans l'atelier.

— Passez-lui les menottes, sergent ! Conduisez-le chez M. Carver. Je vous suis, avec ceci...

L'inspecteur ramassa sur l'établi une petite boîte de métal et la glissa dans sa poche.

* * *

— Alors, jeune homme, vous êtes pris. Je vous félicite, c'était ingénieux. Un ressort à fausser, deux vis à desserrer... Il a fallu un hasard pour que je découvre le truc...

— Je vous félicite aussi, Inspecteur, mais je voudrais bien comprendre ce qui se passait. Comment se procurait-il le texte des dépêches.

L'inspecteur prit dans sa poche la petite boîte, l'ouvrit et en tira une bobine sur laquelle s'enroulait un long ruban :

— C'est si simple que personne n'y a pensé... Nous avons oublié que lorsqu'on frappe un texte, ce texte s'inscrit sur le ruban avant de s'inscrire sur le papier... Le plus souvent, le déplacement du ruban n'est pas suffisant pour que les lettres frappant l'une à côté de l'autre : elles chevauchent. Mais il faut peu de chose à un mécanicien pour augmenter la vitesse du ruban : simplement allonger la course d'un levier. Notre homme avait accès au bureau du code — naturellement, quand il ne restait rien à voir ! Chaque jour, il plaçait un nouveau ruban et, sur celui qui avait été utilisé, il pouvait facilement lire le texte des dépêches envoyées. Et même quand on fouillait sa valise, on n'y trouvait rien d'anormal... Il est naturel que le réparateur des machines à écrire ait avec lui une provision de rubans de rechange !

M. Carver se leva et déclara de sa voix charmeuse :

— Par ma bouche, Monsieur, l'Angleterre vous remercie. Votre subtilité a réussi, en un jour, à supprimer une fuite extrêmement préjudiciable au secret nécessaire de mes communications avec le Foreign Office. S. E. à qui j'en ferai rapport, voudra certainement vous exprimer elle-même sa gratitude.

L'impeccable attaché d'ambassade s'inclina, et ouvrit la porte du bureau : Le sergent Gravy tenait son prisonnier par le bras passa d'abord, et l'inspecteur le suivit après plusieurs courbettes maladroitement.

* * *

Tout en faisant sa valise, Gravy interrogeait l'inspecteur.

— C'est en tapotant la machine à écrire que vous avez compris, c'est entendu. Mais qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?

— Je pourrais vous dire que c'est un éclair de génie, mais je ne veux pas bluffer. J'ai simplement remarqué que le ruban avançait par saccades quand je frappais les touches. Normalement, il devrait se déplacer d'un mouvement continu. Cela m'a intrigué. J'ai regardé plus attentivement, et j'ai vu... oui, tout simplement : vu, pas deviné... les lettres apparaissaient nettement sur l'étoffe !

— Bon. — Mais une chose ne colle pas bien... Il est certain que le décodage d'une dépêche est difficile et long.

— Très long, sergent... des spécialistes y parviennent généralement, mais c'est un travail de patience. Et alors ?

— Alors, le texte clair doit se vendre bien mieux que le texte codé. Pourquoi ne pas truquer la machine de la secrétaire, qui tapait les dépenses avant qu'elles passent au bureau du code ?

— Voyons, réfléchissez... A quoi pensez-vous que serve la secrétaire d'un ambassadeur, quand il n'a pas de dépêche confidentielle à dicter ? A taper le courrier, n'est-ce pas ? Et, dans une journée, elle se sert de sa machine assez longtemps pour que le ruban passe plusieurs fois sous les touches... Donc, on ne peut rien y lire... tout est brouillé.

Le chiffreur, lui, ne tape que le texte des dépêches, et cela ne remplit pas un ruban...

Les valises bouclées, les deux détectives se préparaient à prendre place dans la grande auto de l'ambassade qui, vingt-quatre heures plus tôt, les avait amenés. L'approche de la traversée rendait l'inspecteur maussade. Il bougonna :

— Tout ce voyage pour un seul jour sur le continent. On n'a pas eu le temps de profiter des joies de la capitale !

Et le sergent, philosophiquement, répondit :

— Bah, avec notre traitement, nous n'aurions pas fait la tournée des grands ducs... et l'économiste passe les notes de frais au peigne fin !

Enigme criminelle:

Le meurtre d'un agent de la Police Montée

par ALAIN ROBERT

Cris de détresse

Quatre détonations successives et rapprochées. M. Alex Baird et Madame Baird se regardèrent. Une pause. Puis une nouvelle série de détonations. Et ils entendirent une automobile qui s'éloignait.

Il était alors trois heures et trente du matin le 5 juillet 1932. M. et Mme Baird avaient été éveillés en même temps par ces bruits inusités.

Des ratés de moteur, expliqua Madame Baird. Dormons maintenant...

— Tu te trompes, répondit M. Baird en faisant de la lumière. Ecoute, ma femme...

Des appels étouffés parvenaient maintenant jusqu'à leurs oreilles :

— Au secours ! Au secours !

— Je vais voir ce que c'est, dit M. Baird en s'empressant de passer un pantalon.

— Sois prudent lui recommanda sa femme, qui imaginait maintenant le pire.

Une fois de plus, ils perçurent, faiblement mais distinctement :

— Au secours !

L'assassinat d'un gendarme

D'autres appels guidèrent M. Baird au bon endroit.

Un homme gisait dans la boue, sur le bord de la route. M. Baird le connaissait. Il s'agissait du caporal Léonard V. Ralls, attaché au poste de la Gendarmerie Royale Canadienne, à Foam Lake, en Saskatchewan.

— Ils étaient trois ! parvint à murmurer le blessé. Ils m'ont tiré, puis ont fui vers l'est. Pouvez-vous... ?

Mais Ralls ne put terminer sa phrase. Il avait perdu connaissance.

M. Blaird s'empressa d'aller chercher son automobile. Avec l'assistance de sa femme, il parvint à y disposer le blessé. Mais le caporal alla expirer avant d'atteindre l'hôpital de Foam Lake.

Un événement extrêmement grave venait de se produire : on avait assassiné un membre de la Gendarmerie Royale Canadienne. Alerté, l'inspecteur W. J. Moorehead mit sur pied toutes les forces dont il disposait en Saskatchewan. Pas de cesse, pas de repos

avant que les coupables ne soient appréhendés !

La piste

Les recherches commencèrent à la ferme de M. Alex. Baird, située dans la banlieue de Foam Lake.

L'automobile de la victime avait apparemment été poussée dans le fossé, perpendiculairement à la route. De toute évidence, le caporal Ralls avait barré la voie à un autre véhicule, probablement pour en questionner les occupants.

Depuis quelques semaines, tout le nord de la Saskatchewan était ravagé par une série de vols à main armée et de cambriolages. C'était devenu une épidémie. Aussi les policiers avaient-ils reçu l'ordre d'arrêter tous les véhicules, pour y perquisitionner et en interroger les occupants.

Le revolver de service du caporal Ralls contenait quatre douilles vides et deux cartouches complètes. Il avait donc tiré. Mais les autres avaient tiré juste ou plus vite.

Donc, premier indice : il s'agissait sûrement de cambrioleurs déterminés à ne pas se laisser arrêter. Le sol était détrempé par des pluies abondantes. Il fut facile de suivre les traces de l'automobile des assassins. Des policiers et des volontaires furent lancés sur la piste fraîche.

L'automobile

Vers midi, le même jour, les constables Hutchison et Novakowski trouvèrent l'automobile qu'ils cherchaient. Elle était sur une route secondaire, où la circulation était devenue impossible à la suite des pluies. Malgré l'ardeur et la ténacité des deux officiers de police, il leur avait fallu plus de sept heures pour atteindre l'endroit où se trouvait le véhicule, c'est-à-dire à quelque 9 milles de la ferme de M. Alex. Baird.

L'automobile était abandonnée, il va sans dire. A l'intérieur, on trouva des sacs remplis d'articles volés.

Il y avait également cinq douilles de cartouches et une balle. Cette dernière avait été tirée par le revolver du caporal Ralls. Les cinq douilles vides étaient de calibre .25-.20. Elles avaient été tirées par une carabine Marlin. C'étaient deux balles de ce calibre qui avaient atteint la victime au cœur.

Un prisonnier

Trois chevaux avaient été volés non loin de l'endroit où on retrouva l'automobile des assassins. Il devenait donc évident que ceux-ci avaient poursuivi leur fuite à dos de cheval.

Le 6 juillet, vers midi, deux chercheurs découvrirent trois chevaux, couverts de sueurs et de boue. Ils étaient attachés dans un bosquet, les dissimulant à la vue, à environ une centaine de verges de la ferme de M. John Johnson.

Comme il n'y avait personne auprès des chevaux, les policiers déduisirent que les trois fugitifs avaient dû pousser jusqu'à la maison de ferme, probablement pour demander à manger. Pour éviter des réactions dangereuses pour la famille Johnson, les policiers décidèrent d'attendre, embusqués près des chevaux.

Un jeune homme sortit bientôt de la maison. Il paraissait nerveux, scruta le paysage autour de lui, puis s'avança dans la direction des chevaux. Le constable Hayes, un des chercheurs, lui ordonna de lever les mains. Mais l'inconnu tourna sur ses talons et chercha à fuir, tout en tirant un revolver de sa poche. Hayes s'élança. Il réussit à le saisir aux jambes et à l'immobiliser. Un instant plus tard, le jeune homme avait des menottes aux poignets.

Le constable Hayes allait l'interroger, quand deux autres hommes émergèrent à leur tour de la maison des Johnson. Mais quand ils furent mis en demeure de se rendre, ils rétorquèrent par une volée de balles. Hayes tira. Mais il dut bientôt venir prêter main-forte à son compagnon, le policier Parsons de Wadena, village voisin. Son prisonnier le frappait avec ses menottes et était sur le point de s'échapper.

Un assassin de 17 ans

Deux policiers conduisirent le prisonnier à la géole de Kelvington, environ 17 milles plus loin que l'endroit où il avait été capturé.

Pour commencer, il refusa de répondre aux questions qu'on lui posait. Finalement, après avoir donné un faux nom, il admit s'appeler Mike Kurulak. Puis il précisa les détails du drame.

Agé de 17 ans seulement, il s'était allié à son frère, Bill, 23 ans, et à un ex-bagnard, William Miller. D'après Mike, c'était Miller qui avait tiré sur

le caporal Ralls. Lui et son frère avaient volé en compagnie de Miller, mais jamais n'avait voulu tuer.

Le deuxième

Le 8 juillet, juste avant le lever du soleil, les chercheurs épuisés par la fatigue et le manque de sommeil, étaient informés qu'un jeune étranger s'était réfugié chez un fermier du nom de John Adams.

Les constables Nutt, Hugill, Newman et Nightingale furent dépêchés sans tarder chez John Adams. Quand ils éveillèrent l'étranger qui dormait profondément, ils se trouvèrent en présence de Bill Kurulak. Le jeune homme avait caché un revolver sous son oreiller, mais il n'eut pas le temps de s'en servir.

Le troisième

Le même jour, 8 juillet, l'automobile de quatre chercheurs croisa un camion sur la route. Un homme avait pris place près du chauffeur. Quand les chercheurs pointèrent quatre fusils dans la direction du camion, le passager sauta en bas de la cabine et, revolver au poing, disparut dans un bosquet en bordure de la route, tandis qu'une grêle de balles pleuvait dans sa direction.

Le chauffeur du camion avait été forcé à la pointe du revolver d'accepter son passager.

On ne douta plus qu'il ne s'agit de William Miller. On savait qu'il était désespéré. Aussi n'avança-t-on autour du bosquet qu'avec une extrême prudence.

Soudain un coup de feu se fit entendre, un seul. Les poursuivants se dissimulèrent encore plus soigneusement. Mais comme rien ne se produisait, le constable MacLean partit en reconnaissance. Il trouva Miller sans peine. Mais il était mort. Le coup de feu qu'on avait entendu n'était pas destiné aux chercheurs. C'était Miller qui se tirait une balle dans la tête.

Epilogue

Au procès des frères Kurulak, des témoins affirmèrent que Bill possédait une Marlin .25-.20.

Mike Kurulak témoigna pour la Couronne. Il échappa à la potence, s'en tirant avec une sentence à vie.

Bill Kurulak monta sur l'échafaud, à Regina, le 29 décembre 1932.

Nouvelle de Thurman WARRINER, adaptée de l'anglais par ANDRE CLAIRVAL

MALCHANCE

Il était 9 h. 45 du soir. Debout devant le comptoir du Blossom Bar, près de Picadilly, Mr. Jim Steele essayait de trouver au fond d'un verre de bière le moyen de transformer, en 135 minutes, deux mille livres qu'il possédait en quatre mille livres dont il avait besoin.

La solution de ce problème était difficile. Mr. James Steele avait bien lu, quelque part, qu'en fait l'argent n'a ni existence ni valeur réelles, qu'il n'est qu'un symbole, un moyen pratique de calculer... mais cette ingénieuse théorie n'avait aucune répercussion sur le solde de son compte en banque... Ce solde s'élevait à deux mille livres et aucune théorie n'y changerait rien. M. Steele coiffa sa petite tête de son chapeau melon et jura entre ses dents. L'option expirait dans deux heures et quart. A minuit, sa dernière chance d'acquiescer l'agréable petite auberge dans son pays natal s'envolerait à jamais.

La porte vitrée s'ouvrit et se referma doucement. Un homme au pâle visage, aux jambes courtes, se dirigea vers le comptoir. Mr. Steele feignit d'examiner une rangée de bouteilles retournées : Charlie Dyson était bien la dernière personne qu'il souhaitât rencontrer.

Les affaires de Charlie étaient obscures et infructueuses. Un entretien avec lui aboutissait infailliblement à une demande d'argent. Ce pouvait aussi bien être cinquante livres qu'une demi-couronne, le montant importait peu. Mr. Steele ne se sentait pas, ce soir-là, d'humeur à discuter avec un « fauché ». Il s'absorba donc dans la contemplation des bouteilles, lut les étiquettes à l'envers et observa à quel niveau le liquide s'arrêtait. Mais, dans son dos, il sentait comme un picotement. Charlie l'avait reconnu.

En se retournant enfin, il vit le sourire aimable de Charlie qui s'écria : « Bravo ! C'est ce vieux Steele, l'homme que je désirais le plus rencontrer :

Mr. Steele soupira. Cet abord chaleureux augmentait ses appréhensions.

« Et la mine florissante, constata Charlie, en écartant son col de sa pomme d'Adam.

— Il vaut mieux ne pas se fier aux apparences répondit Mr. Steele.

— Mon Dieu ! dit Charlie en levant son verre, mon Dieu ! c'est le souci qui tue. Quelle sale époque !

Son interlocuteur hocha la tête en signe d'approbation, l'air triste et distrait. Il revoyait le texte de l'annonce : « coquette petite auberge à la campagne. Terrasse sablée. Enseigne classique, clientèle choisie et fidèle. Quatre mille livres pour traiter, le reste en hypothèques. URGENT ». C'était trop beau. Le cœur se fendait rien que d'y penser... L'option expirait à minuit, ce même soir...

« A propos d'ennuis, déclarait Charlie, j'ai eu, moi aussi, une mauvaise semaine.

Mr. Steele poussa un profond soupir. Il le voyait venir, avec ses gros sabots.

« Quand vous ai-je vu pour la dernière fois ? reprenait Charlie ? Mardi, n'est-ce pas ? Eh bien, le lendemain, j'ai trouvé au bureau un joli petit commandement de payer qui m'attendait... et je ne possédais pas la moitié de la somme réclamée.

Mr. Steele inclina la tête. Le bureau de Charlie, il le savait confusément, consistait en une mansarde près de Covent Garden, poussiéreuse et à peine meublée.

« Ça vous fait un choc, continuait Charlie d'un ton découragé, quand il faut réunir vingt-cinq livres et qu'on ne parvient pas à trouver vingt-cinq shellings. On fait le tour de ses relations en se demandant si, vraiment, on n'a pas un seul ami véritable.

Très juste ! acquiesça Mr. Steele en contemplant le fond de son verre.

Charlie se pencha en avant et laissa tomber dans l'oreille de son voisin, avec un rauque soupir :

« Des intérêts arriérés, voilà ce que c'était... je n'y pensais plus. On m'avait leurré de promesses, on me disait qu'on me laisserait le temps de me retourner, que rien ne pressait... Et puis, sans prévenir, on m'exécute : comme ça !

Charlie ne précisa pas davantage et Mr. Steele se sentait trop absorbé par ses propres soucis pour désirer être renseigné plus à fond sur les ennuis des autres ! Il revenait à l'annonce : « Pratiquement sur la route de Brighton. Une véritable mine d'or ». Il jeta un coup d'œil à la pendule : Encore deux heures et cinq minutes pour trouver deux mille livres et ce panier percé pleurnichait pour une vingtaine de guinées ! Cent vingt-cinq minutes pour s'assurer des fonds et envoyer le télégramme ! et il fallait en perdre une partie à écouter ces jérémiades ! Le cœur de Mr. Steele se durcit. Il pensa : « Aurais-je un million, je ne donnerais pas une demi-couronne à Charlie ».

« M'exécuter, comme ça, répétait Charlie. Et pour vingt-cinq livres !

Mr. Steele aspira ses joues et regarda son interlocuteur. Il était temps de lui faire comprendre qu'il perdait son temps à larmoyer et dépensait en vain sa salive.

« L'argent est rare, dit-il. Ainsi, moi par exemple, personne, en me voyant, ne s'imaginerait que j'aie des difficultés financières. Et pourtant, j'en ai... Oh oui ! J'en ai... »

Charlie le regarda, légèrement étonné et même sceptique.

« L'ennui, continua Mr. Steele, c'est que je me suis montré trop généreux. L'argent se gagne avec peine et se dépense aisément. Je ne me suis jamais senti capable de refuser un service à un ami dans l'embarras.

« C'est vrai, Jim, approuva Charlie, en rougissant légèrement. Moi-même... »

— J'ai semé cinquante livres ici, cent livres là. J'en ai semé un peu partout. Ah ! ça file vite, le « fric » ! Dans combien de mains tendues ai-je vidé ma main pleine... En ajoutant tout cela, on atteint un joli denier, Charlie... »

— J'ai toujours dit, Jim, que vous êtes la générosité en personne (L'éloge de Dyson était évidemment sincère). Oui, la générosité en personne. Aussi, quand on m'a réclamé ces vingt-cinq livres, j'ai tout de suite pensé que vous me rendriez ce service... »

— Eh bien, j'aurais été incapable de vous les donner. Il arrive un jour où il faut s'arrêter, parce qu'on n'a plus rien. Tout a une fin, tôt ou tard, et qui ne taille pas son vêtement selon l'étoffe qu'il possède, ne peut le terminer... Il faut tirer un trait... »

— Tirer un trait... répéta Charlie, de plus en plus surpris.



— Ça me fait plaisir, je vois qu'il te plaît...

— Oui, un trait final sur le compte... je vous l'avoue, Charlie, je me suis tellement appauvri qu'aujourd'hui même, pour sauver ma vie, je serais incapable de mettre la main sur seulement cinquante livres... C'est la triste vérité.

Cette fois, Charlie sembla réellement suffoqué. Il ouvrit des yeux énormes :

« Pas... mettre... la... main... sur... cinquante... livres ! Vous ! Je ne l'aurais jamais supposé. Vous ne le disiez pas, mardi... »

— Hélas, je ne pouvais pas le dire... Je ne le dirais pas à n'importe qui, mais c'est vrai.

Charlie répéta, après un morne silence :

« Vrai, je ne l'aurais jamais cru ! C'est pourquoi j'ai dit à Mullings : « Vous ne risquez rien de m'avancer ces vingt-cinq livres... Je vous les rendrai de toute façon. Le vieux Jim Steele me les prêterait sans hésitation si je les lui demandais. »

Mr. Steele se sentit plus à l'aise.

« Donc, vous avez emprunté ces vingt-cinq livres à Dick Mullings ? Il vous les a donnés ? »

Charlie acquiesça de la tête :

« Oui, ce matin... c'est un brave type, et un bon ami. Il m'a déjà aidé, une ou deux fois. »

Eh bien, c'est donc arrangé. Je suis heureux que vous soyez tiré d'affaire.

Heureux, Mr. Steele l'aurait été, s'il n'y avait pas eu cette option agonisante...

Charlie inclina à nouveau la tête et chanta les louanges de Dick Mullings :

« C'est un chic type, toujours prêt à obliger un copain... Comme vous, Jim ! Il est très généreux... Lui et vous, en fait, vous êtes des amis véritables... »

Mr. Steele se rassérénait, mais il ne comprenait pas la tactique de Charlie. Pourquoi venir encore flâner à la cuisine, s'il avait déjà emporté le rôti ? De toutes façons, il avait obtenu ce qu'il désirait et l'ennui d'inventer de nouvelles excuses serait épargné à Mr. Steele. Il en fut si content qu'il commanda une nouvelle tournée.

« Oui, j'ai eu les vingt-cinq livres, continuait Charlie. Mais je suis navré que vous-même soyez touché si durement... Vraiment, cela me navre... »

Mr. Steele roula de gros yeux tristes et répondit avec une vertueuse résignation :

« C'est la vie... elle n'est pas toujours rose... »

Charlie continuait, d'une voix où perçait maintenant de la nervosité :

« Parce que, vous allez comprendre, ces vingt-cinq livres que Dick Mullings m'a prêtés... »

Il s'interrompit, et Mr. Steele lui lança un regard circonspect. Le signal de danger s'était, soudain, remis à clignoter devant ses yeux et il était sur ses gardes :

« Eh bien, vous dites ? ces vingt-cinq livres qu'on vous a prêtés... »

— Voilà ce qui s'est passé : En quittant Dick, je tombe sur Slicky Williams. Il avait un tuyau pour la course de l'après-midi — un tuyau incroyablement affirmait-il. Pendant tout le temps qu'il parlait, les vingt-cinq billets me brûlaient la poche et, à la fin, j'ai... »

— A la fin, vous les avez mises sur un cheval, naturellement ! proféra Mr. Steele, d'une voix glaciale et pénétrée de réprobation. Vous les avez jouées aux courses !

— Oui, c'est ce que j'ai fait. Vous savez qu'il est impossible de dire non à Slicky !

Mr. Steele reposa son verre et fit face à Charlie :

LA BELLE QUI NOUS FASCINA

[Suite de la page 31]

Paul était resté calme, absolument comme s'il assistait à un spectacle.

— Oui, dit-il, si je n'avais pas rencontré Elvire, j'aurais été assez benêt pour vous admirer. Mais c'est elle que j'aurais aimée à travers vous.

— Qu'importe !

— Savez-vous à quoi vous me faites penser, Flora ? A la fable *Le Geai paré des plumes du paon*. Mais avec cette différence qu'ici c'est « le démon paré des ailes de l'ange ».

Flora eut un vilain rire et glissa vers Paul un regard provocant.

— J'aime assez les démons, dit-elle. Les démons, au moins, ne proposent que des choses amusantes.

La belle Flora, à présent, m'épouvantait. Paul le comprit, prit ma main et la serra.

En voyant ce geste, Flora pâlit :

— Une idylle ? dit-elle sarcastique. C'est touchant ! Un vrai petit couple d'instituteurs et de pêcheurs ! Décidément, mon cher, je me demande comment j'ai pu m'enticher de vous ! Si vous n'aviez pas ressemblé à Dean Martin, je ne vous aurais même pas remarqué ! Mais c'était drôle d'épouser quelqu'un qui ressemble à Dean Martin... Enfin ! n'y pensons plus ! Vous n'avez pas la fantaisie qu'il fallait pour ce jeu !

— Certes non.

Elle lui jeta un regard de reproche et, se ressaisissant peu à peu :

— Inutile d'insister, mon cher... J'ai, du reste, d'autres projets. Un homme charmant, propriétaire d'un yacht...

— Il ressemble à Jean Marais ? coupa Paul, ironique.

Elle ne comprit pas la raillerie et, très calme :

— Non, mais il a trois cent mille dollars de rente et pour moi c'est mieux que de ressembler à n'importe qui. Au fait, vous l'ai-je dit ?...

Elle se redressa et devenant la splendide et majestueuse Flora, elle continua avec hauteur :

— Je retourne en Amérique et je l'épouse. Vous voyez que les croisières ont du bon. Désormais, ne vous souciez plus de moi.

Puis elle retomba, nonchalante, sur sa couche et arrangea les dentelles de sa manche.

Je me demandais comment Paul allait recevoir cette nouvelle — je pensai même « ce coup ». Mais ce ne fut pas un coup pour lui. Il avait été ébloui par la beauté de cette femme : il lui avait prêté des qualités qu'elle n'avait pas et, quand il l'avait connue véritablement, telle qu'elle était : sans cœur, hypocrite, déloyale... son amour s'était dissipé de lui-même.

« Eh voilà comme vous êtes ! La Providence vous avait retiré de la gueule du lion, et vous n'avez rien de plus pressé que d'aller jeter son cadeau dans la bouche d'un cheval... Ensuite, vous venez à moi pour que je fasse un second miracle... Je vous le répète, c'est impossible. Toute ma vie, j'ai obligé mes amis, mais aujourd'hui, je vous l'affirme, je ne parviendrais pas à réunir cinquante livres. »

— Alors, vous étiez ivre ? interrogea Dyson avec de la colère dans la voix.

— Je vous demande pardon...

Une semblable supposition blessait profondément le digne Mr. Steele, et il ne voyait pas du tout quel rapport elle pouvait avoir avec les vingt-cinq livres de Charlie.

« Je disais : Vous étiez ivre, mardi soir, quand vous affirmiez avoir une option sur une auberge à la campagne — une mine d'or — et que vous l'achèteriez si vous pouviez trouver deux mille livres pour mettre avec les deux mille que vous aviez en banque ? »

Mr. Steele resta un moment pris de court à ce rappel de ce qu'il avait réellement dit :

« Je ne suis jamais ivre, si vous voulez le savoir. Pourtant, il n'est pas impossible que, sous l'effet d'un verre d'alcool, j'aie évalué mon avoir avec trop d'optimisme et surestimé un peu mon crédit. »

Charlie s'emporta :

« Votre avoir... votre crédit... Parlons-en : Un type qui ne peut pas trouver cinquante livres ! Eh bien ! Ecoutez-moi, plutôt que de me faire de la morale : Ce don de la Providence, comme vous dites si bien, je l'ai jeté dans la bouche d'un cheval... mais c'était Wandering Minstrels tout simplement... Ça vous dit quelque chose, peut-être ? »

Le verre s'arrêta à mi-chemin des lèvres et Mr. Steele respira fortement :

Wandering Minstrels ! articula-t-il dans un souffle plein de respect.

— Oui, Wandering Minstrels. Et qu'a-t-il fait ? Cent contre un, deux mille cinq cent livres contre mes vingt-cinq. Alors, je me suis dit : « Trouvons Jim Steele. Avec ces deux mille livres, en nous associant, nous aurons la jolie auberge, et il restera quelque chose en caisse pour commencer ». Je passe des heures à vous chercher partout, je vous trouve enfin et vous, vieil ivrogne ! Ah oui, la jolie petite auberge sur la route Brighton... Vous n'avez même pas de quoi prendre le train pour aller la regarder !

Charlie, après ce discours, posa son verre et se dirigea, en titubant un peu sous l'effet de la colère, vers la sortie qu'il franchit avant que Mr. Steele se soit ressaisi. Quand il hurla, comme la sirène d'alarmes pendant la guerre : « Charlie... » la porte était retombée. Il bondit... mais ne vit rien. Charlie Dyson avait été englouti par le maeltrom entre Glasshouse Street et Shaftesbury Avenue...

Quand minuit emporta le dernier espoir de Mr. Steele, un gros homme courait encore dans les rues, sans chapeau, les vêtements en désordre, la face congestionnée. Il bousculait les passants et criait d'une voix épuisée : « Charlie... Charlie... »

A. C.

Il eut un petit rire rentré parfaitement naturel et même joyeux.

— Bon voyage, Flora, dit-il d'un ton allègre. Trois cents mille dollars de rente ! C'est tout à fait ce qu'il vous faut !

Et, me prenant par le bras, il fit demi-tour et quitta la pièce en m'entraînant.

* * *

NOUS nous retrouvâmes dans la rue, moi brisée par cette scène et lui tout à fait tranquille et regaillard.

— Pardonnez-moi, Elvire, de vous avoir fait assister à ce débordement fort pénible. Quel affreux méli-mélo ! Mais tout cela est réglé maintenant. Les détails, vous me les donnerez plus tard. Si vous saviez comme je suis soulagé !

Il me poussa doucement dans la voiture qu'il avait garée non loin. C'était une rue paisible, peu passante. Il ne mit pas l'auto en marche ; mais me considéra longuement.

— Pauvre Paul ! murmurai-je.

— Je vous en prie, dit-il. Pas de « pauvre Paul ». Je suis au contraire le plus heureux des hommes.

Il semblait l'être, en effet. J'en étais surprise.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? Il rit une seconde à voix basse, comme à l'aperçu d'un projet magnifique.

— Ce que je vais faire ?... Suivre mon bon ange... Celui qui m'a préservé d'une effroyable méprise. Cette femme était sans honneur et sans cœur, Elvire... et sans vous, je ne l'aurais probablement pas su à temps. Mais vous avez tout éclairci. Celle que j'aime, c'est celle que j'ai rencontrée à Venise et à Florence.

Il m'attira vers lui et je ne résistai pas. Son sourire débordait de tendresse. Ses yeux étaient illuminés d'une joie nouvelle. Et il continua d'un ton si ému que j'en fus bouleversée à mon tour :

— Celle que j'aime, c'est celle qui a toutes ces pensées charmantes... qui a su rester droite, désintéressée et sans rancune quand on l'a dépossédée, escroquée, trompée... enfin, celle qui a une âme pure et brillante. Mon cher petit amour, ma Providence, voulez-vous m'épouser ?

Et c'est ainsi, dans une banale rue de Paris, entre un volant, des freins et quatre vitesses, que l'amour et le bonheur entrèrent dans ma vie.

THÉRÈSE LENÔTRE

CINEMA

Le Clochard

Scénario

Archimède, clochard parisien, est un homme heureux. Pourtant, l'hiver venu, l'immeuble à demi construit où il a trouvé asile ne lui semble pas assez confortable et il cherche à se faire hé-



berger et nourrir dans quelque bonne prison. Pour cela, il faut un motif. Archimède organise un tapage en règle au Café des «Trois Chandelles», provoque un scandale dans une station de métro. Rien n'y fait. La mansuétude du Tribunal est excessive et Archimède se retrouve bientôt sur le pavé, transi et déçu.

Un voisin de logement spécialisé dans le vol des chiens de luxe, parvient à intéresser Archimède à ses affaires et bientôt abuse de sa gentillesse. Le clochard ne tarde pas cependant à se rendre compte que cet odieux individu est en train de l'embrigader, en lui enlevant sa chère indépendance.

Archimède ne sera pas longtemps dupe. Il décide de filer vers la Côte d'Azur, où il ne connaît personne et où le soleil l'attend...

Interprètes

Jean Gabin	Archimède
Darry Cowl	Arsène
Bernard Blier	M. Pichon
Julien Carette	Félix
Paul Frankeur	M. Grégoire
Léonce Corne	Séraphin
Gaby Basset	Mme Grégoire
Dora Doll	Mme Pichon
Jacqueline Maillan	Mme Marjorie

PSYCHOLOGIE

Une loi dont l'application bannira une bonne partie de vos soucis

Un jour, alors que, tout enfant, je vivais encore dans une ferme du Missouri, j'aidais ma mère à dénoyauter des cerises quand, tout à coup, je fondis en larmes. Et comme elle me demandait: «Mais, voyons, pourquoi pleures-tu?», je répondis: «J'ai peur d'être enterré vivant!»

A cette époque-là, j'étais continuellement en proie à toutes sortes de tourments. A chaque orage, je redoutais d'être tué par la foudre. Lorsque la récolte était mauvaise, j'étais hanté par l'idée que, peut-être, nous n'aurions pas assez à manger. Je tremblais en pensant qu'après ma mort, j'irais en enfer. J'avais des sueurs froides en me disant qu'un de ces jours, Sam, un camarade qui avait quelques années de plus que moi, allait certainement me couper mes grandes oreilles — il avait si souvent proféré cette horrible menace! Je craignais de voir les filles du village éclater de rire chaque fois que je les saluais. Je me tourmentais parce que, très probablement, aucune d'elles ne voudrait m'épouser, et que, même si je devais en trouver une qui eût bien voulu de moi, je serais tellement bouleversé par la cérémonie que je ne trouverais rien à lui dire durant le long trajet du retour, de la petite église jusqu'à notre ferme. Comment, dans ces circonstances, allais-je arriver à maintenir un semblant de conversation avec ma femme? Tout en marchant derrière la charrue, je ruminais pendant des heures et des heures ce problème extrêmement grave sans parvenir à trouver une solution.

Puis, à mesure que les années s'écoulaient, je découvris peu à peu que quatre-vingt-dix pour cent des choses qui me préoccupaient n'arrivaient jamais.

Par exemple, j'avais eu, étant enfant, une peur terrible des éclairs; mais à présent, je sais que, d'après les statistiques officielles, le risque d'être frappé par la foudre n'est que de 1 sur 350,000. Quant à ma crainte d'être enterré vivant, elle était encore beaucoup plus absurde; je ne pense pas que même à l'époque où le permis d'inhumer n'était pas encore institué, pareille mésaventure soit arrivée à une personne sur dix millions; et pourtant, autrefois, cette perspective me faisait hurler et sangloter de frayeur. Par contre, une personne sur quatre-vingts meurt du cancer. Si j'avais tenu à avoir une raison de me tourmenter, j'aurais dû redouter le cancer — au lieu d'avoir peur de la foudre, ou de pleurer à l'idée d'être enterré vivant.

Bien sûr, les tourments dont je viens de parler sont ceux de l'enfance ou de l'adolescence. Mais les tourments des adultes sont souvent tout aussi risibles. Nous pourrions probablement éliminer les neuf dixièmes de nos inquiétudes — et immédiatement, sans aucune difficulté — si nous cessions de nous tracasser, juste assez longtemps pour nous rendre compte si, d'après le calcul des probabilités, nos préoccupations reposent sur une base réelle.

La plus célèbre compagnie d'assurances du monde entier — le Lloyd de Londres — a su tirer d'innombrables millions de la manie qu'ont tous les hommes de se tourmenter au sujet de malheurs qui se réalisent rarement. Lloyd parie avec ses clients que ces catastrophes tant redoutées ne se produiront pas. Seulement, il n'appelle pas cela un pari — il préfère baptiser ses engagements de nom moins compromettant de «contrat d'assurances». Mais, en réalité, il s'agit bel et bien d'un pari, basé sur le calcul — ou la loi — des probabilités. Il y a maintenant deux siècles que cette compagnie connaît une prospérité sans pareille; et à moins d'un changement radical dans la nature humaine, elle prospérera encore pendant cinquante siècles, en assurant des bateaux, des costumes, des timbres-poste contre les désastres qui, selon le calcul des probabilités, se produisent infiniment moins souvent que les gens ne l'imaginent.

En examinant de plus près les résultats du calcul des probabilités, on fait parfois des découvertes stupéfiantes.

En voici un exemple: si je savais que, d'ici cinq ans, je serais mobilisé et contraint de participer à une bataille aussi sanglante que celle de Gettysburg (à Gettysburg eut lieu une des batailles les plus sanglantes de la Guerre de Sécession), je mourrais de frayeur. Je prendrais immédiatement une assurance sur la vie, — aussi considérable que possible, je ferais mon testament, et je mettrais de l'ordre dans mes affaires. Puis, je me dirais: Très probablement, je ne survivrai pas à cette bataille, par conséquent, je vais profiter au maximum du peu de temps qu'il me reste à vivre. Et cependant, d'après le calcul des probabilités, un homme a autant de chances de mourir, en époque de paix, entre sa cinquantième et sa cinquante-cinquième année, qu'en avait n'importe lequel des soldats prenant part à la bataille de Gettysburg. Pour m'exprimer d'une façon plus précise: en temps de paix, le pourcentage des décès entre la 50e et la 55e année, en prenant comme terme de comparaison mille personnes, est exactement égal à celui des morts à la bataille de Gettysburg, dans laquelle se trouvaient engagés, des deux côtés, 163,000 hommes.

J'ai écrit plusieurs chapitres de ce livre dans une charmante hostellerie sur les bords du Lac de l'Arc, dans les Montagnes Rocheuses du Canada. C'est là que je fis la connaissance de Mr. et de Mrs. Salinger, de San Francisco. Mrs. Salinger, une femme pondérée, sereine, me fit l'impression d'être une de ces natures heureuses sur lesquelles les tourments n'ont aucune prise. Or, un soir, comme nous étions réunis autour de la cheminée où crépitait un feu joyeux, je lui demandai s'il lui était déjà arrivé d'être torturé par des préoccupations.

— Si cela m'est déjà arrivé? fit-elle. Mais, mon cher monsieur, toute mon existence a failli être ruinée par les tourments. J'ai enduré pendant onze ans un véritable enfer — un enfer que j'avais créé moi-même — avant d'apprendre à vaincre ce cauchemar. J'étais à cette époque extrêmement irritable, d'une nervosité excessive. Je vivais continuellement «sous pression». Par exemple, je me rendais une fois par semaine de San Mateo où nous habitions alors à San Francisco pour faire mes achats. Mais tout en parcourant les magasins, je me mettais, à force de me tracasser, dans un état épouvantable. N'avais-je pas oublié de débrancher le fer à repasser? Peut-être en ce moment même la maison était-elle en flammes? Peut-être la bonne avait-elle profité de mon absence pour sortir, laissant les enfants seuls? Peut-être ceux-ci étaient-ils partis à bicyclette, et avaient-ils été renversés — et tués, bien entendu — par un chauffard? Parfois, au beau milieu d'une discussion avec une vendeuse, je sentais des sueurs froides me couler le long du dos; alors, je me précipitais comme une folle vers l'arrêt de l'autobus et rentrais pour voir si tout allait bien. Rien d'étonnant, dans ces conditions, que mon premier mariage fût un échec.

Mon second mari est avocat — un homme calme, doué d'un esprit analytique, et qui ne se tracasse jamais. Chaque fois qu'au début de notre union, je recommençais à perdre le contrôle de mes nerfs, il me disait: «Voyons, détends-toi. Examinons cette affaire d'un peu plus près. Quelle est la raison exacte de ton inquiétude? Appliquons le calcul des probabilités, et nous allons bien voir si tes craintes risquent vraiment de se confirmer.»

Je n'ai pas encore oublié le terrible orage qui nous surprit alors que nous roulions sur une route de terre battue vers les cavernes de Carlsbad, dans le

Nouveau Mexique. Notre voiture patinaient lamentablement, malgré les efforts désespérés de mon mari pour la maintenir en ligne droite. J'étais certaine que nous allions nous jeter dans le fossé; mais mon mari me répétait sans cesse: «Ne t'affole donc pas. Nous ne courons aucun danger vraiment grave. Même si nous devons nous retrouver dans le fossé, nous ne risquons guère, d'après le calcul des probabilités, d'être blessés.» Finalement, son calme et son assurance inébranlable apaisèrent ma frayeur.

Un autre été, nous faisons du camping dans les Montagnes Rocheuses. Une nuit, alors que nous nous trouvions à une altitude de sept mille pieds (2.300 mètres), une tempête menaça de déchiqueter nos tentes, dressées sur une plate-forme en planches et attachées avec des cordes. La toile se tendait, tremblait et gémissait tant que je m'attendais à chaque instant de la voir céder. J'étais terrifiée, je me disais qu'inévitablement, nous allions être précipités dans la vallée. Mon mari, pendant ce temps, m'expliquait calmement: «Voyons, ma chérie, nous sommes accompagnés dans cette excursion par des guides éprouvés. Ces hommes-là savent ce qu'ils font. Depuis peut-être vingt ans, ils dressent des tentes dans ces montagnes. Celle qui nous abrite en ce moment se trouve au même endroit depuis plusieurs années. Or, elle n'a encore jamais été emportée et, d'après le calcul des probabilités, elle ne le sera pas non plus cette nuit. Même si cela devait arriver, nous pourrions toujours nous réfugier dans une des autres tentes qui sont à quelques verges. Alors, je t'en prie, calme-toi...» Et il réussit si bien à me rassurer que je m'endormis pour me réveiller seulement le lendemain matin.

Il y a quelques années, une épidémie de paralysie infantile se déclara en Californie. Autrefois, j'aurais eu, en apprenant cette nouvelle, une véritable crise nerveuse. Mais mon mari parvint à me persuader d'agir avec

sang-froid. Nous primes toutes les précautions en notre pouvoir, c'est-à-dire que nous gardâmes nos enfants à la maison — pas de sorties, pas d'école ni de cinéma. En consultant les statistiques de l'Office de la Santé Publique, nous découvrîmes que même lors de l'épidémie la plus grave que la Californie avait connue jusqu'alors, on avait compté seulement 1,835 cas dans l'Etat tout entier, et que lors des épidémies moins virulentes, on en avait enregistré seulement de 200 à 300. Aussi tragiques que fussent ces chiffres, nous sentîmes que, d'après le calcul des probabilités, le risque de voir un de nos enfants atteint de ce mal était minime.

« D'après le calcul des probabilités, cela n'arrivera pas. » Cette simple phrase a chassé radicalement quatre-vingt-dix pour cent de mes tourments; elle a rendu mon existence, pendant ces vingt dernières années, plus belle et plus sereine que je n'aurais osé l'espérer autrefois dans mes rêves les plus extravagants. »

Une histoire analogue m'a été racontée par un certain Mr. Grant, propriétaire d'une importante maison de fruits en gros de New-York. Mr. Grant achète régulièrement, en Floride, des oranges et des pamplemousses par wagons entiers, dix ou quinze wagons à la fois. Or, il avait la manie de se torturer avec des idées noires: si le train déraile — que vont devenir mes fruits, écrasés ou répandus sur la voie? Ou encore — si un pont s'effondre au moment où mes camions passent dessus? Les fruits étaient assurés, bien sûr; mais il redoutait toujours un retard dans la livraison qui lui aurait fait perdre des clients. Bref, il se tourmentait tant que, finalement, il crut avoir un ulcère de l'estomac et se précipita chez un médecin. Celui-ci, cependant, lui assura qu'à part le piteux état de ses nerfs, il était en parfaite santé. « Ce fut à ce moment-là, raconte Mr. Grant, que j'entrevis une lumière. Voyons, mon vieux Jim, me dis-je, combien de wagons de fruits as-tu achetés depuis la création de ta firme? Environ vingt-cinq mille. Très bien — et sur ces vingt-cinq mille chargements, combien ont été accidentés? Oh, peut-être cinq. Cinq seulement, sur vingt-cinq mille? Te rends-tu compte ce que cela signifie? Une proportion de cinq mille à un! En d'autres termes, d'après le calcul des probabilités — un calcul basé sur ta longue expérience — le risque d'un accident qui causerait la perte d'un de tes chargements est exactement de un contre cinq mille! Alors, au nom du ciel, pourquoi te tracasses-tu? »

Puis, continuant ma discussion avec moi-même, je me dis: Très bien, mais si un pont s'écroule au passage de tes camions? Là-dessus, je m'interrogeai à nouveau: combien de camions as-tu perdu du fait qu'un pont s'est écroulé? Aucun? Alors, tu dois vraiment être un fichu imbécile pour te tourmenter au point de te croire atteint d'un ulcère de l'estomac, et tout cela pour des ponts qui ne se sont encore jamais effondrés, ou pour des déraillements qui ont exactement une chance sur cinq mille de se produire. En considérant mes appréhensions de ce point de vue raisonné, je me trouvais plutôt bête, conclut Jim Grant. Je résolus de laisser désormais la loi des probabilités se tourmenter à ma place — et à partir de ce jour, mon « ulcère de l'estomac » ne s'est jamais manifesté! »

Quand Al Smith était gouverneur de New-York, je l'ai entendu répondre aux attaques de ses adversaires en répliquant sans cesse: « Voyons les chiffres — voyons les chiffres. » Puis, il rendait publiques les faits, les faits nus, incontestables. Eh bien la prochaine fois que vous vous tourmenterez au

sujet de ce qui pourrait peut-être se produire, suivez donc le sage conseil du « Père » Smith: voyez les chiffres — et vérifiez quelles sont exactement les raisons, — si toutefois, il en existe une — de votre angoisse. C'est ce que fit Frédéric Mahlstedt, un des premiers soldats américains à débarquer sur le sol français, lorsqu'il crut être couché dans sa tombe. Il raconta cette pénible expérience à un de mes cours pour adultes:

« Un jour, au début de juin 1944, j'étais accroupi dans un trou individuel près de Omaha Beach (une des plages de débarquement). Je faisais partie de la 99^e compagnie de transmissions, et nous venions juste de nous « enterrer » dans le sable de cette grève normande. Comme je regardais mon « abri » — un simple trou rectangulaire — je me disais « cela a tout à fait l'air d'une tombe ». Et, quand le soir venu, je m'étendis et essayai de dormir, j'avais l'impression de coucher vraiment dans une tombe, si bien que je ne pus m'empêcher de penser: « ce sera peut-être la mienne ». Quand, à onze heures du matin, les bombardiers allemands apparurent et commencèrent à nous arroser, je me mis à trembler de frayeur. Pendant les premières deux ou trois nuits, je n'arrivais pas à dormir. Le cinquième jour, je n'étais plus qu'une pauvre loque. Je sentais qu'à moins de me ressaisir, j'allais devenir complètement fou. Je me mis donc à réfléchir. Après tout, j'étais déjà passé cinq nuits dans ce trou, et j'étais toujours vivant, comme, d'ailleurs, les autres soldats de mon unité. Seulement deux d'entre nous étaient blessés, et encore n'avaient-ils pas été atteints par les bombes allemandes, mais par des éclats provenant des projectiles de notre propre D. C. A. Je décidai ensuite de m'empêcher de me tourmenter en entreprenant une tâche constructive. Je ramassai donc quelques planches solides et en fis un toit au-dessus de mon abri, afin de me protéger contre les éclats. Puis, je me représentai l'immensité de l'étendue sur laquelle nous étions dispersés. Je compris qu'à moins d'être atteint par un coup direct, j'étais parfaitement en sécurité dans ce trou étroit; et je calculai que le risque de recevoir directement une bombe sur la tête était inférieur à un sur dix mille. Après avoir considéré ma situation pendant deux nuits, je me calmai si bien que je dormais ensuite même pendant les attaques aériennes. »

La Marine Américaine utilise les statistiques basées sur le calcul des probabilités pour fortifier le moral de ses hommes. Un marin me raconta que ses camarades et lui, en apprenant qu'ils allaient embarquer sur un bateau-citerne transportant de l'essence-octane, particulièrement inflammable, furent littéralement épouvantés. Ils étaient persuadés qu'un bateau chargé de pétrole-octane sautait d'un seul coup, emportant tout le monde dans un tourbillon de flammes dès qu'une tor-

pille l'avait atteint. Mais la Marine en savait plus long qu'eux. Le service des Statistiques publia des chiffres précis desquels il ressortait que sur cent bateaux-citernes torpillés, soixante restaient à flot; et que sur les quarante qui coulaient, cinq seulement étaient engloutis en moins de dix minutes. Cela signifiait que l'équipage avait le temps de quitter le bâtiment — et aussi que le nombre des morts était minime. Est-ce que la publication de ces faits remonta le moral des hommes? A l'instant où j'eus connaissance de ces chiffres, ma nervosité et ma frayeur disparurent complètement, me dit mon interlocuteur. Tout l'équipage se sentait ragaillard. Nous savions à présent que nous avions une sérieuse chance de nous en tirer — mieux encore, que, d'après les résultats du calcul des probabilités, nous reviendrions vraisemblablement sains et saufs. »

DALE CARNEGIE

SPORTS

Les sprinters européens vont-ils rejoindre les Américains

par

Philippe Melchior

Le sprint européen se réveille; la suprématie américaine dans ce domaine court de très grands risques bien qu'au pays de l'oncle Sam il peut surgir spontanément un phénomène de la course à pieds qui efface les meilleures performances passées ainsi que les espoirs ambitieux des trois jeunes athlètes européens dont il est question.

Car, actuellement, sur la foi de leurs performances ils peuvent très bien tenir en échec les meilleurs spécialistes yankees.

Deux d'entre eux l'ont prouvé au début du mois de mai, aux Etats-Unis même, à Norfolk. Peter Radford fit, ce jour-là, jeu égal avec Sime sur 100 yards alors que Jocelyn Delecour remportait brillamment le 200 yards.

Bien sûr, on peut prétendre que les Américains, se sachant les plus forts en sprint, ne forcent pas leur talent

pour améliorer leur temps sur ces distances courtes, mais, malgré tout, nous sommes persuadés que les trois athlètes européens seront en mesure, car ils n'ont pas encore atteint leur maximum, de les inquiéter lors des Jeux Olympiques.

Trois dans un mouchoir

Radefort, Delecour, Hary se sont rencontrés dernièrement, à Paris, sur 100 et 200 mètres. Sur 100 mètres, pour la première fois sans doute, non seulement trois coureurs n'ont pu être départagés par le chronomètre à main et électronique mais, encore, la photo démontra formellement qu'ils terminèrent sur la même ligne, étant crédités



Deux des trois plus grands sprinters européens actuels: Delecour (à gauche) et Hary.

de 10"3. Pour la première fois, aussi, en Europe, trois athlètes réalisaient ce temps dans une même compétition. De plus, ce temps fut réalisé sur une piste réputée fort peu rapide puisque le record de celle-ci était jusqu'ici de 10"4, réalisé par l'Américain Sime dans de bonnes conditions.

Sur cette même piste Radefort et Delecour — Hary s'étant abstenu — se retrouvèrent pour disputer le 200 mètres que Delecour remportait en 21".

Les Anglais attendaient depuis 44 ans

Depuis les 9'8" que Willie Applegarth réalisa sur 100 yards en... 1914, les Britanniques attendaient l'éclosion d'un grand sprinter anglais.

Quand, le 14 juin, 1958, Peter Radford, jeune étudiant en arts et métiers de 19 ans, courut le 100 yards en 9'6" (10"4 au 100 mètres), on eut l'impression en Angleterre que cette attente avait pris fin. Ce ne fut pas une révélation brutale car le jeune Radford, alors qu'il avait 14 ans, valait déjà 10"5 au 100 yards (11'3 au 100 mètres).

Peter Radford représentera donc tous les espoirs de la vieille Angleterre pour les titres olympiques des 100 et 200 mètres, l'an prochain à Rome.

Est-ce une ambition exagérée?

Certainement pas. Radford est encore perfectible. S'il possède le fameux « kick » du sprinter, c'est-à-dire une détente extraordinaire qui le fait bondir en fin de course, il ne sait pas encore utiliser son départ qui est déficient. S'il partait aussi bien qu'il termine, il serait probablement recordman du monde.

Hary, l'impétueux

Au contraire de Radford, Hary est le spécialiste des départs étincelants. Il a même une fâcheuse tendance à partir « dans le coup de feu » du start-

ECOLES PROTESTANTES FRANÇAISES

Jusqu'à une date récente, les protestants de langue française étaient voués à l'anglicisation. La Commission scolaire protestante du Grand Montréal et celle de la Rive Sud ont remédié à la situation en ouvrant 2 écoles, une à Montréal au coin de Jean-Talon et Boyer et l'autre à Mackayville (Ville Laflèche). Pour les inscriptions pour la rentrée qui aura lieu le 9 septembre ou pour renseignements, s'adresser au Rév. André POULAIN (tél.: RA. 2-1405), 6316, 30^e avenue, Rosemont.

er ce qui fait qu'il est rare qu'il ne soit crédité d'un faux départ lorsqu'il participe à une compétition. Il a même de cette façon égalé le record du monde il y a quelques mois, mais la Fédération allemande ayant reconnu que son départ était entaché d'irrégularité, ce record ne put être homologué.

Hary est un sprinteur athlétique : 148 livres. Agé de 22 ans, exerçant la profession de mécanographe, il était pratiquement inconnu en 1957. En 1958, il devenait champion d'Europe du 100 mètres avec 10"2. Le jeune Allemand est peut-être moins perfectible que Radford car, s'il est un spécialiste des démarrages rapides, il ne possède pas ce fameux « kick » des sprinters qui les projette littéralement sur le fil d'arrivée.

Mais cette qualité, aussi, avec un entraînement particulier peut s'acquérir. En tous cas lui aussi est candidat au titre olympique, tout au moins du 100 mètres.

La France aussi a bon espoir

Delecour est le plus âgé des trois, il a 24 ans, ingénieur commercial de son métier. Il est peut-être le moins brillant mais il paraît plus complet que le Britannique et l'Allemand.

Comme Hary, il brûla les étapes. En 1957, il valait 10"7 sur 100 mètres; presque sans transition il réalisait bientôt 10"3 sur cette distance puis 20"9 sur 200 mètres.

La France n'a eu que très peu de sprinters de grande classe. Les meilleurs se placèrent dans une honnête moyenne, Avant Delecour, cinq d'entre eux plafonnèrent pendant longtemps à 10"5 (Valmy, Bally, David, Lissenko).

Delecour peut encore s'améliorer, c'est pour lui une question de confiance. Cette compétition de prestige qu'il va livrer ces prochains mois avec Hary et Radford devrait lui permettre ainsi qu'aux autres d'approcher, sinon d'égaliser, le record du monde.

Ce stade atteint, on peut donc prétendre que ces trois athlètes, auxquels il faut ajouter un autre Allemand, Germar, seront des adversaires dangereux pour les sprinters américains à qui ils pourraient bien disputer la suprématie mondiale.

JEUNESSE

Avoir 20 ans est-il un malheur?

par

Pierre Villon

Les problèmes que pose l'adolescence sont aussi anciens que l'humanité elle-même mais il semble bien que, depuis une décennie, ils deviennent de plus en plus pressants. Alors que les progrès techniques sont considérables, ceux réalisés dans le domaine moral ou dans les relations humaines marquent le pas, aussi bien chez nous qu'ailleurs. Jamais on n'a vu plus de délits commis par des moins de vingt ans. Et il ne

s'agit pas de délits mineurs. Ce que les éducateurs ont pris l'habitude d'appeler la délinquance juvénile prend aujourd'hui la forme de vol à main armée, d'incendie volontaire et même de meurtre. Tirailés par la peur de l'avenir et les frustrations du présent, un nombre considérable de jeunes gens et de jeunes filles vivent en dehors des limites que la société a tracées pour eux.

Quand Al Capone devient un exemple

Plusieurs sentences, prononcées il y a quelque temps par le juge Irénée Lagarde ont mis fin aux activités d'une bande de jeunes gens et de jeunes filles. Il s'agissait d'un cas absolument classique : cinq jeunes gens, dont seul le



chef avait plus de vingt ans, et deux jeunes filles âgées respectivement de 18 et 19 ans, commettaient des vols à main armée. On en a compté dix-sept, tous commis à Montréal, et dans ses environs. Fait saillant du procès : le principal accusé, André Boyer, devint accusateur en rejetant sur la société la responsabilité de ses crimes. Sans doute ce qu'il raconta au tribunal n'était-il pas complètement faux puisque les sept ans de pénitencier dont il écopa représentent un verdict de clémence.

C'est peu pour celui qui se faisait appeler avec orgueil « Le Al Capone de Ville La Salle », et beaucoup pour un jeune homme à qui la vie n'avait amené que de la malchance.

A l'âge de dix-sept ans Boyer s'était enrôlé dans les forces armées; il aurait pu y faire une honorable carrière mais un accident lui fit perdre l'usage d'un bras. « Lorsque j'ai eu cet accident », dit l'accusé, « je me suis mis à la bière. Quand j'en avais pas je buvais n'importe quoi, même de la lotion à barbe... » Ce n'est certes pas une excuse, mais quelque chose aurait pu être fait pour l'aider après son accident. Ce « quelque chose », personne n'y a même songé, semble-t-il.

Boissons fortes et ennui

Au moment où les cinq jeunes gens de la bande « Al Capone » commençaient à purger leur peine, étaient publiés les résultats d'une vaste enquête menée par la Jeunesse Ouvrière Catholique. Cette enquête avait pour but d'étudier la situation de la jeunesse ouvrière du Québec. Les chiffres et les conclusions cités par le rapport révèlent une situation déplorable.

C'est ainsi que la moitié des jeunes âgés de 14 à 17 ans ne vont plus à l'école, alors que la proportion n'est que du tiers pour l'ensemble du Canada. De plus, presque la moitié de ces jeunes sont au chômage ou n'ont pas encore trouvé de travail. Quant aux salaires payés aux jeunes, un exemple suffira pour les juger : A St-Jean d'Iberville, 18 adolescents, ayant une moyenne d'âge de 14 ans, travaillent 54 heures par semaine pour un salaire de \$31.90.

Est-ce vraiment la manière idéale de passer les plus belles années d'une vie

et faut-il s'étonner que tant de jeunes gens cherchent des sensations fortes en même temps que de l'argent gagné plus facilement ?

SANTÉ

Alimentation et radioactivité

Un nombre considérable d'explosions atomiques a changé sensiblement le contenu radioactif de l'air que nous respirons et des plantes qui poussent sur la terre. Aussi tôt que 1945, des enquêtes avaient été entreprises sur les répercussions possibles des essais de la bombe H. Quatorze ans après, le ministre de la santé du Canada, l'hon. W. Monteith, déclarait ceci : « Les connaissances actuelles... ne nous permettent pas d'évaluer avec quelque précision les conséquences possibles, pour l'homme, de l'exposition aux radiations à faibles doses... Dans une telle situation, il faut procéder avec la plus grande prudence, de crainte de sous-estimer le danger ».

On sait qu'une explosion atomique dégage des radiations qui retombent sur la terre à un moment ou un autre sous forme d'éléments radioactifs. Ces éléments s'intègrent au sol, se retrouvent dans les plantes qui y poussent, particulièrement dans les herbes, et passent finalement dans les aliments — le lait, par exemple. Or, un lait trop contaminé peut causer des maladies graves dont le cancer des os. Hâtons-nous d'ajouter que toutes les mesures ont été prises jusqu'ici pour mettre les consommateurs à l'abri de tout danger. Le ministère de la santé dispose d'une organisation qui est en relation avec celles des autres pays du monde, qui se charge du calcul précis des retombées radioactives et s'occupe de mesurer la quantité de radiations contenue dans l'organisme du Canadien moyen. Un rapport du ministère spécifie de plus que l'on est en train « d'établir un réseau pour l'échantillonnage de l'air, de la pluie et du sol ».

Le lait n'est pas dangereux

Comme tous les aliments, le lait contient évidemment une certaine dose de radioactivité, et quelques nouvelles tendances ou erronées ont à juste titre inquiété le public. Rétablissons les faits :

Il est vrai que les dernières séries de tests atomiques augmentent le niveau de radioactivité dans le corps humain, surtout les os. Il est vrai que notre lait contient de plus en plus de substances radioactives.

Mais, d'un autre côté, les populations de certains pays sont exposées à des radiations naturelles importantes depuis des générations et ne semblent pas en souffrir.

Le point de danger est loin d'être atteint. Même si les essais atomiques continuaient, il faudrait environ cinquante ans pour atteindre ce point; d'ici là, des accords internationaux seront certainement mis en oeuvre, puisque le danger est commun aux populations de tous les pays du globe.

Le ministre de la santé a pris lui-même la responsabilité de déclarer (après étude des échantillons de lait en poudre, de lait concentré et frais), que la consommation de ce produit était absolument sans danger.

Etude à Montréal

Dès cet été, le département de physique de l'Université de Montréal a entrepris une étude qui permettra de déterminer la mesure exacte de la quantité de Strontium 90 contenue dans le lait en poudre. (Le Strontium 90 — nom barbare, convenons-en —



est un élément radioactif qui se trouve dans les os du corps humain et le lait). Les physiciens de l'Université disposent depuis le mois de mai d'un nouveau ordinateur électronique, indispensable pour un tel travail.

TECHNIQUE

Une nouvelle machine transmet des messages

On vient de mettre en vente au Japon une machine qui peut effectivement lire les messages qui lui sont confiés.

La machine utilise une feuille de papier, appelée synchro-feuille, dont le dos est enduit d'un mélange d'encre et de poussière de fer magnétique. Ce film peut enregistrer les sons et la voix.

Connue sous le nom de « synchro-lecteur », la machine a été inventée par le professeur Yasushi Hoshino, de l'Institut Technologique de Tokyo et fut pour la première fois exposée à la Foire Mondiale de Bruxelles. Il a fallu au professeur sept années d'expérimentation pour perfectionner le « synchro-lecteur ».

La machine en question se prête à plusieurs usages :

Un message parlé, de la dimension d'une lettre ordinaire, peut être envoyé par la poste; le pliage et le froissage n'affecte guère l'enregistrement;

On peut s'en servir pour enregistrer ce qui se dit aux échanges d'affaires, des discours, des conversations téléphoniques, etc.;

Elle peut imprimer des descriptions au verso de photographies; ceux qui étudient les langues peuvent lire les mots au recto de la synchrofeuille, tout en écoutant leur prononciation exacte enregistrée au verso;

Les synchrofeuilles pouvant se reproduire en quelques secondes, la machine peut produire des journaux, des revues et des livres « parlants », ce qui est un avantage extraordinaire pour les aveugles.

De la dimension d'un téléenregistreur ordinaire, le synchrolecteur se vend couramment au Japon au prix équivalent à \$370.

Estes Kefauver

LE CRIME AUX ÉTATS-UNIS

VI - Corruption d'une petite ville

L'idée générale de notre enquête a été jusqu'à présent de démontrer que le crime et le mépris de la loi étaient l'apanage des grandes villes. Ce n'est malheureusement pas toujours vrai. On les rencontre aussi dans les cités de moindre importance ou même dans certaines petites villes. Mais il s'agit alors de succursales, ou de branches affiliées au gang d'une grande ville proche. Surtout dans les régions avoisinant Chicago ou New-York.

Cependant, il nous arrive de tomber sur le cas particulier de la petite ville phénomenale, parfaitement isolée de toute influence extérieure, et entièrement sous la coupe d'un individu du cru — personnalité puissante — qui se moquait totalement des lois.

Si nous avons eu le temps, j'aurais aimé que le Comité examinât à fond au moins un cas type de ce genre de corruption, car ce sont les petites villes américaines qui constituent l'ossature la plus solide du pays. Si la corruption menace de les envahir, il est indispensable et urgent d'en dénoncer les méfaits et d'ameuter l'opinion publique, de façon à prendre sans tarder les mesures de salubrité qui s'imposent.

Dans les grandes villes il est fréquent que les jeunes gens qui arrivent à maturité aient à l'égard de la loi une attitude quelque peu méprisante. Il ne se passe pas de jour où ils n'assistent au spectacle navrant d'agents de la force publique bafoués par des criminels que leur alliance avec les politiciens rend quasi intouchables. Il est effrayant de songer que cette attitude d'esprit puisse se répandre et gagner toute la jeunesse provinciale des États-Unis.

Le Comité dut se contenter d'effleurer la question, mais il put s'en faire une idée assez nette au cours des interrogatoires, tant à huis clos qu'en séance publique, d'un nommé Thomas J. Cawley. En un sens, ces interrogatoires constituèrent pour nous une sorte de dérivatif car ce Cawley était un personnage trapu, très «nature», qui au lieu de s'abriter derrière l'éternelle rengaine «je refuse de répondre parce que... incriminer», ne se fit jamais prier pour satisfaire notre curiosité. Ses réponses étaient plutôt monosyllabiques, mais uniquement parce qu'il n'était pas très expansif de nature.

Par exemple, il admit sans la moindre difficulté que le roi du jeu, dans deux petites villes d'Illinois, était bien le dénommé Thomas Cawley. La première de ces villes était La Salle (12.023 habitants), la seconde Streator (16.442 habitants). Elles appartenaient toutes deux au County de La Salle, et étaient distantes l'une de l'autre de 27 milles.

Je crois que la meilleure manière de mettre en lumière le problème est tout simplement de donner ici quelques extraits de ces interrogatoires.

La première comparution de Cawley eut lieu à huis clos le 18 octobre 1950 au cours de notre session de Chicago. Le conseiller adjoint Robinson mène les débats.

Question. — Votre nom ?

Réponse. — Thomas J. Cawley, C-a-w-l-e-y.

Q. — Où habitez-vous ?

R. — La Salle, Illinois. Je suis né et j'ai été élevé dans cette ville.

Q. — Quelle est votre profession ?

R. — Je tiens un bureau de tabac.

Q. — Quelles sont vos autres activités ?

R. — J'ai une ferme et un book...

Q. — Où se trouve votre book ?

R. — Au 621, First Street, à La Salle, Illinois.

Q. — Est-ce votre seul book ?

R. — J'en ai un autre à Streator, Illinois...

Q. — Est-ce seulement un book ?

R. — Eh bien, c'est aussi une salle de jeu, si vous voulez. On joue aux dés.

Q. — Vous y avez aussi divers autres jeux ?

R. — Oui.

Q. — De quel genre ?

R. — Les dés.

Q. — Des tables de passe anglaise ?

R. — C'est exact.

Q. — La roulette ?

R. — Roulette à La Salle, et c'est tout.

Puis Cawley reconnut employer de soixante-cinq à soixante-dix personnes à La Salle en comprenant le service du bureau de tabac, le restaurant, le bar et les salles de jeu.

Question. — Depuis combien de temps fonctionne ce book ?

Réponse. — Il doit y avoir... environ quinze ans.

Q. (du Président). — A La Salle ?

R. — Oui. A Streator, je dirai qu'il y a... dix ans.

Q. — Qui est le shériff du County ?

R. — Maintenant c'est Ryan.

Q. — Depuis quand le connaissez-vous ?

R. — Je le connais à peine...

Q. — Connaissez-vous Mike Welter ?

R. — Oui, Monsieur... Il a été notre shériff pendant trois termes...

Q. — Avez-vous subventionné les campagnes électorales des autres shériffs ?

R. — Non, Monsieur. Seulement celle de Mike Welter.

Q. — De combien avez-vous subventionné celle de Mike Welter ?

R. — Cinq cents dollars.

Q. — Mike Welter était-il au courant de ce que vous faisiez ?

R. — Je n'en sais trop rien.

Q. — Comment ?

R. — Je ne lui ai jamais demandé.

Q. (du Président). — Nous voulons en venir à ceci : comment avez-vous pu mener vos affaires sans que le shériff le sache et intervienne ? Car en-

fin, tout le monde sait qui fait fonctionner ces endroits ?

R. — C'est juste. Je suis né là et j'y ai été élevé. J'avais un bon ami, le maire de la ville. C'est lui qui a empêché tous ces politiciens de venir dans notre ville se mêler de ce qui ne les regardait pas...

Q. (du Président). — Il empêchait donc les politiciens d'entrer ?

R. — C'est exact.

Q. (du Président). — C'est donc lui seul qui vous permettait de continuer. C'est exact ?

R. — C'est pas lui qui me permettait. C'était pas plus pour moi que pour quiconque. N'importe qui peut venir s'installer en ville et ouvrir une boutique, ça ne lui coûtera pas un centime.

Q. (du Président). — Et le shériff ne vous embête pas ?

R. — Non.

Q. (du Président). — Et les gens sont contents, à votre avis ?

R. — Je pense, oui... 90% tout au moins.

Puis le conseiller adjoint Robinson reprit l'interrogatoire.

Question. — Quel est le nom du chef de police actuel ?

Réponse. — Eddie Kasprovicz, ou quelque chose comme ça...

Q. — Il est au courant de ce que vous faites ?

R. — Oui. Tout le monde le sait, en ville.

Q. — Est-ce que vous payez pour être protégé ?

R. — Non, Monsieur.

Q. — Vous n'avez jamais rien payé ?

R. — Non. Quand j'y serai obligé, je m'en irai...

Q. — Jamais donné d'argent à un parti politique ?

R. — Il m'arrive de donner un chèque aux deux partis... Cent dollars par ci, cent dollars par là...

Q. — Et toujours aux partis, pas aux individus ?

R. — Exact...

Q. — Le maire ou le chef de la police n'ont jamais essayé de vous faire fermer votre book ?

R. — Non.

La suite de l'interrogatoire permit d'apprendre que l'affaire Cawley était une affaire de famille dont il possédait cinquante-deux pour cent des parts. Lui-même avait touché l'année précédente (1949) environ 67.000 dollars de bénéfices. Ses associés étaient un frère et deux sœurs. Aucun d'eux n'avait «la moindre attache avec les gens de Chicago ni d'ailleurs. Si les gens de Chicago venaient un jour s'immiscer dans leurs affaires, ils s'en iraient».

Nous abordâmes ensuite la question des relations de Cawley avec l'agence télégraphique, car il en usait dans les deux villes. Il était abonné à un distributeur de la Continental Press, mais quelques jours avant l'enquête on lui avait coupé son télétype de La Salle. Celui de Streator continuait à fonctionner.

Question. — Il n'y a jamais eu de rafle chez vous ?

Réponse. — Si, une fois... j'ai été condamné.

Q. — Pour quel motif ?

R. — Eh bien, pour avoir une maison de jeu.

Le 20 décembre 1950, le Comité fit revenir M. Cawley à Chicago pour l'interroger en séance publique. Entre temps nous avions appris par les journaux que, par ordre du maire de La Salle, l'établissement de Cawley avait été bouclé, le lendemain même du jour où celui-ci nous avait déclaré qu'il exercerait ses activités en toute liberté. A Streator, le chef de la police avait déclaré aux journalistes qu'on avait trouvé dans l'établissement de Cawley : «juste quelques petits panneaux à trous, et des bricoles...» Mais Cawley répondit ce qui suit aux questions du conseiller Robinson :

Question. — Avez-vous toujours vos établissements à La Salle et Streator ?

Réponse. — Oui.

Q. — Fonctionnent-ils encore ?

R. — Oui.

Q. — Ont-ils été fermés au cours des deux ou trois derniers mois ?

R. — Très peu de temps.

Q. — Ils fonctionnent maintenant librement ?

R. — Oui.

Hollywood a son

"Monsieur Vincent"

**Don Murray, qui
verse ses cachets et
refuse de jouer
les cow-boys avec
un revolver**

Q.— En somme, tout marche comme d'habitude ?

R.— Oui.

Q.— Vos book marchent ?... Et vos jeux de passe anglaise ?

R.— Oui.

Cawley énuméra ensuite, avec une franchise parfaite, toutes les formes de jeux pratiqués chez lui. En plus des courses, il prenait des paris sur les matches de base-ball, avait des panneaux à perforer, une roulette et un peu de poker. Les machines à sous avaient été supprimées depuis quelque temps.

Toujours curieux de savoir comment il pouvait s'en sortir impunément, je repris moi-même l'interrogatoire :

Question.— A votre avis, Monsieur Cawley, comment expliquez-vous que vos établissements aient pu fonctionner comme cela ?

Réponse.— Eh bien, ils marchent comme cela depuis vingt-cinq ans.

Q.— Et vous dites que quatre-vingt-dix pour cent des gens en sont satisfaits ?

R.— C'est juste. Nous avons eu une élection qui l'a prouvé.

Q.— Racontez-nous cela.

R.— Eh bien c'était pour l'élection du shériff. Il y avait deux candidats. Un qui était contre le jeu et un autre pour. Celui qui était pour a gagné...

Q.— Vendez-vous de l'alcool dans vos établissements ?

R.— On m'a enlevé ma licence.

Q.— Quand ?

R.— Quand je suis revenu d'ici la dernière fois que vous m'avez interrogé. (*Rires dans l'assistance*).

Q.— Mais vous continuez à vendre de l'alcool ?

R.— C'est vrai...

Q.— En somme cela n'a rien changé ?

R.— Non, non.

Le Président.— Très bien, je vous remercie, Monsieur Cawley.

Problèmes de l'enfance :

LES PARENTS SUR LEUR PIEDESTAL

La regrettable méthode d'éducation qui recourt à des moyens déloyaux pour obtenir ce que l'on veut d'un enfant est le plus souvent le fait des mères. Cependant messieurs les pères n'y sont pas toujours étrangers, il faut le dire. Ces moyens déloyaux, ils sont de divers types ; il y a l'emploi de la promesse qui se substitue à la pure et simple manifestation d'autorité ; il y a — c'est une aggravation — la promesse qui, on le sait pertinemment, ne sera pas tenue. Il y a la pression sentimentale, le chantage affectif ; il y a la menace, dont on sait non moins pertinemment qu'elle ne sera pas suivie d'effet. Tous ces procédés sont déloyaux, parce qu'ils sont à base de mensonge ou parce qu'ils exploitent la sensibilité enfantine. Cependant, hâtons-nous de le dire, tous les parents et nombre d'éducateurs sont amenés à y recourir peu ou prou dès qu'ils cessent de planer dans l'absolu des théories idéales pour redescendre au niveau terre-à-terre d'un opportunisme réalisateur. Aussi, on ne vous jettera pas la pierre si vous avez obtenu qu'une assiette de soupe soit convenablement vidée par le procédé classique d'« une cuillerée pour bon-papa, une cuillerée pour bonne-maman », etc. . . . Semblable pression sur les sentiments les plus nobles et les plus touchants que l'enfant nourrit à l'égard de sa famille est bénigne et excusable . . .

Plus grave déjà est la tactique qui fait promettre un tour sur les chevaux de bois si la soupe est mangée, alors que l'on sait qu'il n'y a pas de cirque à dix milles à la ronde ou, s'il y en a un, que les occupations du jour ne permettront certainement pas de se diriger vers lui.

... Il y a un « tournant » inévitable et douloureux dans l'évolution des rapports parents-enfants. Pendant la toute première partie de la vie de ce dernier, sa confiance en ceux qui l'entourent est

totale, absolue, illimitée. Maman toujours, maman-et-papa le plupart du temps, savent tout, peuvent tout, font tout ; mais pendant la seconde partie de la vie d'un enfant en tant que tel, donc jusqu'à sa sortie de l'adolescence, il apprend peu à peu qu'ils ne savent pas tout, ne peuvent pas tout, et ne font pas tout non plus. C'est un apprentissage de tous les instants, associé à toutes les circonstances de l'existence quotidienne. Un enfant de deux ou trois ans demandera à sa mère, avec la même confiante exigence, une petite balle en caoutchouc, la lune, un jouet princier, un modeste cornet de bonbons. Un enfant de sept ou huit ans commence déjà à distinguer ce que les disponibilités familiales permettent ou non de lui acheter : un enfant d'une douzaine d'années en a le sentiment très net. Un enfant de six ans demande à son père des informations sur les mouvements des planètes avec la tranquille assurance de qui s'adresse aux sources mêmes de la science ; un enfant de quatorze ans mesure assez bien l'étendue des connaissances paternelles en astronomie pour poser la question, ou s'abstenir.

Une éducation réussie facilite cette évolution en sauvegardant au maximum confiance et assurance enfantines. Vaut-il mieux demeurer coûte que coûte sur un inconfortable piédestal (sans jamais d'ailleurs être certain de son équilibre, car les enfants sont trop perspicaces pour croire indéfiniment à l'infailibilité quasi-divine d'un père, d'une mère ainsi perchés) ou en descendre de bonne grâce en avouant ses humaines imperfections ? Je vote pour la seconde attitude. Elle permet d'être encore l'objet d'une admiration méritée, on ne sera plus tenu pour omniscient et tout puissant, mais on continuera à être considéré comme sûr. Et c'est beaucoup . . .

Marthe Desbuissons.

Dans le prochain numéro

Miami : ville de plaisir, ville corrompue

Un garçon de 28 ans au regard timide et aux manières effacées est en train d'étonner Hollywood. C'est l'acteur Don Murray, le partenaire de Marilyn Monroe dans *Bus Stop* et le protagoniste d'*Une poignée de neige*.

Sa cote part en flèche au box-office et pourtant il n'a que deux costumes dans sa garde-robe et sa jeune femme, Hope, ne possède même pas le petit vison qui orne la panoplie de toute starlet qui se respecte.

Don Murray est un « cas » : on ne le voit pas dans les cocktails et il se moque de la publicité. Il consacre sa vie et sa fortune aux réfugiés qui, dans les camps d'Italie ou d'Allemagne, attendent depuis des années des jours meilleurs. Il est le *Monsieur Vincent* d'Hollywood.

C'est en 1952 que Don Murray prit contact en Allemagne avec la misère des personnes déplacées. Fils d'une danseuse des *Ziegfield Follies* et d'un metteur en scène, il avait milité très tôt comme pacifiste.

On l'arrêta dans un théâtre de Broadway, à la fin d'une représentation de la pièce de Tennessee Wil-

liams, *La Rose tatouée*, car il refusait obstinément d'être mobilisé pour porter les armes. L'armée l'envoya finalement en Allemagne dans une organisation de service social. Il y travailla pendant un an dans un camp de réfugiés d'Europe centrale, puis dans un autre camp, à Naples. Il s'enthousiasma pour sa tâche, et à l'heure de la démobilisation prit l'engagement solennel d'aider les réfugiés par tous les moyens.

Les communistes menacent

De retour à Hollywood, la chance lui sourit immédiatement. On l'engage pour tourner aux côtés de Marilyn Monroe et quelques jours après il était presque célèbre.

Mais à peine eut-il mis 20,000 dollars de côté et en eut-il collecté quelques autres à Hollywood et chez de riches émigrés, qu'en mai dernier il partait pour l'Europe. Officiellement, il était invité au Festival de Cannes. En fait, il n'y resta qu'un soir, et dès le lendemain, s'embarquait pour Naples — en 2e classe — avec sa femme.

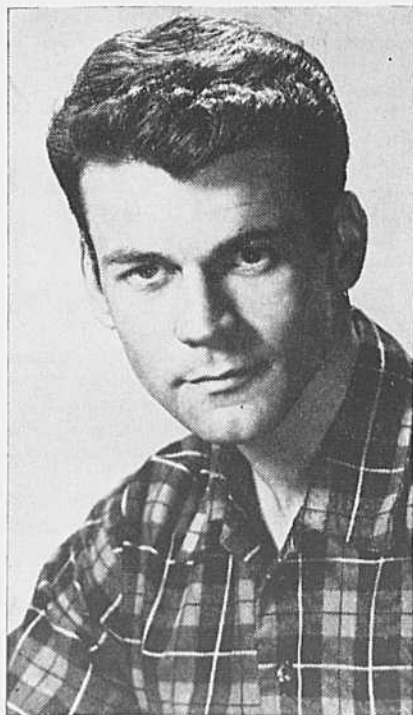
Il avait un plan dans sa poche, de l'argent et une promesse d'aide des

Nations-Unies. C'est suffisant pour lancer son organisation *Help*. Don se rendit alors en Calabre pour chercher un terrain propice à l'installation de sa communauté. L'affaire était presque réglée lorsqu'il apprit qu'une coopérative communiste des environs menaçait de boycotter les nouveaux venus, s'ils ne versaient pas 9,000 dollars à leur caisse. Don Murray préféra renoncer et, finalement, il acheta en Sardaigne une propriété de 52 hectares de bonne terre et l'équipa intégralement.

Aujourd'hui, quinze familles de réfugiés y sont installées et Don espère en faire venir rapidement d'autres du camp de Naples. Le ménage Murray verse les trois-quarts de son budget à *Help*. Ils viennent de tourner pour la télévision un film sur les réfugiés à qui Don versera tous ses droits.

Son prochain film sera un « western ». Mais après avoir lu le scénario, il a demandé qu'on modifie son rôle. « Je veux bien être un cowboy », a-t-il déclaré au producteur, « mais pas une brute ».

Et c'est pourquoi Don Murray sera le premier cowboy à ne pas porter de revolver.



Le feuilleton du Samedi

L'ANGE CONSOLATEUR

par H.-L. Magog

No 10

« **A**h la rosse!... la rosse!... C'était donc ça qu'elle voulait faire? ce que lui avait soufflé quel-qu'un que je connais bien... ou plus exactement, dont j'espère bien que je vais faire ce soir la connaissance! Faire piquer Liliane par une vipère! Ah! bien, j'en ai eu du nez de me méfier et de l'empêcher de venir... Heureusement que j'étais prévenu des bonnes intentions de cette chère baronne et aussi des motifs qu'elle avait de souhaiter la disparition de mon amie Liliane... Patience! Nous allons régler ce compte-là tout à l'heure... tous les comptes... N'ai-je pas promis au vieux Trino de me charger des surprises? Ils vont être servis... Mais je voudrais bien voir la tête que fait en ce moment la baronne... la « baronne »!... »

Pour satisfaire ce désir, il n'aurait eu qu'à tourner la tête.

Suavita Mirafiore occupait, en effet, une loge au même rang que la sienne et assez peu distante.

Elle y trônait, pâle, atterrée par le dénouement inattendu auquel elle venait d'assister et qui n'était pas celui qu'elle s'était si diaboliquement ingénie à provoquer.

Depuis le début de la représentation, elle attendait, énigmatique, souriante, impatiente, échangeant de fréquents et discrets coups d'oeil avec Carlo Misère, qui occupait un fauteuil de balcon, exactement au-dessus d'elle.

Avait-elle aperçu et reconnu Bout-de-Ciné? Elle ne pouvait, en tout cas, s'inquiéter de la présence si naturelle du petit artiste.

Tout au plus, aurait-elle pu s'étonner de ce qu'il n'était pas dans les coulisses, auprès de son amie Liliane.

Et pas davantage ne s'intéressait à une loge demeurée bizarrement vide dans une salle comble.

C'était une avant-scène, faisant face à celle qu'occupait en ce moment Bout-de-Ciné.

Il était au moins singulier que ceux qui l'avaient louée fussent pareillement en retard. Ils se privaient d'une notable partie du programme, la plus intéressante peut-être.

Suavita ne regardait que la scène, la scène sur laquelle allait, selon le programme, paraître Lily Merveille.

Mais quand, au lieu de la fille de Pierre Morestac et sans que, contrairement à tous les usages, un régisseur fût venu annoncer la modification commandée par l'indisposition supposée de Lily Merveille, elle vit s'avancer Rose-Mauve, aussitôt reconnue, sa stupéfaction et son désappointement furent immenses.

Que signifiait ce changement?

Elle n'eut pas le temps de se le demander.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».

Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.

Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considérait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.

L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.

Le lendemain, Liliane en pénétrant dans la bibliothèque trouve une enveloppe sur une table placée bien en évidence lui annonçant le départ de son père pour l'étranger où d'importants travaux l'appellent, avec promesse de revenir une fois son but atteint.

Liliane fait maintenant partie d'une troupe d'artistes de cinéma afin d'oublier et devient première vedette sous le pseudonyme de Lily Merveille.

Nous retrouvons Pierre Morestac sous un nom d'emprunt installé dans un studio du quartier de la Dalbade mis à sa disposition par une intrigante du nom de Suavita Mirafiore pour fabriquer du platine. Tous les plans de cette aventurière cependant n'obtiennent pas les résultats qu'elle en attendait.

Après une série d'événements aussi dangereux que périlleux, le père et la fille se retrouvent. Sernin Hourtouse n'étant pas étranger à toutes ces aventures peut enfin considérer Liliane Morestac comme sa future femme car son père ne s'objecte plus à leur mariage puisque c'est à ce fiancé qu'il doit d'avoir recouvré la vue qu'il croyait à jamais perdue lors d'une explosion de laboratoire.

On présentait un bouquet à Rose-Mauve, le bouquet qu'aurait dû recevoir et respirer Lily Merveille...

Pâle de fureur, Suavita vit la vipère jaillir du bouquet et mordre la remplaçante.

Son plan avait échoué...

Pour la seconde fois, Liliane Morestac échappait au destin que lui réservait sa mystérieuse ennemie.

Qu'était-ce donc qui la sauvait?

Le hasard?...

Livide, Suavita se le demandait et ses regards s'abaissèrent vers Carlo Misère, pour le prendre à témoin de sa malchance...

Elle ne rencontra pas le regard de l'ancien bohème.

Un contrôleur, en effet, venait de se glisser jusqu'à ce dernier, se penchait vers lui et lui murmurait quelques mots à l'oreille.

Etonné, puis aussitôt inquiet, Carlo se leva et suivit le contrôleur.

— Que se passe-t-il?... Que lui veut-on? se demanda Suavita, fronçant les sourcils.

Dans son trouble, qui devenait de l'angoisse, elle interrogeait du regard toute la salle, comme si elle se fût attendue à en voir surgir de nouveaux sujets d'étonnement — de nouveaux dangers.

N'était-ce pas le soir aux surprises, comme l'avait prédit Bout-de-Ciné?

Bien qu'elle ignorât cette prédiction, Suavita Mirafiore, peu à peu, en arrivait à trouver à l'ambiance un caractère bizarre, plein de menaces.

Que lui réservait donc cette soirée dont elle attendait la sécurité?

Soudain, elle poussa une exclamation de stupeur.

La porte de la loge vide venait de s'ouvrir et deux personnes s'y installaient — un couple, en qui Suavita reconnut avec un tressaillement sa propre fille Lola, accompagnée de Morestac.

Morestac venant assister au gala de Lily Merveille!... Morestac amené là par Lola!... devant cette scène où, si le programme s'était déroulé selon les prévisions premières, il aurait dû voir paraître sa fille... et probablement la reconnaître!...

Cela, ce ne pouvait être l'oeuvre du hasard. Cela, c'était de toute évidence une trahison.

Frémissements, les regards de la mère allèrent peser sur Lola, belle, grave, mystérieuse, répondant à peine d'une ombre de sourire aux tendres soins de Pierre Morestac, visiblement plus épris d'elle que jamais.

— Sait-elle ce qu'elle risquait? A-t-elle voulu cela? pensa l'aventurière, tandis que la colère bouillonnait dans son sein.

Rester dans ce doute? Attendre les événements? Cela lui parut impossible. Elle voulait foncer, faire tête au danger et, surtout, obliger la jeune traîtresse à une explication.

— Si Lily Merveille était venue, tout serait perdu à cette heure! se disait-elle. Morestac l'aurait aperçue et reconnue... Ah! comme il faut se garder

de juger trop rapidement les intentions du destin... Cet échec de mon plan, que je maudissais tout à l'heure, me sauve peut-être... En tout cas, ce n'est pas ce soir que ce père retrouvera sa fille... Et si elle est pour quelque chose dans cette machination, Lola en sera pour ses frais de malice. Mais qu'elle ne recommence pas!...

Impétueusement, elle sortit de sa loge, décidée à aller frapper à la porte de celle qui venait de recevoir Morestac et Lola.

Il lui tardait d'être fixée sur les sentiments et les intentions de sa fille. Mais dans le couloir des loges, un petit bonhomme se dressa tout à coup devant elle, lui barrant le passage.

— Mâme Mirafiore, n'est-ce pas? En voilà une rencontre?... Vraiment heureux de faire votre connaissance. Je suis Bout-de-Ciné... Comment va votre bras, chère madame Six?

Suavita fit un bond en arrière...

Elle éprouvait la même impression que, tout à l'heure, Rose-Mauve, en voyant la tête de la vipère menacer son visage.

— Cela vous surprend de me voir si bien renseigné, poursuivit le gosse en souriant ironiquement. Vous aviez si bien pris vos précautions pour demeurer inconnue... Mais voilà, quelqu'un a trahi votre incognito.

Ce quelqu'un pouvait-il être une autre personne que Lola?... Lola, décidée à s'opposer par tous les moyens au crime que méditait sa mère?...

Sauver Liliane Morestac!... La rendre à son père et lui céder sa place... Ah! ce sacrifice n'était rien! Sur ce point, elle était préparée à obéir avec joie à la voix de sa conscience.

Mais c'était en même temps condamner son propre amour, consentir à abandonner l'espoir d'être jamais aimée de Sernin, rendu à Liliane...

Si différent de sa mère, la fille de Suavita Mirafiore aurait-elle la force d'étouffer en elle le serpent de la jalousie?

Elle l'avait eue, puisqu'elle était d'instinct, accourue chez le jeune Bout-de-Ciné pour le mettre au courant du complot et en même temps lui révéler bien des choses...

Bien des choses qui devaient avoir permis au gosse une utile activité. Car c'était un sourire de triomphe, teinté de raillerie, qui fleurissait sur ses lèvres en abordant Suavita, qu'un coup d'oeil de Lola, dès qu'elle avait été installée dans sa loge, venait d'indiquer au gosse.

Aussitôt, devinant bien où allait l'aventurière, il était sorti de sa propre loge pour lui barrer le chemin.

Et maintenant, il la narguait.

Suavita Mirafiore n'arrivait pas à retrouver sa superbe. Elle qui, de toute sa taille, dominait ce petit bout d'homme, avait néanmoins l'impression d'être écrasée, interloquée, dominée.

— Pourquoi m'abordez-vous, mon petit ami? bégaya-t-elle en essayant de

se ressaisir. Je ne comprends goutte à vos propos.

— Je ne suis pas votre ami, ni grand, ni petit! riposta hautainement Bout-de-Ciné. Et vous me comprenez parfaitement, chère signora Mirafiore... signora ou senora... Avec vous, on ne peut pas savoir. Mais laissons de côté votre acte de naissance... qui ne pourrait intéresser qu'un juge d'instruction chargé d'élucider certaine affaire d'enlèvement, sans parler d'une ou de plusieurs autres. Ce qui fait que je me permets, ce soir, de vous aborder, pour vous demander de vos nouvelles, c'est que nous nous sommes quittés l'un et l'autre, certain soir assez récent, d'une façon plutôt brusque... brusque surtout de ma part, ce dont je tiens à m'excuser... J'ai d'ailleurs des circonstances atténuantes. La scène se passait à peu près dans l'obscurité. Disons au clair de lune... Et encore! Justement un nuage venait de l'escamoter au moment où j'ai eu le plaisir de vous rencontrer. Vous étiez masquée pour un bal... On aurait juré que vous vouliez seulement m'intriguer. Moi, j'ai agi, ma foi! comme en temps de carnaval. Je me suis prêté à la plaisanterie et, pour être sûr de pouvoir vous reconnaître par la suite, je vous ai quelque peu marquée. Voilà pourquoi je vous demandais: «Comment va votre bras, chère baronne?... votre cher petit bras que j'ai méchamment cassé l'autre nuit?»

— Taisez-vous! gronda Suavita. Certaines plaisanteries peuvent coûter cher...

— Je m'en moque... Je suis sassez riche pour payer! flûta le gosse facétieusement.

— Enfin, que me voulez-vous?

— Simplement vous avertir, chère et estimable baronne, que votre complice Carlo et la bande des cinq masques viennent d'être arrêtés! riposta suavement le gamin.

— Je n'ai pas de complice et j'ignore les cinq masques dont vous voulez parler.

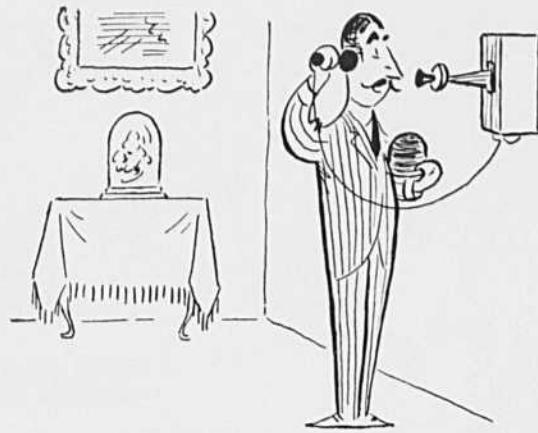
— Vous ignorez le bohème Carlo Misère? plaisanta Bout-de-Ciné. C'est un véritable reniement, ma chère dame. Il ne vous ignore pas, lui... et les deux policiers qui, à ma requête et sur les indications d'un de mes... amis du nom de Nénesse, viennent de lui passer les bracelets pour tentative d'assassinat sur la personne d'une certaine Nine Valreine, actrice de cinéma, qui remplaçait ce jour-là ma toute charmante amie, Lily Merveille — Liliane Morestac, si vous préférez cet état-civil... Ces deux policiers, dis-je, euphoniement nommés, Tricasse et La Pomme, ont recueilli de lui de précieux aveux. Ai-je besoin d'ajouter qu'ils vous mettent en cause?

— Petit monstre! râla Suavita, prête à se jeter, griffes en avant, sur son interlocuteur.

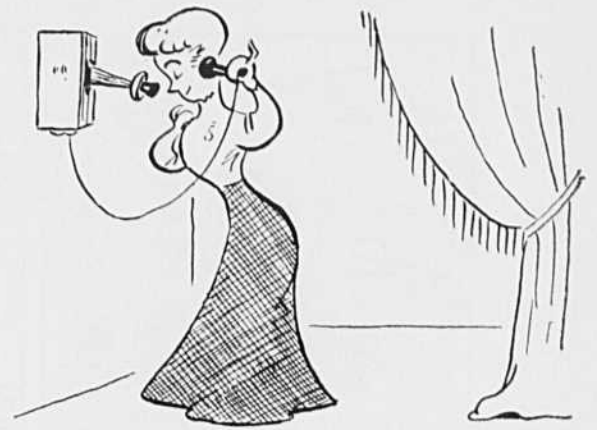
— Vous me flattez, baronne... Je serais tenté de vous répondre: «Pas tant que vous!» Mais à quoi bon vous accabler? Ma communication visait un double but: D'abord mettre à l'aise votre conscience en vous ôtant le poids d'un remords. Ne me dites pas qu'il vous était indifférent de savoir qu'on accusait du meurtre de la doublure de Lily Merveille, le petit ami d'une figurante nommée Paulette. Le voici innocenté.

«Tout va bien de ce côté.

«D'autre part, je pensais vous être agréable... et utile en vous prémunisant contre les bavardages de votre ami Carlo Misère, lequel jugeait la partie perdue, et ne visant plus que les circonstances atténuantes, cherche à vous mettre en cause et à rejeter sur vous la responsabilité de ses crimes. Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre que c'est sur votre instigation qu'il a tiré sur Nine Valreine, croyant atteindre Lily Merveille... la véritable fille du savant chimiste Cézaire, alias Pierre Mores-



1905



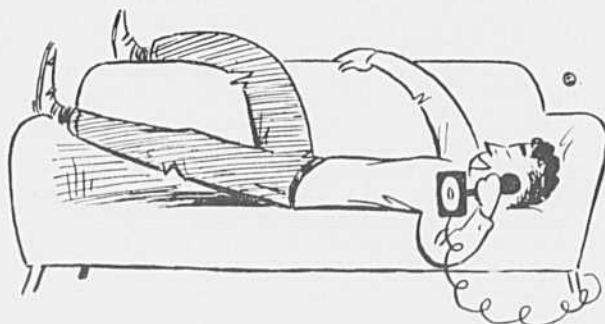
1915



1930



1945



1959



CHARTIER



tac, déjà pourvu par vos soins d'une fausse Liliane? Ai-je vraiment besoin de vous en dire plus long pour vous convaincre qu'il est parfaitement inutile de vous rendre dans certaine loge? Si vous hésitez encore, je puis ajouter que l'incident de la vipère est élucidé, avec ma collaboration. Si coupable soit-elle, la vilaine fille qu'on nomme Rose-Mauve ne l'est pas toute seule. Elle vous accuse de l'avoir sérieusement soufflée comme on dit au théâtre. Tenez-vous beaucoup à être confrontée avec elle? Vous ne sauriez éviter cet ennui si vous étiez encore à Toulouse demain matin quand seront exécutés les deux mandats d'amener décernés contre vous à l'occasion des accusations de Carlo Misère d'une part et de Rose-Mauve de l'autre. A votre place je sais bien ce que je ferais.

— Et que feriez-vous? balbutia Suavita Mirafiore tellement démontée, qu'elle ne songeait plus à se défendre.

— Eh bien, je prendrais d'abord ce portefeuille... que je vous tends... Et ensuite, grâce à son contenu, je me rendrais en toute hâte à la gare, où je prendrais le premier train en partance pour l'Espagne. Le portefeuille contient les papiers nécessaires et aussi une somme suffisante pour vous permettre d'y subsister modestement un certain temps. Et je suis chargé, en outre, de vous dire que si vous consentiez à vous tenir tranquille, à ne jamais revenir en France et à mener une existence honnête, on ne vous laisserait par la suite, manquer de rien.

« M'avez-vous compris? Et acceptez-vous? »

— Donnez le portefeuille, répondit rageusement Suavita, en l'arrachant presque des mains de Bout-de-Ciné.

Sans même remercier, elle tourna les talons et disparut dans l'escalier conduisant à la sortie.

— Allons! cela n'a pas trop mal marché! murmura le gosse en se dirigeant vers la loge de Mores-tac. Je crois que nous voici débarrassés de cette méchante femme.

« Occupons-nous des autres. C'est l'heure. »

Il frappa à la porte.

— Entrez, prononça une voix douce. Lola se levait pour accueillir le gosse — dont, peut-être, elle attendait impatientement la visite.

— Eh bien? questionna-t-elle tout bas.

— Tout va bien... Elle a filé. Il n'y aura pas de scandale, répondit rapidement Bout-de-Ciné.

— Merci... Et... mademoiselle?

— Lily Merveille, elle va être là dans un instant.

— Merci encore... et davantage, peut-être, répondit Lola avec émotion.

— Elle ne sera pas seule, vous savez, insista le gosse en étudiant le visage de la fille de Suavita.

— Je sais... Je... l'espère, murmura celle-ci, avec un effort et en se détournant pour cacher une larme furtive. Cette jeune fille a beaucoup à pardonner à ma mère... Il est juste que j'expie...

— Vous êtes une brave petite, dit expressivement Bout-de-Ciné. Vous méritez un meilleur destin... Vous l'aurez peut-être... Vous l'aurez sûrement. Je connais plusieurs personnes qui feront tout pour cela... Allez, mademoiselle Lola, la vertu, c'est toujours récompensé, vous verrez... Vous verrez... Vous rencontrerez tôt ou tard un brave garçon... ou un brave homme, qui vous fera oublier celui que vous n'auriez jamais du rencontrer...

— J'aurai fait mon devoir, soupira la jeune fille.

Prenant Bout-de-Ciné par la main, elle l'amena près de Mores-tac, lequel, ne pouvant prendre ombrage de l'arrivée d'un enfant, s'était tourné vers la scène et s'absorbait dans la contemplation du spectacle pour ne pas gêner l'entretien.

— Monsieur Pierre... Mon ami Pierre, appela-t-elle d'une voix tremblante. C'était le nom que, depuis deux jours, elle donnait à l'homme qu'elle avait appelé père.

Et Mores-tac, n'imaginant pas à quel scrupule elle obéissait, mais frémissant de joie, n'avait pas protesté.

Se rendant compte de l'amour spontané qui venait de naître dans son cœur et s'illusionnant, le malheureux s'imaginait que pareil sentiment avait pu se développer parallèlement dans le cœur de Lola et que c'était la raison pour laquelle elle se refusait à voir en lui un père adoptif.

— Ah! si cela était! pensait-il, palpitant d'espoir.

Il se tourna vers l'appel.

— Mon ami Pierre, dit Lola, vous qui avez été si bon pour moi, jusqu'à céder, sans exiger d'explication, à mon caprice de ce soir, il est temps que je vous fasse connaître les raisons. C'était pour vous ménager deux surprises...

Et voici mon petit complice que je vous présenterai mieux tout à l'heure, quand vous aurez compris quelle reconnaissance nous lui devons.

— Les surprises commencent, ou tout au moins le mystère, répondit Mores-tac en souriant et en tendant amicalement la main au gosse.

— Passons à la première, reprit Lola. Voulez-vous savoir le nom du jeune médecin qui a, le premier, eu l'idée de l'opération qui vous a rendu la vue?... — Si je le veux! s'exclama Pierre Mores-tac.

— Il se nomme Sernin Hourtouse, prononça Lola, en fermant les yeux pour dissimuler son émotion.

Mais sa voix la trahissait. Bout-de-Ciné lui serra silencieusement la main.

— Du courage, petite amie! Soyez héroïque et magnifique jusqu'au bout, semblait crier le regard intelligent du gosse.

Mores-tac ne les voyait ni l'un ni l'autre.

Il était bouleversé.

— Sernin Hourtouse! bégaya-t-il d'une voix sourde. M'a-t-il donc vu?... Comment ne m'a-t-il pas reconnu?... Comment ne s'est-il pas fait connaître... s'il est celui que je crois... que j'ai connu autrefois?... Il est vrai que j'ai dû changer!... Autrefois, je ne portais pas la barbe, et mon accident m'a quelque peu défiguré... Sernin Hourtouse!... Que de remords ce nom peut éveiller en moi!

Il baissa la tête, accablé. Lola lui prit la main.

— N'est-ce pas, murmura-t-elle, aujourd'hui vous ne lui refuseriez plus la main de votre fille Liliane... de votre vraie fille... si le destin vous la rendait?

— Non, assurément, soupira Mores-tac.

Puis il demanda avec angoisse :

— Mais pourquoi me dites-vous cela? — Parce qu'elle vit toujours, parce qu'il ne tient qu'à vous de la revoir, acheva Lola.

Bout-de-Ciné venait de lui faire un signe en lui indiquant la loge qu'il avait abandonnée.

— Regardez de ce côté, M. Mores-tac, pria-t-il.

Son geste guidait le regard du père, qui se fixa sur les deux occupants de la loge. Il poussa un cri.

— Liliane!...

— Et Sernin Hourtouse, compléta Bout-de-Ciné.

Puis, saisissant le bras de M. Mores-tac, qui tremblait d'émotion :

— Venez, lui dit-il.

Désenlacés, après le premier élan, qui les avait précipités dans les bras l'un de l'autre, le père et la fille se contemplaient avec émotion.

— Père, je vous retrouve! murmurait Liliane. Quelle joie est la mienne! Tous mes vœux vont donc être comblés?

— Tous, répondit M. Mores-tac. Car il ne saurait plus être question, de ma part, de m'opposer à ton mariage avec ce brave garçon... qui ne se doute peut-être pas de la reconnaissance que je lui dois.

— Bout-de-Ciné nous a tout appris, père... Bout-de-Ciné, à qui je dois la vie... et à qui je devrai aussi mon double bonheur... celui de te retrouver, après avoir retrouvé Sernin... Comment le remercierons-nous assez?

— Pardon! intervint le gosse. Puisqu'il est question de remerciements... et que j'ai déjà reçu ceux d'une certaine Lily Merveille, dont il ne saurait plus être question... (et ce sera tant pis pour le cinéma! Je fais un fameux sacrifice)... voulez-vous me permettre, madame Sernin, d'appeler votre attention sur la véritable cheville ouvrière de votre bonheur?... C'est Mlle Lola, ici présente... C'est elle qui a voulu et réalisé cette réunion.

— Je vous dois donc cela aussi?... murmura Pierre Mores-tac, tandis que les deux jeunes filles s'embrassaient. Toute ma vie sera-t-elle suffisante pour m'acquitter? Liliane... chère fille que je retrouve pour la céder à un mari, voudras-tu joindre tes supplications aux miennes, pour que Lola consente à demeurer parmi nous... En quel foyer retrouverait-elle autant d'affection... d'adoration?... Je te confierai demain un secret, chère fille... Et peut-être consentiras-tu à plaider ma cause. Que Lola demeure ta soeur... Pour moi, qui ne peux plus être son père, ce que j'ambitionne d'être, c'est un ami, un protecteur... et plus tard... peut-être...

Il acheva tout bas — si bas que seuls, Liliane et Bout-de-Ciné l'entendirent : — Un mari...

Ce fut Liliane qui poussa Lola, émue, dans les bras de son père.

— Elle restera! promit-elle.

Chasse au bison permise l'automne prochain

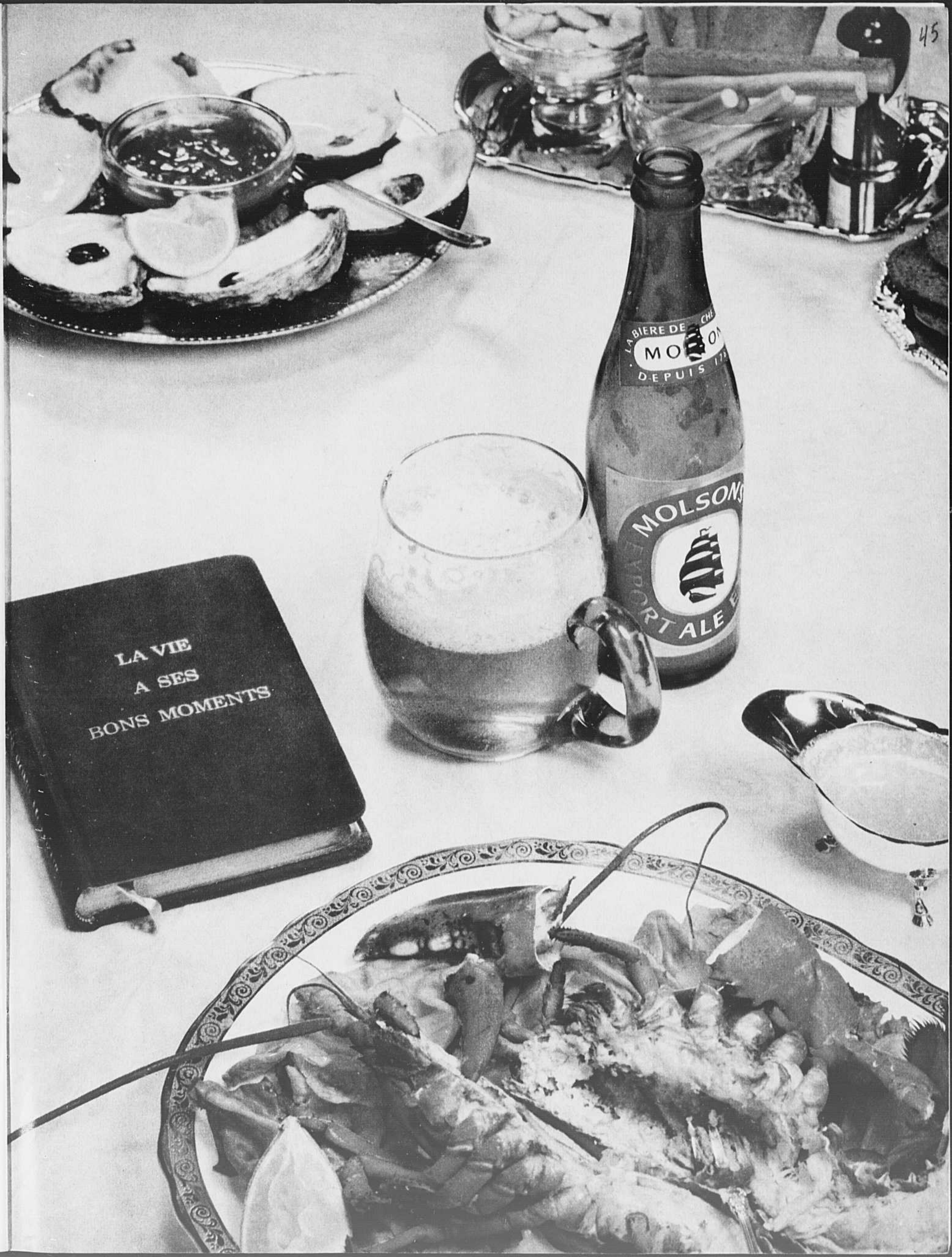
Pour la première fois depuis 1893, la chasse au bison sera permise au Canada l'automne prochain.

Le ministre du Nord canadien, l'honorable Alvin Hamilton, a annoncé que la chasse au bison sera permise du 15 septembre au 30 novembre (inclusivement) dans une superficie restreinte des Territoires du Nord-Ouest, probablement le seul endroit au monde où l'on pourra chasser le bison. Un chasseur aura droit d'abattre un seul bison par saison.

La région désignée est une bande de terrain au nord et à l'est du Parc national Wood-Buffalo, entre le parc et le grand lac des Esclaves, au nord, et la rivière des Esclaves, à l'est. Le bison qui vit dans cette région est un excédent du parc, réserve de 17,000 milles carrés qui s'étend à la limite de l'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest et où environ 16,000 bisons sont gardés, soit le plus grand troupeau connu de bisons sauvages au monde.

Le prix des permis va de \$25. pour un citoyen canadien ou britannique qui habite les Territoires du Nord-Ouest, à \$200. pour un étranger ne résidant pas au Canada. Tous les chasseurs ne désireront peut-être pas conserver en entier l'animal qu'ils auront abattu; à cette fin, des dispositions ont été prises pour qu'ils distribuent l'excédent aux Indiens de l'endroit. Les permis pourront être obtenus de M. J.-E. Bryant, surintendant de la chasse, à Fort Smith (T. N.-O.).

Il est à présumer que les fournisseurs et les guides seront disponibles dès que commencera l'affluence des chasseurs.



LA VIE
A SES
BONS MOMENTS

LABIERE DE CHE
MOLSON
DEPUIS 1792
EXPORT ALE

Le nouveau feuilleton du Samedi

"LIÉE PAR UN SERMENT"

par Vayre et Florigni

No 1

PREMIERE PARTIE

LA COUPABLE INNOCENTE

I — Un crime troublant

Le crime qui impressionna et troubla l'opinion publique, il y a quelques années, est aujourd'hui bien oublié. Tant d'événements se sont déroulés plus propres à retenir l'attention que peu de personnes se souviennent sans doute de ce drame poignant et mystérieux.

Le 3 avril 1925, Mme Aimery, la riche veuve du grand fabricant d'automobiles, rentra chez elle vers minuit, en compagnie de ses deux filles: Claude et Simone.

Mme Aimery, qui habitait un superbe hôtel particulier rue Fortuny avait conduit ses filles à la Comédie-Française et, le chauffeur étant malade elle avait pris un taxi pour se rendre au théâtre et un autre pour en revenir.

Arrivée devant la porte de son hôtel, Mme Aimery prit dans son sac deux clefs et les remit à sa fille aînée Claude qui s'effaça pour laisser pénétrer sa mère et sa soeur entra derrière elles, referma la porte à clef, poussa le verrou mais omit d'acrocher la chaîne de sûreté.

Elle rejoignit quelques secondes plus tard sa mère et sa soeur qui étaient montées au premier étage où, suivant l'ordre donné, ne les attendait pas la femme de chambre Julie, autorisée à rester auprès de son mari, le chauffeur Joseph, souffrant ce soir-là.

Après quelques impressions échangées sur la soirée, Mme Aimery et ses filles s'embrassèrent affectueusement et chacune gagna sa chambre.

Les deux jeunes filles occupaient deux chambres qui n'avaient pas de porte de communication mais étaient voisines. Par contre, la chambre de Mme Aimery était assez éloignée de celles de ses filles et se trouvait à l'extrémité du long couloir qui reliait toutes les pièces du premier étage.

Il y avait à peine une heure que Mme Aimery était couchée, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par un bruit inouï.

Quelqu'un venait d'entrer dans sa chambre.

Effrayée, Mme Aimery tourna vivement le commutateur placé à la tête de son lit et poussa un cri d'effroi. Sa fille Claude était devant elle, en chemise, les yeux hagards, claquant des dents, en proie à un tremblement nerveux qui l'empêchait de parler.

— Claude, mon enfant... qu'as-tu?... s'écria sa mère, se levant précipitamment de son lit et courant vers elle...

— Serais-tu souffrante?... Parle, ma chérie, voyons... que se passe-t-il?

Claude bégaya, en se blottissant contre sa mère :

— J'ai peur... j'ai peur...

— Peur de quoi?

— Tout à l'heure... il y a quelques minutes, j'ai entendu marcher dans la chambre de Simone... Puis un cri... comme un râle... il y a quelqu'un dans l'hôtel, quelqu'un dans la chambre de Simone...

— Tu es folle? dit Mme Aimery... La porte d'entrée a été fermée par toi-même... Elle est solide... Nos gens sont au-dessus de nous... On n'ignore pas que nous n'habitons pas seules... que nous sommes protégées, défendues... Tu es victime d'une hallucination, d'un cauchemar, ma chérie...

— Mais non... j'ai peur... maman j'ai peur!... Sonnez Joseph..., appelez Pierre... Julie... Il est arrivé un malheur, un grand malheur... je le sens... Oh! j'ai peur!... j'ai peur!...

Mme Aimery était une grande et solide personne, d'un naturel peu craintif.

La terreur absurde et inexplicable de sa fille qu'elle attribuait à une exaltation nerveuse injustifiée la méconterta :

— Claude, tu es ridicule avec tes peurs enfantines... Viens avec moi... tu vas voir que ta soeur dort bien tranquillement, elle va joliment se moquer de toi... Alons, viens.

Prenant Claude par le bras malgré sa résistance, Mme Aimery l'entraîna vers la chambre de sa soeur.

La lumière fut donnée dans le corridor.

La porte de la chambre de Simone était fermée.

— Tu vois bien, dit Mme Aimery, noqueuse, que personne n'est entré.

Elle tourna le loquet, chercha à tâtons sur le mur le commutateur, éclaira le plafonnier...

Mais aussitôt, elle poussa un cri déchirant, se précipita vers sa fille.

Simone étendue sur son lit, le drap rabattu jusqu'à mi-cuisse, avait sur le sein gauche, enfoncé jusqu'à la poignée en plein coeur, une sorte de poignard d'argent à manche ciselé.

La malheureuse mère, horrifiée, bégaya :

— Morte!... Morte!... Est-ce possible!

Au même moment, Claude qui ne pouvait soutenir la vue d'un tel spectacle s'éroulait sur le tapis en poussant un sourd gémissement. Elle venait de perdre connaissance.

Les regards affolés de Mme Aimery se portèrent tour à tour sur ses deux filles, puis de ses lèvres s'échappa un cri déchirant, un hurlement ininterrompu qui mit en émoi tous les occupants de l'hôtel, les arrachant à leur sommeil.

Horrifiée, au delà de toute mesure, croyant avoir perdu ses deux filles, la malheureuse mère se rua dans le cor-

ridor, clamant sa douleur, appelant à l'aide...

Affolés eux aussi, à demi-vêtus, les domestiques apparurent dans l'escalier.

Le premier qui arriva auprès de sa maîtresse fut le vieux Pierre, le valet de chambre.

Derrière lui, sa femme, la cuisinière Adèle, puis la vieille femme de charge, Mme Hortense et enfin Julie, la femme de chambre, suivie de son mari, le chauffeur Joseph qui, malgré sa fièvre avait voulu se rendre compte de ce qui se passait. Tous entouraient Mme Aimery qui ne cessait de crier.

— Mes filles... mes filles mortes... assassinées...

Mais, avant d'avoir pu s'expliquer, elle roula à terre en proie à une violente crise de nerfs. La femme de chambre et Hortense s'empressèrent autour d'elle.

Pierre et Joseph, suivis d'Adèle, coururent aux chambres des jeunes filles,urent ouverte celle de Simone, entrèrent et le spectacle qu'ils virent, les frappa de stupeur.

Le vieux Pierre, le premier dominant son émotion s'approcha du lit de Simone :

— En plein coeur! murmura-t-il... Rien à faire... C'est horrible... Voyons Mlle Claude...

Mais déjà, Julie, penchée sur elle, constatait qu'elle n'était qu'évanouie...

— Joseph, aide-moi à porter Mlle Claude dans sa chambre... Vous, Pierre, téléphonez au docteur Benoît, avenue de Villiers et aussi au commissariat... tout de suite...

Pierre descendit en hâte, se rendit dans le salon où il téléphona...

Claude, mise dans son lit, recevait ses soins de Julie, qui avait renvoyé se coucher son mari qui claquait des dents, en proie à de violents frissons.

— Ta présence n'est bonne à rien ici... remonte vite, lui avait-elle dit.

Et Joseph s'était retiré à regret après avoir aidé la femme de charge et Adèle à transporter Mme Aimery dans sa chambre.

La crise de nerfs allait s'accroissant en dépit des efforts que faisaient les deux vieilles femmes pour l'apaiser. Puis ce fut le tour de Claude qui, revenue à elle, se tordit sur son lit en poussant des cris aigus...

Pierre, au milieu de cet affolement, téléphonait. Le docteur Benoît prévenu annonça qu'il serait là dans une demi-heure, recommanda de ne pas toucher au cadavre et de ne pas arracher le poignard de la plaie.

Puis ce fut le commissaire de police, M. Roland qui, rentrant précisément au commissariat, après une tournée d'épuration, informa Pierre qu'il venait immédiatement avec son secrétaire et deux agents... Pierre remonta annoncer l'arrivée de ces messieurs de la police et du docteur, mais personne ne l'écouta.

Adèle criait :

— Mademoiselle, Claude calmez-vous. Vous allez vous casser la tête contre le mur... Pierre... Pierre, aidez-moi à la maintenir... Est-elle forte, la mâtine...

Pierre, obligeant, s'approcha, mais ce fut pour recevoir en plein visage les poings de Claude vociférant, écumant, hurlant comme une possédée.

Mme Aimery, heureusement commençait à s'apaiser. Le retour au calme fut annoncé par une abondante crise de larmes, suivie de lamentations sans fin...

On sonna enfin à la porte de l'hôtel. Pierre, le nez en sang et la joue déchirée, courut ouvrir.

Mais le commissaire était déjà dans le vestibule. Il dit à Pierre ahuri :

— Est-ce que c'est vous qui avez ouvert la porte d'entrée.

— Mais non... mais non... monsieur le commissaire... La porte était fermée... les dames en rentrant du théâtre ont certainement donné un tour de clef, tourné le verrou et mis la chaîne de sûreté comme elles font toujours...

Le commissaire regarda son secrétaire...

— C'est limpide comme de l'eau de roche, dit-il, l'assassin est tranquillement sorti par cette porte et ne s'est pas donné la peine de la refermer...

— Oui, dit le secrétaire, il est sorti par là... Mais par où est-il entré?

— C'est ce que nous allons tâcher de savoir... J'avais craint un instant que l'assassin ne fût resté dans l'hôtel mais cette porte ouverte...

— L'assassin serait encore dans l'hôtel? s'exclama Pierre, tremblant... Eh bien il ne manquerait plus que cela...

— Agents, ordonna le commissaire, restez ici et ne laissez sortir personne. Vous, conduisez-moi, mon ami...

Pierre obéit.

Bientôt, le commissaire se trouva devant le cadavre de Simone.

— Fichtre! dit-il... l'assassin avait le poignet vigoureux... Quel rude coup de stylet... Enfoncé jusqu'à la garde... en plein coeur... Du beau travail... Voyez, Bertrand, à peine quelques gouttes de sang tachant la chemise...

— Ce n'est pas un stylet, rectifia le secrétaire qui examinait attentivement l'arme meurtrière... C'est un coupe-papier en argent... la poignée représente une Diane debout sur un rocher... C'est Diane, évidemment, elle a un croissant dans les cheveux...

— Un coupe-papier! dit le commissaire pensif... L'assassin a dû trouver cette arme sous sa main... Le coupe-papier appartenait n'est-ce pas à votre maîtresse...

Pierre répondit avec assurance :

— Je n'ai jamais vu pareil coupe-papier dans l'hôtel... Certainement Mlle Claude ne s'est jamais servie d'un instrument pareil... Si elle n'avait pas sa crise de nerfs, elle pourrait vous dire...

« Tenez, justement, elle se calme... On pourrait le lui demander... Mais je sais bien ce qu'elle répondra...

— Bizarre! fit le commissaire... Cet

assassin qui vient tuer avec un coupe-papier... Ne trouvez-vous pas, Bertrand ?

— C'est inexplicable, monsieur le commissaire...

— N'a-t-on rien volé, mon ami... N'avez-vous remarqué la disparition d'aucun objet!...

L'interrogatoire fut interrompu par l'arrivée du docteur Benoit que les agents avaient bien voulu laisser passer.

La consigne était de ne pas laisser sortir mais non de défendre d'entrer.

— Oh! fit le vieux docteur qui avait vu naître les deux jeunes filles et était depuis de longues années le médecin et l'ami de la famille. Oh! c'est affreux. Pauvre petite Simone! Mais quel est donc le monstre...

— Pardon, fit le commissaire, mais qui êtes-vous, monsieur.

— Le docteur Benoit...

— Oh! en ce cas... vous arrivez à point pour constater...

Il s'effaça, laissa s'approcher le vieux médecin dont les yeux étaient obscurcis par les larmes. Hélas! la constatation était des plus simples. La mort avait été instantanée.

La victime, surprise en plein sommeil, était morte sans avoir même pu pousser un cri tant avait dû être foudroyant le geste de l'assassin...

— Mais pourquoi... pourquoi ce meurtre abominable! gémit le docteur... C'est insensé... Quel mal pouvait avoir fait cette enfant si aimable, si douce, qui dans huit jours allait épouser l'homme qu'elle adorait... C'est horrible... horrible!

— Ah! demanda le commissaire, Mlle Aimery était fiancée?

— A un jeune homme charmant, Henri de Vilaret, qui était très épris d'elle. Pauvre garçon! quel chagrin va être le sien?

— Savez-vous l'adresse de M. de Vilaret?

— Certainement, il habite 17, rue Michel-Bizot... C'est là que se trouvent les usines de son père...

Sur un regard du commissaire, le secrétaire avait inscrit rapidement l'adresse d'Henri de Vilaret.

— Docteur, dit doucement le commissaire, je crois que votre présence serait utile auprès de Mme Aimery et de sa fille qui sont malades. Je n'ai pas cru devoir me présenter encore à Mme Aimery et j'attends votre opinion pour savoir si, dans l'état où elle est, je puis me permettre de lui poser quelques questions.

— Je vais la voir...

Il jeta un regard apitoyé sur le cadavre de Simone et sortit de la chambre mais Adele l'appela aussitôt pour soigner Claude, qui, maintenant, ne rougeait plus, les yeux fixes et les dents serrées, semblait frappée de folie...

Pierre demanda si on avait besoin de lui.

— Pas pour l'instant. Je vous interrogerai tout à l'heure, ainsi que vos camarades; qu'ils se tiennent à ma disposition.

Resté seul avec son secrétaire, M. Roland lui dit:

— Que pensez-vous de l'assassin?

— Ce n'est pas un voleur puisqu'il n'a rien emporté. Je crois, comme vous, monsieur le commissaire, que ce crime mystérieux est l'oeuvre d'un amoureux éconduit. Il aura appris le prochain mariage de sa bien-aimée et, avec cette logique spéciale qui caractérise les amoureux, il aura dit à sa belle « Puisque tu ne veux pas être à moi, tu ne seras pas à cet autre ». Et voilà un coup en plein cœur.

— Ce que vous me dites me paraît très plausible, mon cher Bertrand, et je serais le juge d'instruction que j'orienterais mes recherches du côté des gens qui pouvaient fréquenter les Aimery. Je crois qu'on arriverait à dé-

couvrir sans trop de peine que Mlle Aimery avant d'être fiancée avait flirté avec quelqu'un qui, jugé indésirable sans doute, par la mère, a voulu se venger.

— On peut aussi supposer que la jeune fille aimait ce jeune homme et que, changeante comme tant de femmes, elle a donné ensuite son cœur à ce M. de Vilaret, ce qui n'a pas dû faire plaisir au premier soupissant.

Le commissaire eut un geste vague.

— Le juge d'instruction se débrouillera. Notre rôle à nous est de constater, de procéder à un premier interrogatoire des habitants de l'hôtel et de rechercher si le criminel par hasard ne serait pas encore dans l'immeuble... mais ça m'étonnerait, cette porte ouverte...

— Il a peut-être ouvert la porte pour entrer et n'a pas eu le temps de ressortir.

— On pourrait voir cela en regardant s'il y a des empreintes à l'intérieur ou à l'extérieur.

— Mais ça, ce n'est pas encore de notre ressort.

« Allons donc voir nos agents et don-

interrogée? demandez donc au docteur si c'est possible.

Le docteur descendit aussitôt mais s'opposa à l'interrogatoire de Mme Aimery et de Claude, vu l'état de prostration dans lequel se trouvaient ces malheureuses créatures.

— Tout ce que je puis vous dire, que j'ai arraché à Mme Aimery entre deux crises de larmes, c'est qu'elle dormait et qu'elle a été réveillée par Mlle Claude, une heure environ après leur rentrée du théâtre. Mlle Claude avait entendu marcher dans la chambre de sa soeur, puis un cri étouffé. Epouvantée, elle n'a osé bouger pendant un moment, puis, s'armant de courage, elle s'est rendue dans la chambre de sa mère.

« Mme Aimery a commencé par rire des frayeurs de sa fille, puis, pour lui montrer l'inanité de ses craintes, elle s'est rendue avec elle dans la chambre de cette pauvre Simone... »

« Elles l'ont trouvée morte... »

« Vous devinez la suite. »

— Oui... oui... murmura le commissaire. Une heure après la rentrée du bal, le crime a eu lieu. L'assassin

intacte. Pour passer, il aurait fallu qu'une fois la porte entrebaillée, cet homme, armé d'une cisaille, coupât ladite chaîne...

— La personne qui a fermé la porte peut avoir oublié d'accrocher la chaîne...

— Oh! si nous entrons dans le domaine des suppositions. Voyons, docteur, n'êtes-vous pas de mon avis?

— Mais si, monsieur le commissaire. Le meurtrier de toute évidence était dans l'hôtel avant l'arrivée de ces dames... Comment avait-il pu pénétrer? Mystère... Mystère aussi sa façon d'agir... Pourquoi s'en prendre à Simone seule... pourquoi elle plutôt que sa soeur ou sa mère.

Le commissaire sourit d'un air fin.

— Ah! voilà, il y a une raison que je pressens... mon secrétaire aussi. L'enquête dira si nous avons vu juste... Venez, Bertrand... Docteur je vous salue... Présentez mes hommages et mes regrets à Mme Aimery... Préparez-la à la visite du juge d'instruction demain et aussi à celle de la Sûreté...

Le commissaire jugeant son rôle terminé, quitta l'hôtel, après avoir de nouveau donné ordre à l'agent de faction à l'entrée de ne laisser personne poser sa main sur la porte.

II — Le témoignage du coupe-papier

MONSIEUR Dunois-Bodin, l'honorable juge d'instruction, chargé de l'enquête, attendait dans son cabinet, Henri de Vilaret, l'ex-fiancé de Simone Aimery. Il était assez contrarié, car son enquête n'avancait pas.

Les limiers de la Sûreté, choisis cependant parmi les plus habiles étaient en défaut.

Pas la moindre trace. Rien qui pût aiguiller les recherches. M. Dunois-Bodin avait pourtant fait consciencieusement son devoir.

S'étant rendu sur le lieu du crime dès qu'il en avait été avisé, il avait interrogé non seulement les domestiques, mais aussi Mme Aimery. Quant à Claude, en proie à une fièvre terrible, accompagnée de délire, elle était hors d'état de subir le moindre interrogatoire.

Il avait examiné l'hôtel de fond en comble, relevé de vagues empreintes digitales sur la porte, mais c'était tout.

Les allées et venues du personnel, du commissaire, des agents n'avaient pas permis de relever sur les tapis la marque d'une chaussure spéciale qui pût attirer l'attention, fournir un indice.

Le médecin, mandé par lui, après avoir examiné le cadavre n'avait remarqué sur le corps de la victime aucune trace de violence.

« Frappée dans son sommeil, morte subitement. »

Et le permis d'inhumer avait été délivré, le cadavre ne pouvant être utile en rien à la justice.

Le coupe-papier, retiré de la plaie, avait été emporté par le juge.

C'était sa seule pièce à conviction, avec les empreintes digitales exclusivement féminines, qui étaient celles des mains de la famille Aimery.

Le mystère s'épaississait de plus en plus.

Henri de Vilaret, qui était à Nice auprès de sa mère très gravement malade, n'avait pu arriver que pour les obsèques. Il n'avait pas eu la douloureuse consolation de voir une dernière fois le visage de sa bien-aimée.

Le juge d'instruction n'avait pas cru devoir le convoquer, certain qu'il était absolument étranger à ce crime abominable, puisqu'il était absent de Paris ce jour-là.

Sa déposition ne pouvait apporter aucune lumière et le juge ne se souciait pas d'entendre les sanglots d'un



— Maintenant que nous voilà mariés, j'espère que nous resterons de bons amis.

ner ordre que nul ne touche à la porte, puis nous interrogerons le personnel et à la première heure, j'aviserai le Parquet.

Puis, maussade, il ajouta:

— En voilà une nuit... Après l'épuration des boulevards, ce crime... et les types amenés au commissariat qu'il faut interroger... Vous verrez que nous finirons par ne plus pouvoir nous coucher. Allons, Bertrand...

L'ordre donné aux agents, le commissaire réfléchit, en détacha un qu'il mit en faction devant la chambre de Simone avec défense de laisser entrer qui que ce soit, puis, s'installant dans un salon du rez-de-chaussée, il procéda à l'interrogatoire du personnel.

Les réponses des domestiques ne pouvant naturellement rien lui apprendre quant au crime lui-même et pas davantage sur la vie privée de Simone, que tous dépeignirent comme une jeune fille très honnête, très aimable, ne sortant jamais sans sa mère ou sans sa soeur aînée, Mlle Claude.

Aucune piste de ce côté-là, grommela le commissaire.

Il appela Pierre le dernier interrogé qui se retirait.

— Votre maîtresse pourrait-elle être

était-il déjà dans l'hôtel... On peut l'admettre, n'est-ce pas, Bertrand? Le coup fait, profitant du répit que lui donnait la peur de Mlle Claude, qu'il croyait peut-être endormie, il est descendu tranquillement, a ouvert la porte... et voilà... Pas la peine que je fasse des recherches...

— C'est bien inutile, en effet, approuva le vieux docteur.

Ce n'était pas l'avis du secrétaire, convaincu, lui, que l'assassin avait suivi ces dames, qu'il avait attendu patiemment que toutes lumières soient éteintes et qu'alors il avait pénétré dans l'hôtel où il était peut-être encore.

— Mais, sacrebleu, Bertrand, si j'admets votre thèse, comment expliquez-vous qu'il a pu entrer si facilement. Il avait donc la clef du verrou de sûreté, la clef de la serrure.

— C'est dans le domaine des choses possibles... Et à défaut de clefs, nos cambrioleurs ont des outils si perfectionnés...

— Mais nous avons convenu que l'assassin n'était pas un type de la pègre, mon cher ami.

« Ce n'est pas un assassin ordinaire... Et puis, la chaîne de sûreté qui est

malheureux dont le rêve d'amour venait d'être si brutalement détruit.

Il avait préféré laisser ce jeune homme à sa douleur, lui éviter l'ennui d'un interrogatoire fastidieux et... inutile.

Mais voici que six jours après les obsèques, M. Dunois-Bodin avait reçu au Palais de Justice une singulière carte-lettre, contenant ces simples mots écrits au crayon :

« Montrez à M. de Vilaret le coupe-papier qui a servi à tuer sa fiancée. Et vous connaîtrez le nom de l'assassin. »

La lettre n'était naturellement pas signée.

Le juge d'instruction, méfiant d'abord et croyant à une méchanceté anonyme ou à la vengeance d'un amoureux éconduit par Simone, hésita d'abord.

Puis le désir d'avancer son enquête, la passion de la vérité le décidèrent. Il fit convoquer Henri de Vilaret pour le lendemain.

Et ce lendemain arrivé, le juge, impatient, consultait sans cesse sa montre, attendait...

Le coupe-papier était caché par un dossier qui le dissimulait en entier. Par contre, la lettre anonyme était placée bien en évidence sur le bureau du juge.

Enfin, on frappa discrètement à la porte et le greffier Pattavoix, vieil homme expert dans les instructions et fort sceptique, ouvrit à Henri de Vilaret.

Ce dernier, vêtu de noir, l'air profondément triste, les traits tirés, entra et salua M. Dunois-Bodin, qui fit avancer un siège.

Henri de Vilaret pouvait avoir une trentaine d'années, peut-être un peu plus.

Grand, mince, élégant, de visage régulier, expressif, il appartenait à cette catégorie désignée communément sous le qualificatif de « beaux garçons ». Mais sa beauté n'avait rien de vulgaire.

Un observateur attentif aurait pu critiquer seulement le regard de Vilaret, regard loyal certes, mais parfois un peu fuyant, un peu craintif, comme il existe souvent chez les êtres qui manquent de volonté et d'énergie.

— Excusez-moi de vous faire appeler et de troubler ainsi votre légitime douleur. Mais il s'agit d'un fait nouveau qui peut être gros de conséquences.

— Je suis à vos ordres, monsieur le juge, et s'il est le moindrement du monde en mon pouvoir de vous aider à découvrir la vérité, à retrouver le misérable qui a tué ma chère Simone... L'émotion l'empêcha de continuer.

Bienveillant, le juge le réconforta et l'exhorta au calme.

Le greffier Pattavoix, l'air ennuyé, prit sa plume pour recueillir la déposition de ce lugubre témoin.

— Voyons... vos nom, âge et profession ?...

Henri, se dominant, répondit de son mieux.

— Vous étiez fiancé à Mlle Simone Aimery depuis combien de temps ?

— Six mois environ...

— Vous n'avez remarqué, pardonnez-moi cette question, personne qui fût empressé auprès d'elle, personne qui lui fit une cour discrète... en tout bien, tout honneur.

— Mais non, dit Vilaret, surpris... Nous nous aimions, nous étions fiancés... Nul n'aurait osé se permettre...

— Ma question n'est pas sans motif. Je désirais savoir si votre amour pour Mlle Aimery n'avait pas suscité de colère ou de haine contre vous, si quelque soupçon malheureux, pour se venger, n'aurait pas été capable d'écrire une lettre anonyme.

— Contre Simone ? s'écria Henri.

— Non, contre vous.

Et avant que Vilaret ait pu revenir de sa surprise, le juge, prenant sous les dossiers, l'arme du meurtre, la

présenta au fiancé de Simone en disant :

— Connaissez-vous ceci ?

Les yeux désorbités, livide, pris d'un soudain tremblement, en proie à la plus violente des émotions, Vilaret bégaya :

— Le coupe-papier de Suzy...

Ces mots, prononcés, il recula avec une sorte d'horreur et se voila le visage de ses mains.

M. Dunois-Bodin et le sceptique Pattavoix se regardaient quelque peu étonnés de l'effet inattendu produit sur Henri de Vilaret par l'instrument du crime.

— Et à présent, continua le juge implacable, veuillez prendre connaissance de ceci.

Il tendit au malheureux, effondré, hébété, la lettre anonyme. Henri la prit d'une main tremblante et lut à mi-voix :

« Montrez à M. de Vilaret le coupe-papier qui a servi à tuer sa fiancée et vous connaîtrez le nom de l'assassin ».

— Oh ! gémit Vilaret, laissant retomber la terrible lettre sur le bureau du juge, c'est épouvantable !

Un crime pareil... Elle ! si noble, si généreuse... S'en prendre à Simone qui était innocente... Non, mon cœur se révolte à cette pensée, se refuse à croire coupable...

— Monsieur, dit le juge avec plus de douceur, remettez-vous... Je crois entrevoir la vérité... Cette vérité si pénible soit-elle pour vous, votre devoir d'honnête homme est de la dire. Songez, puisque vous savez que votre silence pourrait amener l'arrestation d'un innocent... Parlez, monsieur de Vilaret... je vous en prie... il le faut...

Mais M. de Vilaret ne semblait pas décidé à parler.

Il se débattait contre les pensées qui le torturaient, s'efforçait en vain de rester calme.

Le juge vint frapper un grand coup.

— Monsieur, dit-il sévèrement, si vous persistez à vous taire... En présence du trouble singulier qui s'est emparé de vous à la lecture de cette lettre, je vais être obligé de vous inculper...

— M'inculper, moi...

— Toutes les suppositions sont permises. Votre attitude justifie toutes les suspicions. Ou vous êtes complice,



— J'avais l'idée d'un merveilleux dîner à la maison, mais il aurait coûté si cher qu'on serait mieux de dîner en ville.

Le juge, résolu à profiter du trouble de celui qui se trouvait en sa présence et qui, à ses yeux ne faisait plus figure de témoin mais d'accusé, dit d'une voix sèche :

— Vous connaissez cette arme !

— Oui... Oui... Monsieur le juge ! bégaya Henri.

— Elle vous appartenait sans doute !

— Oui... Non...

— Est-ce oui... est-ce non ?

— Elle m'avait appartenu... Cette arme... Je veux dire ce coupe-papier me venait de mon grand-père... C'est un ouvrage d'art très ancien... Mais... Mais... il y a un an environ... je l'ai donné...

— A qui ?

Henri de Vilaret hésita à répondre...

— Parlez, monsieur... A qui avez-vous donné ce coupe-papier ?

Le visage convulsé, de Vilaret trahit la lutte intérieure de son esprit. Il essaya de sa main droite la sueur d'angoisse qui perlait à son front. Ses lèvres eurent un frémissement douloureux...

— Non... non... c'est impossible, murmura-t-il... Elle n'a pu faire cela...

ou vous êtes coupable du meurtre de Mlle Aimery...

— Mais c'est fou... Moi, je serais l'assassin de Simone que j'adorais... Moi, que le jour du crime me trouvais à plus de huit cents kilomètres de Paris... J'étais auprès de ma mère. Plus de dix personnes peuvent l'attester...

— Alors, si vous n'êtes pas le coupable, vous êtes le complice ou l'instigateur... Ah ! votre refus de parler m'oblige à raisonner ainsi. Si vous êtes innocent, pourquoi gardez-vous le silence.

« Ce coupe-papier, vous l'avez avoué, vous appartenait.

« Vous prétendez l'avoir donné à quelqu'un. Je vous somme de dire le nom de cette personne... »

Henri de Vilaret courba la tête. Dans un souffle, il prononça à peine distinctement ce nom : Suzy Percy...

M. Dunois-Bodin sursauta, regarda Pattavoix qui resta, le porte-plume en l'air, prodigieusement intéressé par ce qu'il entendait.

— Suzy Percy... la célèbre artiste...

la vedette du théâtre de la Renaissance...

M. Dunois-Bodin se gratta le menton, ce qui était chez lui l'insigne d'une grande perplexité.

— Voyons, voyons, grommela-t-il... Vous affirmez avoir donné il y a un an ce coupe-papier à Mlle Suzy Percy... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le juge.

— De toute évidence, on ne saurait admettre que Mlle Suzy Percy, jeune, jolie, riche, célèbre, s'est rendue nuitamment chez Mlle Aimery pour la poignarder. On a du lui voler ce coupe-papier.

— C'est ce que je crois ! dit Henri, les yeux baissés. Je ne puis croire que Suzy...

M. Dunois-Bodin eut un imperceptible mouvement des paupières :

— Ah ! ah ! vous appelez Mlle Percy familièrement de son prénom... Vous la connaissez sans doute intimement ?

Henri de Vilaret se troubla...

— J'ai été très lié avec Mlle Percy ! dit-il simplement.

Le juge lança brutalement.

— Vous étiez intimement lié...

— Je l'ai été, corrigea Henri avec de l'embarras.

— Et vous avez rompu sans doute lorsque vous avez connu Mlle Aimery ?...

— J'ai... J'ai rompu il y a deux mois...

— Vous n'aimez plus Mlle Percy ?

— J'aimais de tout mon cœur, de tout mon être ma chère Simone...

— C'était évidemment un motif suffisant pour rompre, puisque vous aviez sans doute assez d'une liaison qui avait trop duré...

« Comme Mlle Percy a-t-elle pris cette rupture... »

Henri, sur des charbons ardents, balbutia :

— Elle a eu beaucoup de chagrin... Elle m'aimait toujours. J'étais le premier homme qu'elle ait aimé, me disait-elle.

Pattavoix eut un petit ricanement qui fit tressauter Henri. Il regarda le greffier avec colère.

— Mlle Percy, lorsque je l'ai connue, était une honnête jeune fille et j'affirme sur l'honneur avoir été son premier amoureux...

Pattavoix, vexé, plongea le nez dans ses écritures.

— Ceci n'a qu'une importance relative, dit le juge.

— Mlle Percy, lorsque vous lui avez signifié que vous la quittiez pour vous marier, n'a-t-elle proféré aucune menace ?...

— Elle m'a dit simplement que je me repentirais avant peu de ce que je faisais.

— Ah ! ah ! triompha le juge... Ecrivez, Pattavoix.

« Mlle Percy vous a menacé de vous faire repentir de votre geste qu'elle jugeait malséant, pour ne pas dire plus.

« Naturellement, dès cet instant, elle a voué une haine mortelle à votre fiancée. Elle n'ignorait pas, n'est-ce pas, que vous deviez épouser Mlle Aimery ?

— Je lui ai dit loyalement la vérité. A quoi du reste m'eût servi un mensonge. Elle aurait appris par les journaux le nom de celle qui devait être ma femme.

— Mlle Percy était-elle de caractère violent, vindicatif ?

— Elle a toujours fait montre, pendant les quatre ans de notre liaison, de la plus parfaite égalité d'humeur. Elle n'était du reste pas très expansive... Comme toutes les femmes slaves, elle était un peu mystérieuse, énigmatique parfois, troublante... mais nullement inquiétante. Très franche, au contraire... très droite... Elle était généreuse à l'excès, serviable à tous, mais se liait difficilement. Je ne lui ai jamais connu d'amie...

— Vous dites qu'elle était slave... Pourtant ce nom de Suzy Percy...

— N'était qu'un nom de théâtre... Son vrai nom est Vera Obolenska...

— Vous avez écrit, Pattavoix... Vera Obolenska.

Et brusque, les yeux dans les yeux de Vilaret, le juge demanda d'une voix tranchante :

— Vous croyez, n'est-ce pas, que c'est Suzy Percy qui par jalousie a poignardé Simone Aimery...

— Je me refuse à le croire ! dit Henri. Mon coeur proteste contre ma raison...

— C'est de la littérature. Votre raison a raison, monsieur, du passé, s'efforce d'innocenter cette femme, qu'au fond, vous savez être la criminelle...

— Mais non... protesta Henri... c'est impossible.

— Vous manquez de conviction... Je comprends combien est délicate votre situation. Il vous répugne d'accuser formellement une femme que vous avez aimée. Mais la justice ne saurait avoir de ces faiblesses. Elle doit rechercher et punir les coupables.

« Et vous devez l'aider, monsieur, car le sang de cette innocente jeune fille crie vengeance contre le meurtrier. La Mlle Aimery doit être vengée.

La pensée de Simone lâchement assassinée, de son amour perdu, changea le cours des idées de Vilaret et étouffa toute pitié dans son coeur... Il releva la tête...

— Vous avez raison, monsieur le juge. Simone doit être vengée...

« Mais je ne puis rien ajouter à ce que j'ai dit. Le coup-papier a été donné par moi à Mlle Percy, c'est exact. Il est exact aussi qu'elle m'a menacé de me faire recenser de la querelle. Mais de là à accuser formellement de cet assassinat Mlle Percy...

— Ceci est l'oeuvre de la justice. C'est à moi qu'il incombe de faire avouer sans la voir...

« J'aurais sans doute besoin de vous confronter avec elle...

— Oh ! non... non... dit vivement Henri, pas cela... Je vous en prie, monsieur le juge, à quoi bon ! Elle ne niera pas ce que j'ai dit, puisque c'est la vérité et que même pour sauver sa tête, Suzy se refuserait à mentir. Je ne veux pas la voir...

— Je tâcherai de vous donner satisfaction, dit Dunois-Bodin... mais tout cela dépendra de la tournure de l'interrogatoire...

— Et, interrogea anxieusement Henri, si elle avouait... Me faudrait-il aller en Cour d'Assises pour témoigner ?

— Cela serait indispensable...

— Oh ! mon Dieu ! moi témoin contre Suzy...

— Vous penserez que Mlle Simone était innocente de toute faute... qu'elle vous aimait et qu'elle est morte pour vous avoir aimé...

Le nom de l'esprit avait un effet magique sur l'esprit du malheureux.

— Vous avez raison, monsieur le juge, dit-il d'une voix plus ferme, je penserais à la pauvre Simone chérie et cela me donnerait le courage de faire mon devoir...

— Vous pouvez vous retirer, monsieur de Vilaret.

Chancelant, Henri de Vilaret se retira...

— Pattavoix, vous allez immédiatement écrire à Mlle Suzy Percy, la convoquer d'urgence pour demain en mon cabinet à trois heures de relevée.

— Où dois-je adresser la convocation ? Au Théâtre de la Renaissance ?

— Non... Non... à son domicile... Mlle Suzy Percy figure certainement dans le Bottin mondain et dans l'annuaire des Téléphones. Cherchez son adresse.

Et le juge d'instruction joyeux se frotta les mains.

— Une affaire dont on parlera et qui me fera le plus grand honneur ! dit-il...

Et c'était à l'auteur de cette lettre ano-

nyme que je devrai... Au fait qui diable a bien pu écrire cette lettre ? Homme ou femme ? Bah ! à quoi bon chercher à découvrir l'auteur de ce factum... Cela n'a aucune importance.

M. Dunois-Bodin se trompait.

III — La jolie Suzy Percy

Aussi loin que pouvaient remonter les souvenirs de Suzy Percy lorsqu'elle cherchait à se rappeler les premiers jours de son enfance, elle ne voyait, à travers la brume un peu confuse de sa mémoire que le visage rayonnant de bonté de la vieille Mikhailovna, cette Russe dévouée, qui avait



— Félicitations, Henri ! Tu viens de placer le premier ballon américain dans l'orbite de la lune !

été la compagne de sa vie jusqu'à ce que Suzy, dix-huitième année, atteignit sa dix-septième année.

A cette époque, la vieille Mikhailovna qui pouvait avoir soixante-dix ans s'éteignit dans les bras de celle sur qui elle avait veillé sans cesse avec une affection quasi sauvage et qui la chérissait comme si elle avait été sa véritable mère.

Ce fut le premier grand chagrin de Vera mais elle en avait eu d'autres étant plus jeune.

Longtemps, elle s'était désespérée de ne pouvoir connaître ses parents, d'ignorer à qui elle devait le jour, de ne pouvoir arracher à Mikhailovna le secret sur le mystère qui entourait sa naissance et continuait de planer sur sa vie.

Aux instances de Vera, Mikhailovna, gardienne fidèle du secret qui lui était confié, se contentait toujours de répondre :

— Patience, barinia, ma petite princesse, tu ne sauras que trop tôt la vérité ; à vingt ans seulement tu sauras tout, c'est l'ordre...

— L'ordre de qui ? demandait rageusement la jeune fille.

— L'ordre de ceux qui ont le droit de commander à toi et à moi. Patience ! Patience !

Et la vieille Russe, pour ne pas céder à la tentation de parler, courait se réfugier dans sa chambre et s'agenouillait devant une icône dorée, représentant Saint-Alexis et à côté de laquelle nuit et jour brûlait une petite lampe.

Tout ce que Vera avait pu savoir, c'est qu'il y avait à Paris un notaire, M. Brunet, qui habitait 67, rue d'Hauteville, qui, lorsqu'elle aurait vingt ans, devait lui remettre certains papiers lui appartenant.

Avec ces papiers, le notaire devait verser pour la dernière fois les vingt mille francs que tous les ans, le 9 janvier, il avait ordre de donner pour l'entretien de la jeune fille.

Depuis qu'elle était à Paris — où elle était venue en compagnie de Mikhailovna — alors qu'elle avait six mois à peine, la notaire avait remis régulièrement à la vieille Russe l'argent déposé chez lui pour Vera.

Vingt mille francs, c'était une somme assez importante avant la guerre

et même après, elle suffisait largement à l'entretien des deux femmes.

Toutes deux avaient depuis vingt ans habité rue Bonaparte un grand et vieux appartement de loyer modéré, trop grand pour elles certes au début mais qui fut trop petit lorsque Vera ayant grandi l'emplit de ses cris et de ses courses folles.

Une vieille bonne de province s'occupait du ménage, faisait les courses, aidée pour les gros ouvrages par une femme de ménage.

Mikhailovna, elle, ne faisait rien que surveiller la petite « barinia » qu'elle promenait à travers Paris, conduisait au cirque, au cinéma, dans tous les endroits où il plaisait à Vera, fouguese et capricieuse, de promener sa fantaisie.

Lorsque l'enfant eut huit ans, Mikhailovna, exécutant sans doute des ordres antérieurs, au lieu de la mettre en pension, prit une institutrice, un professeur de piano, de dessin, de danse, fit donner à Vera une solide instruction, une éducation de princesse.

Elle avait pour tout cela pris l'avis du notaire, M. Brunet, qui avait fait lui-même un choix judicieux et sévère des professeurs destinés à la petite fille.

Vera, d'une intelligence extraordinaire, stupéfia ses maîtresses et ses maîtres par sa facilité à apprendre et à retenir.

C'était ce que l'on nomme un petit prodige qui, avec les années devint une adorable jeune fille, fort instruite, très bien élevée et fort avertie des choses de la vie.

Car en grandissant, Vera s'était peu à peu débarrassée de la tutelle de Mikhailovna, allait toute seule à des cours choisis par elle et se passionnait pour les sports.

Elle avait voulu apprendre l'équitation, l'escrime, la natation comme elle avait appris la danse et le piano.

Elle fréquentait les salles de tir et était devenue d'une incomparable habileté à ce dernier exercice.

Elle excellait d'ailleurs dans tout ce qu'elle entreprenait, voulant être supérieure à toutes les jeunes filles, à toutes les femmes contre qui elle éprouvait une sorte de jalousie, parce que toutes avaient des parents, un nom... Ah ! ce nom qui lui faisait défaut !

Que de larmes il lui avait fait verser...

Et puis, tout d'un coup, Vera se passionna pour le théâtre et voulut être actrice.

Elle avait entre temps, fait la connaissance du fameux notaire qui s'était pris de sympathie pour elle, la recevait toujours avec plaisir s'intéressant à ses progrès, s'amusant des répliques audacieuses de cette fantasque jeune fille, qu'un sort cruel destinait à vivre en marge de la société.

Lorsque Vera lui fit part de son dessein, le vieux notaire leva les bras au ciel.

— Actrice ! Vous, mon enfant ! vous actrice !

— Pourquoi pas !

— Mais une actrice... c'est... c'est en quelque sorte une femme qui... que... enfin une personne qu'on ne reçoit pas dans la bonne société...

— Voulez-vous me dire, maître, quelle est la société qui ouvrirait ses portes à Mlle Vera, fille sans nom et sans parents, sur le compte de qui toutes les suppositions sont permises...

— Euh ! Euh ! il est certain que... oui, enfin... évidemment... vous avez une situation un peu spéciale... mais tout de même... actrice !...

Vera qui était dans son dix-septième printemps mit le comble au désarroi du vieux tabellion en sortant d'un étui démasquiné une cigarette qu'elle alluma au nez de Me Brunet, lequel n'avait jamais pu admettre les femmes qui

fument et qui portent les cheveux courts...

— Et vous fumez ! dit-il avec humeur... Comment Mlle Mikhaïlovna a-t-elle pu vous permettre.

— Mikhailovna fume du matin au soir, répondit tranquillement Vera ; mais la question n'est pas là, Maître, je veux faire du théâtre. Il faut m'aider...

— Moi, vous aider, Seigneur ! Et de quelle façon ?

— Je me suis informée. Pour entrer au Conservatoire où j'ai dessein de me présenter, il me faut un acte de naissance...

— Ah diable !

— Vous connaissez mes parents... vous...

— Moi, je connais... c'est-à-dire... non... non... n'insistez pas...

— Je ne vous demande pas leur nom mais vous pouvez leur écrire et demander pour moi cet acte de naissance qui m'est nécessaire.

Le notaire fort embarrassé se gratta le front.

— C'est que... c'est que... balbutia-t-il, je ne sais où écrire, ni à qui...

— Cependant, cet argent que vous versez pour moi tous les ans...

— Cet argent... mais il est là dans mes coffres... J'ai reçu pour vous quatre cent mille francs... je dois vous en verser vingt mille tous les ans pendant vingt ans.

— Jusqu'au jour où vous me remettrez certains papiers, je sais... Eh bien, consultez ces papiers que moi je ne dois lire que dans trois ans et vous trouverez certainement les renseignements qui m'intéressent...

— Ces papiers, coupa le notaire, sont sous enveloppe cachetée avec cinq cachets de cire qui doivent être brisés par vous seule.

« Sur l'enveloppe, il y a ces seuls mots : A remettre à Vera et à elle seule le 9 janvier de sa vingtième année.

— Et c'est signé ? interrogea impétueusement Vera, de quel nom ?

— Ce n'est pas signé, dit tristement



— Ce n'est pas moi qui accepterais de porter ce maillot !

le notaire et moi-même j'ignorais le nom de la personne qui m'a fait ce dépôt dont je lui ai donné reçu en laissant son nom en blanc...

Vera, irritée, jeta sa cigarette... — Je ne saurais donc jamais rien ! dit-elle avec colère.

— Dans trois ans... Un peu de patience... les années passent si vite... Il leur y avait sans doute de graves raisons pour que...

— N'en parlons plus, interrompit Vera, et occupons-nous de moi, de moi seule. Donc, je veux me présenter au Conservatoire.

« Il me faut un état-civil quel qu'il soit ? Oh ! cela n'aura pas d'importance car je prendrai un nom de théâtre qui sera toujours le mien et sous lequel j'arriverai à la célébrité, à la gloire.

« On ne m'a pas donné de nom.

« Je m'en ferai un si grand, si beau, que ceux qui ne m'ont pas reconnue

pour leur enfant regretteront de ne m'avoir pas donné leur nom.

Elle parlait avec tant d'exaltation que le notaire s'inquiéta.

— Là, là... voyons... mon enfant, calmez-vous... la chose peut s'arranger.

« Mais si j'admets qu'une tierce personne vous prête son acte de naissance, je ne puis, moi officier ministériel, intervenir dans une telle transaction que ma conscience réproouve... »

« Ce serait en quelque sorte me rendre complice d'un faux... »

« Je dois même ignorer ce que vous allez faire... »

« Oui, je dois l'ignorer... Vera jeta un cri de joie.

— Oh! j'ai trouvé! dit-elle... Merci, maître, je n'ai plus besoin de vous.

Elle avait trouvé en effet.

Elle venait de se rappeler que quelques jours auparavant, en aidant Mikhailovna à remettre en ordre la chambre de la vieille cuisinière qui les avait quittées pour aller terminer ses jours dans le Calvados chez ses petits enfants, elle avait trouvé des papiers oubliés par la vieille bonne.

Ces papiers Mikhailovna voulait les jeter au feu.

Vera l'en avait dissuadée, s'en était emparée avec l'intention de les renvoyer prochainement à leur vieille servante.

Or, parmi ces papiers, se trouvait l'acte de mariage de la bonne et l'acte de naissance de sa petite fille âgée de dix-huit ans.

Comment cet acte tout récent se trouvait-il là?

Dans quel but la vieille servante l'avait-elle demandé à sa petite-fille?

Elle avait dû le dire sans doute à Vera qui n'y avait prêté aucune attention car, depuis quelque temps, la pauvre vieille divaguait un peu et avait des absences de mémoire.

Toujours est-il que ce précieux acte était en la possession de la jeune fille.

Elle courut rue Bonaparte, tremblant que Mikhailovna n'eût remis la main sur ces papiers et n'en ait fait une flambée.

L'acte de naissance était toujours là et les événements suivirent un cours si normal que deux mois après, au Conservatoire, à l'examen d'admission était reçue Mlle Suzy Percy, âgée de 18 ans, qui, en remettant son acte de naissance au nom de Pauline Serres, originaire du Calvados, avait déclaré prendre le pseudonyme de Suzy Percy.

Elle annonça par lettre son admission au notaire, sans lui dire malgré tout à qui elle avait emprunté son acte de naissance.

— Folie! folie! gronda le notaire. Se faire actrice quand on est aussi distinguée, qu'on peut prétendre...

Il baissa le nez:

— De fait... Prétendre à quoi! Elle n'a pas de nom et dans trois ans, elle n'aura plus ses vingt mille francs de pension annuelle...

« Qu'aurait-elle fait alors? »

« Quelle carrière choisir? »

« Et sous quel nom se présenter? Quels papiers officiels aurait-elle pu fournir? »

« Décidément, la folie de cette charmante enfant est peut-être de la sagesse.

Le notaire ne croyait pas si bien dire.

Vera se révéla tout de suite comédienne de race, artiste de tempérament, étonnant son professeur par la sûreté de sa diction, la maîtrise de son jeu.

Dès les premières années, elle obtenait un premier accessit de tragédie et un second prix de comédie.

Le jury n'avait osé lui décerner la première récompense après un an de Conservatoire, mais il n'avait donné à aucune lauréate de récompense supérieure.

Le public qui ne s'embarrasse pas de ces subtilités siffla copieusement la

décision du jury et acclama longuement Suzy Percy.

L'année suivante, qui devait marquer son triomphe, vit la mort de Mikhailovna qui rendit le dernier soupir dans les bras de sa chère petite barinia et la bénit en disant ces derniers mots:

— Tu es princesse... la princesse...

Hélas! elle ne put prononcer le nom des parents de Vera qui d'ailleurs ne se souciait plus guère à présent du nom qui aurait dû être le sien.

N'était-elle pas en train de s'en forger un qui serait connu de l'univers entier...

Vera pleura longuement sa vieille amie...

Le notaire, prévenu, assista aux obsèques, tristes obsèques en vérité, que celles-là.

Pour suivre la dépouille mortelle de la vieille Russe, il n'y avait que Vera et M. Brunet.

Mais les plus grandes douleurs s'estompent à la longue et le temps et le travail eurent raison du chagrin de Suzy Percy.

Elle était seule au monde à présent, elle ne devait plus vivre que pour l'art, cet art qui déjà lui promettait les plus douces satisfactions...

Le concours de fin d'année de Suzy Percy fut un triomphe.

Le lendemain, les journaux proclamaient à l'envi qu'une nouvelle étoile était au firmament de l'art dramatique, une incomparable comédienne qui, à elle seule, réunissait en sa personne

le génie de Sarah Bernhardt, le talent de Réjane, etc...

Suzy Percy, double premier prix, devait légalement et normalement entrer au Théâtre Français.

Mais la direction de la Renaissance sut empêcher l'enterrement de ce jeune talent dans la nécropole officielle.

Une de ses artistes, appuyée par un ministre, était en pourparlers avec la Maison de Molière.

Elle était de grande beauté et de talent moyen et sollicitait l'emploi de Suzy, qu'elle était incapable d'égaliser.

Comment s'y prit le rusé directeur pour amener la « Maison » à ne pas réclamer Suzy Percy et à engager l'amie du ministre, nul ne le sut jamais, Suzy moins que personne.

Ce qui est certain, c'est qu'elle fut engagée par un intelligent directeur à des conditions si brillantes qu'elle crut rêver lorsqu'elle signa ce merveilleux contrat.

Le directeur n'eut pas à regretter sa confiance en la jeune artiste.

Dans la première pièce qu'elle créa, elle remporta un succès étourdissant qui fit courir tout Paris pendant plus d'un an...

Mais la carrière triomphale de Suzy Percy ne doit pas retenir notre attention...

Tandis qu'elle allait de succès en succès le cœur de Suzy parla.

Elle avait jusqu'alors vécu dans une farouche solitude, tenant à l'écart les femmes qu'elles n'aimait pas, ne se liant avec aucune de ses camarades,

accueillant froidement les hommages de ses admirateurs, si froide et si distante qu'une de ses camarades l'avait surnommée « Coeur de glace ».

C'était mal la connaître.

Si Suzy Percy passait indifférente au milieu de l'adoration et des hommages suscités par sa beauté et son talent, c'est que nul homme n'avait fait battre son cœur.

Elle avait imposé silence à sa nature ardente et passionnée par respect d'elle-même, ne voulant pas céder à ces caprices passages, à ces amours de rencontre, qui ne laissent derrière eux que désillusions et écoeurement.

Elle s'était juré de n'aimer qu'une fois et pour toute la vie.

Patiente, elle attendait le Prince Charmant, trouvant pour l'instant de quoi emplir son cœur et son esprit dans l'interprétation des héroïnes dont elle incarnait l'âme vibrante et douloureuse avec tant de sensibilité et de passion.

Et le Prince Charmant se présenta, transformant la vie de l'actrice.

C'était un soir, après une représentation particulièrement enthousiaste.

Encore sous le coup de l'émotion qui l'avait animée, Suzy Percy s'était rendue en hâte chez la duchesse de Charmes qui avait organisé en son hôtel une fête de bienfaisance en faveur des orphelins.

Tout le Tout-Paris élégant et aristocratique s'était rendu à cette soirée dont le prix d'entrée avait été fixé in-

Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1427

HORIZONTALEMENT : 1 — Petit trait horizontal ● Valérienne, qu'on mange en salade ● Qui mitige ● 2 — L'un des quatre évangélistes ● Archipel d'Océanie ● Dévaster, saccager ● Note ● 3 — Supporter avec indulgence ● Funeste ● Qui ne sont point aidés ● Masse de pierre très dure ● 4 — Altesse Royale ● Amener vers soi ● Partie mobile dans un moteur ● Première femme ● Homme misérable ● 5 — Fatigué ● Mère de Cain ● Temps accordé pour faire une chose ● Pièce de la charrue ● 6 — Fais quelque chose ● Bouche ● Lieux d'où l'on extrait la pierre ● 7 — Qui détiennent une chose ● Frère aîné de Moïse ● Meurtrir, en parlant des fruits ● 8 — Dans le nom d'un chef-lieu des Vosges ● Patrie des frères Anguier ● Longue vergue qui soutient les voiles ● Fleuve côtier de France ● Genre de plantes à feuilles purgatives ● 9 — Possèdent ● Fiancée de Roland dans les chansons de geste ● Maison, chambre ● Epouse de saint Joachim ● Masse de pierre qui tient à la terre ● 10 — Se suivent dans vite ● Filet pour prendre les oiseaux ● Abréviation de compagnie ● Corps simple métallique (Ti) ● Sans ornement ● 11 — Préjudice ● Chute ● Sable mouvant des bords de la mer ● Instrument pour accorder les pianos ● 12 — Faisceau de jonc pour nettoyer ● Produit des abeilles ● Superposa des poissons salés dans des barils ● La plus élégante des danses ● 13 — Sans surcharge ● Qui a des dispositions à ● Fleuve d'Irlande ● Propre ● 14 — En les ● Mannequin des modistes ● Situé ● Montant de la carte à payer ● A moi ● 15 — Point cardinal ● Se servir ● Vulgaire ● Ancienne ville d'Italie (Lucanie) ● Commune rurale autonome, en Russie ● 16 — Habitants ● Première conjugaison ● Martyre en 262 ● Deuxième conjugaison ● Plus âgé qu'un autre ● 17 — Femelles des rats ● Reproduction d'un écrit ● Insectes orthoptères sauteurs ● 18 — Dans une direction vers le bas ● Volonté ● Choisis par la voie des suffrages ● 19 — Unité ● Se dégage des corps en combustion ● Le Levant ● Epoque ● 20 — Sans mélange ● Tamis ● Capitale de la Tunisie ● Elan, progrès ● Connu ● 21 — Commune de l'Ain, arr. de Bourg ● Cotonnade de provenance indienne ● Art de lancer ● Fabrique et magasin d'armes ● 22 — Deux, en chiffres romains ● Cuisinier chargé des sauces ● Regarder en visant ● Eau de vie ● 23 — Jugements rendus par les juges ● Chez les Romains, âmes des morts considérées comme divinités ● Voix d'homme la plus élevée.

VERTICALEMENT : 1 — Qui manque d'adresse ● Dictateur romain ● Dense ● 2 — Lui ● Qui fait rager ● Genre d'anacardiées employées en teinture ● Un des cantons suisses ● 3 — Etat physiologique des animaux ● Aussi promptement ● Fils de Jacob ● Subterfuges ● 4 — Quote-part de chaque convive ● Monnaie japonaise ● Farine alimentaire ● Filet de pêche triangulaire ● Pronom ● 5 — La plus vile populace ● Homme désagréable ● Sainte (abr.) ● Saint, en espagnol ● 6 — Celui qui est au service de quelqu'un ● Détérioré par le frottement ● Chute d'eau dans le courant d'une rivière ● 7 — Mouvement alternatif journalier des eaux de la mer ● Raboteux ● Perspicacité ● 8 — Qui a une saveur rude et désagréable ● Préfixe ● Percer de trous un fer à cheval ● Fleuve de Russie ● Qui n'est point gâté ● 9 — Durillon ● De ce côté-ci ● Ceux qui suivent ● Barre servant à fermer une porte ● Sans humidité ● 10 — Interjection ● Nouveau ● Petite pièce du jeu de golf ● Genre de buxacées ● Ile de l'Atlantique ● 11 — Qui cède facilement au toucher ● Enduit imitant le marbre ● Qui a sa raison ● Tonneau ● 12 — Le chef des démons ● Grand lac ● Air du visage ● Pourvoir ● 13 — Règle obligatoire ● Mère de la Vierge ● Préposition, qui marque privation ● Commune rurale ● 14 — Idem (abr.) ● Femelle du canard ● Partie épaisse qui se dépose dans les liqueurs ● Action de lier (pl.) ● A moi ● 15 — Qui sont à toi ● Lieu de départ des trains ● Inscription mise en tête d'un livre ● Rivière de France ● Mot arabe qui signifie source ● — 16 — Orateur grec ● De l'alphabet grec ● Fortune suffisante ● Règle double ● Manière d'aller ● 17 — Femme à laquelle est confiée l'éducation d'un enfant ● Ancienne contrée de l'Asie Mineure ● Crochets de fer ● 18 — Du verbe aller ● Recueil de bons mots ● Consolider avec un amas de terre ● 19 — Possessif ● Maigre ● Vente à l'enchère ● Caractère du style ● 20 — Terminaison d'infinitif ● Principal personnage d'une oeuvre littéraire ● Pronom personnel ● Sorte de bière ● Maladie virulente ● 21 — Redire ce qu'on a déjà dit ● Point cardinal ● Mesure itinéraire ● Plante textile ● 22 — Juridiction ● Autrement, sans quoi ● Plus petits ● Lac du Soudan ● 23 — Catégories de personnes ● Eloignement nécessaire pour bien voir ● Qui hait le travail.

variablement à mille francs par personne.

Il est vrai que comme attraction la duchesse avait inscrit sur son programme Suzy Percy.

Ce clou sensationnel s'ajoutant à bien d'autres, n'avait pas pu contribuer à attirer une foule aussi nombreuse que distinguée dans les salons de l'hôtel des Charmes.

Les orphelins pouvaient se réjouir... la recette serait fructueuse...

A minuit, Suzy Percy fit son entrée, revêtue d'un costume lamé d'argent qui faisait ressortir sa beauté un peu spéciale, si énigmatique, si troublante.

Sous le casque d'ébène de ses cheveux, ses yeux d'un bleu intense, purs et profonds comme l'Océan, brillaient avec plus d'éclat que les deux solitaires qui mettaient à ses oreilles finement roulées un éclat non pareil.

Pas d'autres bijoux qu'une bague ancienne, ornée d'une pierre assez commune, seule parure de la vieille Mikhailovna dont elle avait hérité et qu'elle portait toujours.

La duchesse de Charmes alla au-devant de l'actrice et la remercia en termes flatteurs.

Suzy Percy s'excusa de ne pouvoir rester que quelques instants étant légèrement fatiguée et se mit à la disposition de la duchesse de Charmes pour donner à cet auditoire choisi une audition attendue avec la plus vive impatience.

Elle monta sur la petite scène préparée dans le plus grand des salons et

récita avec un art infini d'abord une fable de La Fontaine : Les Deux Pigeons.

Dans sa bouche, la fable prenait l'allure d'un drame poignant, d'une idylle douloureuse, qu'elle nuancait et jouait avec un art supérieur...

Des applaudissements frénétiques éclataient.

Ils n'étaient pas apaisés que Suzy de sa belle voix mélodieuse, grave et caressante, annonçait le monologue de lady Macbeth.

La salle, saisie, vit avec une émotion indescriptible la belle actrice jouer la terrible scène où lady Macbeth essaie d'enlever la tache de sang imaginaire sur ses mains criminelles.

Ce fut du délire que la capricieuse Suzy mua en un éclat de rire en chantant une naïve et piquante chanson d'autrefois.

Car Suzy était aussi une exquise chanteuse...

La duchesse de Charmes enthousiasmée, vint l'embrasser.

— Vous êtes divine, ma chère, divine ! Toutes les cordes à votre art, à votre lyre... Comment vous remercier !...

— En me permettant de me retirer, duchesse, dit Suzy avec un sourire un peu triste, car elle pensait que cet hôtel grand ouvert à Suzy Percy se serait impitoyablement fermé devant Vera, la fille sans nom...

« Je suis un peu souffrante... excusez-moi... »

— Vous êtes tout excusée, ma chère

enfant. Ah ! l'on va vous reconduire... Mais si... mais si... Vilaret... mon cher, voulez-vous mettre Mlle Percy dans mon auto et la reconduire chez elle... Ah ! ne refusez pas... l'auto était préparée pour vous et embellie des plus jolies fleurs... Faible remerciement pour le dérangement causé à une artiste de votre valeur...

Interpellé par la duchesse, un grand et beau jeune homme vêtu avec une suprême élégance, s'inclina devant Suzy, offrit son bras et la conduisit jusqu'à l'auto de la duchesse.

Suzy appuyant sa main sur le bras du jeune homme sentit trembler ce bras tout le temps qu'elle mit à traverser les salons au milieu d'une haie formée par les invités.

Comme l'auto démarrait, Suzy Percy s'excusa d'avoir dérangé pour l'accompagner un des invités de la duchesse.

— Oh ! mademoiselle, dit Vilaret avec feu, j'aurais payé de ma vie une telle faveur...

— De votre vie, monsieur, dit Suzy en riant, c'est beaucoup pour bien peu de chose...

Puis le dévisageant, Suzy soudain rougit légèrement.

— Mais... Mais... Je vous reconnais, monsieur... C'est vous qui depuis près d'un mois venez tous les soirs à la Renaissance, dans la première avant-scène de droite... Comme vous êtes toujours seul, j'ai fini par vous remarquer, car toutes les places sont occupées dans toute la salle, sauf dans votre avant-scène...

Henri de Vilaret troublé, murmura : — Pardonnez-moi, mademoiselle... mais j'ai pour vous... pour votre talent, une telle admiration...

— Qui a pris fin ce soir ! continua Suzy moqueuse, car j'ai remarqué que ce soir votre « avant-scène » était archicomble.

— Ce soir, je savais que j'aurais le plaisir de vous voir et de vous entendre chez Mme de Charmes, dit simplement Vilaret.

Suzy se remit les lèvres, regarda par la portière à travers les gerbes de roses blanches qui tapissaient l'auto.

Elle perçut la déclaration, l'aveu du jeune homme qui allait évidemment profiter de cette occasion inespérée pour parler de son amour.

Il n'en fut rien.

Henri de Vilaret s'était tu.

Mais il y a loin de l'hôtel de Charmes à l'avenue de Villiers, et l'auto, arrêtée fréquemment par d'autres voitures roulait lentement.

Suzy, énervée par le mutisme de son compagnon demanda :

— Est-ce que vous avez l'intention de revenir encore à la Renaissance... ?

— J'ai retenu mon avant-scène pour demain et les jours suivants, dit Vilaret.

— Et cela durera ?

— Tant que vous jouerez, mademoiselle.

— Peste, monsieur, vous êtes tenace dans vos admirations... je vois que vous aimez prodigieusement cette pièce.

— Ce n'est pas la pièce que je vais voir et entendre... c'est vous.

— Savez-vous, monsieur de Vilaret, que voilà une phrase qui ressemble singulièrement à une déclaration.

— Oh ! mademoiselle, je suis trop galant homme pour me permettre pareille incorrection. Si un heureux hasard que je bénis, m'a procuré la joie inespérée d'un tête-à-tête avec vous je n'abuserai pas de ce hasard pour risquer un pareil aveu...

— Vraiment ? Et vous prétendez m'aimer ?

— Vous aimer, Mademoiselle... Le terme est bien faible pour exprimer les sentiments que je ressens...

— Et bien, mais il me semble, monsieur de Vilaret, dit Suzy en riant, que vous abusez du hasard inespéré et que vous oubliez cette correction si chère à un galant homme...

— Je vous demande humblement pardon, mademoiselle... je n'avais pas l'intention...

— Je vous pardonne, monsieur de Vilaret... Nous arrivons. Je vous remercie de votre obligeance.

Henri de Vilaret ouvrit la portière, descendit précipitamment et le chapeau à la main, aida Suzy à descendre.

Elle avait entre les bras une gerbe de roses blanches.

La duchesse avait fait mettre des fleurs dans les portières et un magnifique bouquet était accroché aux glaces de devant avec sa carte épinglée et ces mots : « Merci à la grande artiste, Suzy Percy. »

— Mon cher cavalier, dit gaiement Suzy, toute corvée mérite une récompense. Voici une des fleurs de mon bouquet... Aïe, je me suis piquée...

— Oh ! mademoiselle.

— Ce n'est rien qu'une goutte de sang sur la blancheur de la rose que je vous donne... En voulez-vous une autre !

— Oh ! non, non, s'écria impétueusement Vilaret, donnez-moi celle-là.

Et transporté de bonheur, il porta la rose à ses lèvres.

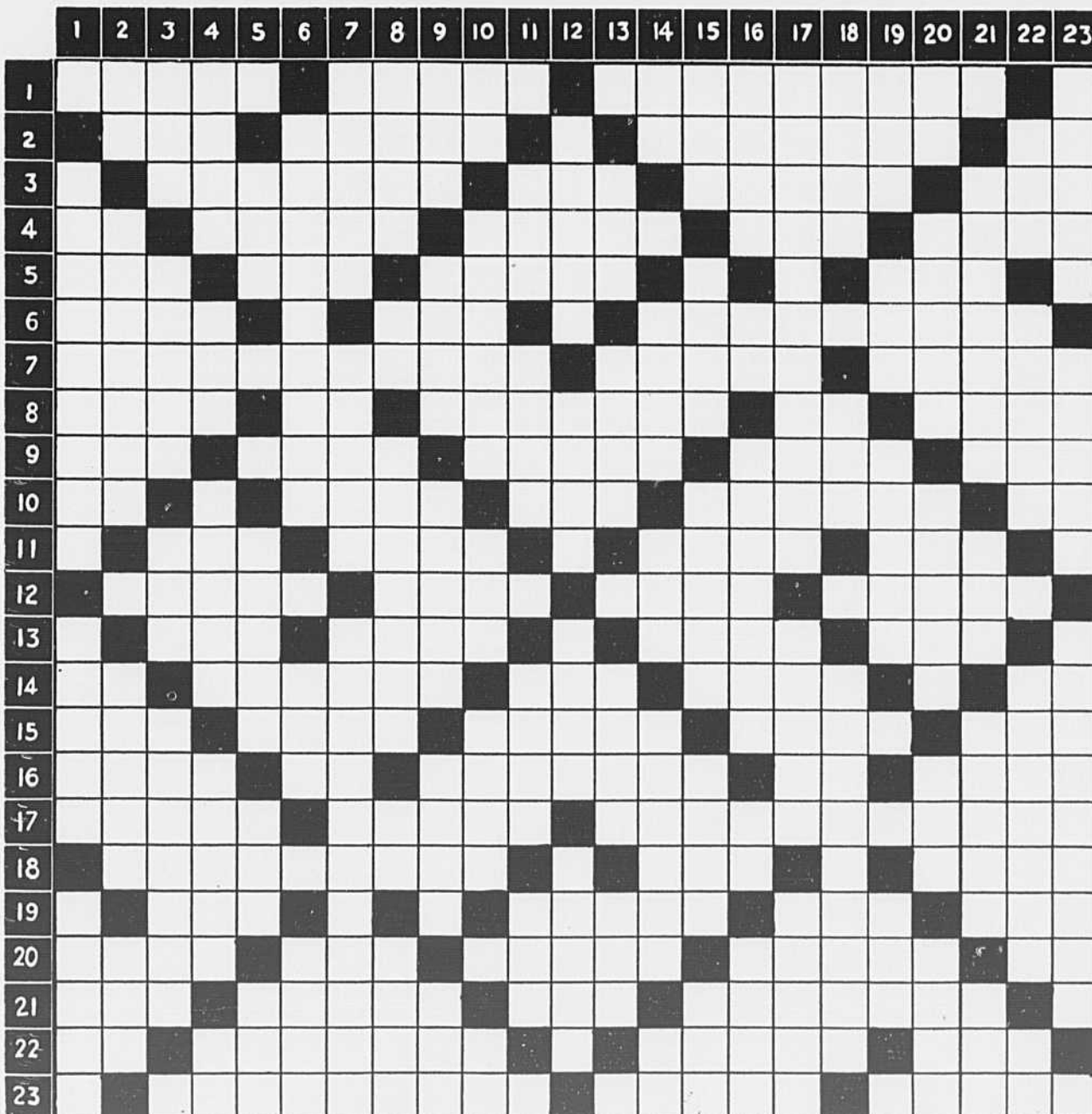
— Voulez-vous sonner, prit Suzy.

Henri obéit... puis la porte ouverte, il demanda timidement :

— Mademoiselle... puis-je espérer que...

Il se tut, épouvanté de son audace...

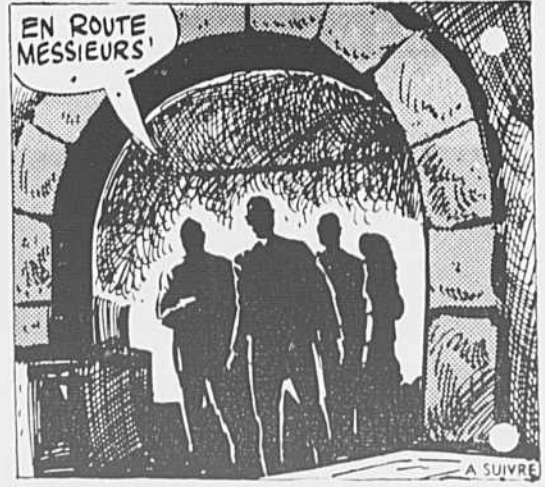
— Monsieur de Vilaret, si vous venez demain au théâtre, je vous autorise



ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT-VINGT-DEUXIÈME EPISODE



EN EUROPE, IL Y A ENCORE... [Suite de la page 10]

Ils avaient complètement disparu, mais la Pologne, soucieuse de faire des réserves de tous les animaux (il y a même des réserves de cygnes sauvages sur les lacs de Mazurie) a fait venir des ours, cet animal cruel, cet animal qui abîme tout sur son passage et dont on s'imaginait qu'il était d'utilité publique de le détruire.

Des troupeaux de chevaux sauvages dans la forêt vierge

Dans d'autres secteurs de cette immense forêt vivent des troupeaux de chevaux sauvages, dits « tarpans ». Petits, gris fauve, on les élève maintenant, dans des réserves hors de la forêt. Les cinéastes, les photographes qui rampant, écartant des branches, se faulant de tronc en tronc ont pu les voir bondir crinière au vent, évoquant les fresques des grottes, avec ces troupeaux de petits chevaux au galop.

Dans cette même forêt, on trouve des réserves d'élan, car l'élan aussi était en voie de disparition et aussi des lynx, les chats sauvages et quelquefois, au bord d'un cours d'eau, une cigogne noire, au sommet d'un sapin, l'aire d'un grand aigle de pygargue (qu'il est interdit de tuer, de même que le vautour).

Il ne faudrait pas croire que tout est réservé. En dehors du parc national, les chasseurs ont le terrain libre dans ce monde étrange à six heures seulement de chemin de fer, en venant de Varsovie.

Dans les régions montagneuses de l'Est se tient le cerf des Carpathes considéré comme le plus beau cerf du monde. La Pologne possède aussi des cerfs japonais « siki » bien acclimatés dans les environs de l'estuaire de la Vistule. C'est dans cette région qu'on acclimata aussi, depuis 1951, les daims.

Mais vous aimez les belles fourrures ? Vous aurez des martes, des renards et des castors.

Les canards sauvages vivent et prospèrent sur les marécages des rivières Narew et Biebrza. Ils s'assemblent, en automne, et l'on croirait parfois que monte, dans le ciel, la fumée noire d'un incendie. Et comme en ce pays semblent décidément s'être donné rendez-vous les espèces rares, on y trouve la harelde glaciale, la macreuse brune et jusqu'à l'eider, le plus précieux des canards pour qui aime les lits profonds et les duvets moelleux.

Grisé par son chant d'amour, le tetra ne voit pas le chasseur

La chasse à l'oiseau la plus curieuse, est la chasse au tetra. C'est un coq qui, dans la montagne, pèse cinq kilos (celui de la plaine est plus malingre). Dans les nuits claires de mars et d'avril, les hommes se cachent. Et, dans les arbres un peu avant l'aube, les tetras font entendre leur chant d'amour. Chant fascinant dont ils se grisent à tel point qu'ils n'entendent, ne voient plus rien. C'est quand il a presque fini son chant que l'animal est le moins conscient du danger qui le menace ; c'est le moment que choisit le chasseur...

On n'a point expliqué le périple des combattants (philomachus pugnax). Ils arrivent fin avril, des bords du Nil, s'arrêtent dans la contrée arrosée par s'arrêtent dans la contrée arrosée par la Narew et la Biebrza le temps de l'accouplement, trois semaines, puis s'en vont vers la toundra et la taiga, au nord de l'Europe et de l'Asie. Echassiers de la taille du pigeon (mais hauts sur pattes) les mâles ont un merveilleux plumage qui les a fait surnommer paons de mer. Mais cet extraordinaire plumage multicolore, ils

ne l'ont qu'en Pologne et que pendant trois semaines, juste le temps de l'accouplement. Comme le nombre des mâles dépasse de vingt fois celui des femelles, c'est dans le ciel où ils volent à une vitesse vertigineuse, un chatoiement, un arc en ciel. Les chasseurs viennent nombreux au moment du passage afin d'emporter comme trophée ces parures insolites.

Passez votre week-end à chasser l'ours

Sur la Russie, il nous a été impossible d'avoir des renseignements. Dans quelles conditions est-il permis de chasser ? Y a-t-il une politique de repopulation, d'acclimatation, de réserve. La Russie est, on le sait, un des plus grands marchés de la fourrure, mais la Russie est à cheval sur deux continents. La fourrure tient une telle place dans l'économie de ce pays qu'il y a peut-être une raison économique à ces secrets.

Descendons plutôt vers l'ancienne Bohême, aujourd'hui Tchécoslovaquie. Ce pays s'est rouvert au tourisme il y a peu de temps. La chasse fait partie de sa propagande. Le pays est riche en montagnes aux pentes boisées, en étangs et en lacs. Grâce à ses forêts, il a été constitué ces dernières années, d'importantes réserves et la Tchécoslovaquie invite maintenant les chasseurs du monde entier, sans craindre la dépopulation du gibier, à tuer le daim rouge, le mouflon, le chevreuil, le sanglier, le chamois, l'outarde, le coq de bruyère et le coq noir. L'ours brun paraît, toutefois, avoir besoin de protection puisqu'on ne peut le tuer qu'en octobre et novembre...

L'an dernier, quelques bons fusils avaient décidé d'aller chasser l'ours pour un week-end. Ce fut une agence yougoslave qui étudia le devis. Un avion particulier les transportait en peu d'heures sur le terrain de chasse. Les rabatteurs étaient avertis et le dimanche soir retour à Paris... Cette fantaisie ne coûtait qu'environ 70.000 francs par personne (plus les droits de chasse). Mais à ce prix-là on était à peu près sûr d'avoir de belles histoires à raconter. Grâce à une longue interdiction l'ours s'est multiplié. Les plus gros se trouvent en Bosnie et dans le Montenegro, toutefois dans ce pays sauvage (passé le littoral, bande étroite coincée entre l'Adriatique et la montagne) où il y a peu de routes, des agglomérations dispersées, les terrains de chasse ne se comptent pas.

Les "droits de chasse"

Pour finir, je vous donnerai quelques « droits de chasse ». Il sont établis par points, formule qui vaut pour toute l'Europe, dite « formule de Madrid ». On paie de 500 à 1.300 dollars à peu près par ours tué « selon grosseur » comme il est écrit sur les caryes des restaurants. Pour chaque ours manqué, le chasseur paie 200 dollars, s'il avait tiré l'ours à l'affût, d'une hauteur, et 100 dollars s'il avait tiré dans d'autres conditions. Pour l'ours blessé demeuré introuvable : 500 dollars.

Pour le sanglier, le droit est proportionné à la longueur des défenses. Et, bien entendu, amende pour chaque sanglier manqué...

Quant au cerf, les tarifs varient selon l'importance des bois. Les forêts le long des rives du Danube abritent des cerfs dont les bois pèsent plus de 14 livres (record mondial, le cerf yougoslave obtint les Premiers Prix dans les expositions internationales).

Tarif aux points, également pour les gros coqs de bruyère...

Ere atomique et retour à la nature

Ainsi, cette Europe qui s'industrialise à force, qui empile les populations dans des villes empuantées, qui transforme l'aspect de la nature par des lacs artificiels et des barrages ; cette Europe, qui l'eut cru, s'est révélée, dans le même temps, soucieuse de préserver les espèces en voie de disparition, s'est montrée pleine de sollicitude pour les animaux les plus dangereux ou les plus cruels, ours, lynx, aigles, vautours... C'est que nous sommes entrés dans l'ère du tourisme et le moindre pays a réalisé quelles ressources on en pouvait retirer.

UN COUPLE SYMPATHIQUE

[Suite de la page 17]

ne mâcha guère à l'élément masculin sa façon de penser. Il est possible qu'elle ait un peu exagéré, la question n'est pas là. Ce qui est sûr, c'est qu'on lut ses articles et qu'on les commenta, autant pour en dire du bien que du mal, ce qui est quand même la preuve de leur existence.

A présent, il n'est plus question de ces excès. Le couple Janette Bertrand-Jean Lajeunesse poursuit bien tranquillement son petit bonhomme de chemin, en travaillant, en élevant ses deux petites filles.

Après avoir demeuré un certain temps en banlieue, ils ont acheté à Westmount, une vieille maison toute tapissée de lierre et de vigne-vierge, qui lui fait, en automne, le plus somptueux manteau. Une vaste demeure ancienne qu'ils ont transformée pour leur commodité. Ils y travaillent depuis le jour où ils y sont entrés, ils y travailleront pendant encore plusieurs années car un pareil travail ne s'effectue pas en un jour. Ils n'ont pas choisi de meubles d'un style déterminé, simplement des choses confortables où on puisse se détendre après une journée de travail. Un seul « hobby » : ils achètent de la peinture moderne canadienne. C'est ainsi qu'ils ont un Gabriel Filion, deux Ayotte, un Jean Vien, etc. C'est à la fois un plaisir et un placement.

En plus de *Toi et Moi* Jean Lajeunesse prend part à des émissions de radio et de télévision et il monte sur scène. C'est ainsi qu'il a joué avec le T. N. M. à la Comédie Canadienne, et qu'il a fait plusieurs tournées avec la troupe d'Henri Deyglun. Janette Bertrand a un programme quotidien à C.J.M.S. qu'elle va enregistrer chaque lundi.

Il y a quatre ans, laissant leurs petites filles à la garde des parents, ils ont fait un voyage en Europe. Mais pas comme des touristes, précise Janette Bertrand, voulant dire

La course étant devenue universelle, il fallait apporter dans la compétition des éléments nouveaux, des curiosités hors série. Tel Etat a décidé de réacclimater les ours, tel autre de laisser, pendant des années, le vautour pondre et se reproduire en paix. Cette politique de repopulation et de réserves commence à peine à donner les premiers résultats, mais nous pouvons être certains que, dans les années qui vont suivre, les chasses d'Europe vont connaître un succès croissant et une publicité universelle.

GILLES VALDONE.

par là qu'ils ne se sont pas contentés d'admirer les monuments et les sites renommés et fixés par les guides. Ils ont surtout cherché le contact humain. Dès leur arrivée à Paris, ils ont loué une petite Citroën et ils sont partis, presque à l'aventure, parcourant les provinces, allant ici et là et Janette Bertrand ne manquait jamais, quand elle s'arrêtait dans une petite auberge de village où on mange des plats régionaux si merveilleux, de demander la recette et mieux encore, de suivre le chef à la cuisine pour se faire donner une démonstration.

Ils sont allés en Italie mais pas jusqu'à Rome. Par contre Florence les a ravis et retenus ce qui n'est pas surprenant.

Janette Bertrand est fine cuisinière. Elle aime ça. Faire mijoter de bons petits plats est pour elle une joie et on comprend ça. D'ailleurs elle a un mari qui sait les apprécier et aussi, ils aiment recevoir leurs amis selon la méthode de Brillat-Savarin...

Ils se déplacent, à Montréal, dans une petite auto française une Citroën justement dont ils sont très contents.

Leurs projets ? D'abord, continuer ce qu'ils font actuellement puis, Jean a un nouveau programme à la radio, mais il est possible qu'il vienne quelque jour à la télé. C'est la biographie romancée d'un héros canadien à la Davy Crockett, mais beaucoup moins connu : Gabriel Dumont, qui était, de son vivant le bras droit de Louis Riel. D'ailleurs, dit Janette Bertrand, dans sa petite enfance, M. Diefenbaker a connu Gabriel Dumont, mort centenaire. Jean Laforest est l'auteur des textes.

Il n'est pas question pour le moment de cinéma, car ils en ont fait, des films semi-publicitaires et toujours ensemble toujours le couple. Est-il quelque chose de plus gentiment sympathique ?

SAMEDI - EXPRESS

[Suite de la page 7]

— Le directeur général d'une compagnie d'assurances de Chicago a acheté, à ses frais, des perruques à six de ses représentants menacés de calvitie. Depuis qu'ils les portent, leur chiffre d'affaires a augmenté de 40 pour cent, assure-t-il.

— Son crâne « boule de billard » donnait un air tellement jovial au propriétaire d'une entreprise de pompes

funèbres que ses affaires en souffraient. Il a fait l'acquisition d'une chevelure sombre et austère.

— L'armée a été pendant longtemps l'un des meilleurs clients des deux firmes. Il s'agissait de regarnir le chef d'anciens combattants de la seconde guerre mondiale qui avaient perdu leurs cheveux par suite de blessures ou de troubles nerveux.

Les prisonniers de la chambre noire déclarent:

Moins l'homme pense, plus il trouve le temps court

Un psychologue américain, le Dr Jack A. Vernon, a enfermé à titre d'expérience des étudiants de Princeton dans une chambre totalement obscure. Elle contenait en tout et pour tout un lit, un réfrigérateur abondamment garni de nourriture, un appareil à purifier l'air, et des toilettes. Chacun des sujets restait dans cette prison pendant quatre jours. But de l'expérience: étudier leurs réactions à l'isolement dans une obscurité complète, et les modifications de la personnalité provoquées par cette situation.

Après trois ans d'expériences répétées, le Dr Vernon vient d'en publier les résultats:

— Plusieurs étudiants, qui

avaient mangé des sandwiches au saucisson pendant leur séjour dans la chambre noire, ont cru avoir mangé des sandwiches au poulet.

— Des fumeurs invétérés ont supporté sans difficulté leur abstinence forcée de quatre jours. Mais, une fois revenus à une existence normale, ils ont tous recommencé à fumer.

— Beaucoup d'étudiants qui pensaient profiter de ces loisirs pour réfléchir à des problèmes universitaires complexes, ont avoué qu'au bout de quarante-huit heures, leur pensée était devenue imprécise, s'était « évaporée ».

— Un sujet, se sentant soudain

incapable de multiplier 12 par 14 en a conçu de tels sentiments d'insécurité et d'inquiétude qu'il a préféré abandonner l'expérience.

— Bien que s'étant tous mortellement ennuyés, les jeunes gens (qui n'avaient pas été prévenus de la durée de leur emprisonnement) ont tous sous-estimé le temps qu'ils avaient passé dans la pièce. Ce sont ceux qui n'avaient pensé à rien qui ont trouvé le temps le plus court.

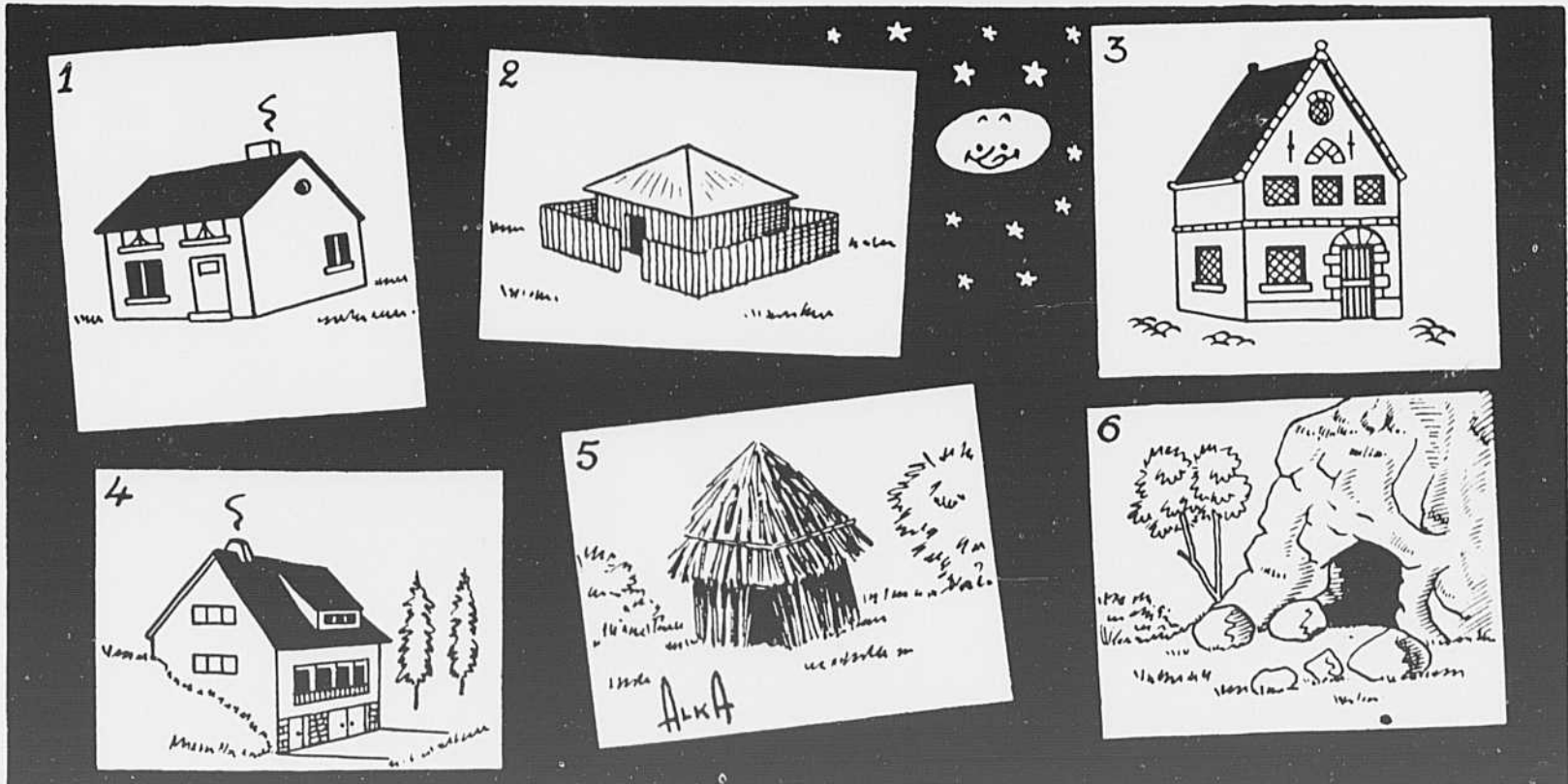
— Durant les quelques heures qui ont suivi l'expérience, les sujets ont montré une sensibilité à la douleur bien plus vive qu'à l'ordinaire.

— Vingt-quatre heures après leur libération, les étudiants

avaient pratiquement oublié l'expérience: « C'est comme si, pour eux, ces quatre jours n'avaient jamais existé, explique le docteur Vernon. Ils ont eu l'impression que, puisqu'ils n'avaient rien fait, il n'y avait rien à se rappeler. »

Ses conclusions: l'expérience prouve que les hommes sont capables de supporter de longues périodes d'isolement (particulièrement lorsqu'ils font l'effort de concentrer leur esprit sur une tâche, même minime). Ces résultats intéressent, entre autres, la médecine spatiale, permettant de présager de la résistance nerveuse d'un homme isolé dans un engin interplanétaire.

HABITATIONS



Voici six types différents d'habitations anciennes ou modernes et qui ont servi au cours des siècles. Pouvez-vous les classer dans l'ordre chrono-

logique, c'est-à-dire dans l'ordre de leur apparition au cours de l'histoire, en commençant par le plus ancien ?

Solution : 6.5.2.3.1.4.

SOYEZ BIEN RAFRAÎCHI... AVEC LE COKE VIF ET FROID!



Seul Coca-Cola glacé vous offre le petit surcroît d'énergie alimentaire si agréable et si apprécié... le goût vif et froid si satisfaisant. Pas étonnant que Coke soit le vrai rafraîchissement... n'importe quand... n'importe où! Faites une pause... pour un Coke.

*Procurez-vous Coke en Format King Size aussi.
Maintenant disponible presque partout.*



King • Régulier



LA SALLE - QUI RAFRAÎCHIT
POUR CHAMBRE DE LECTURE
OTTAWA ONT COMMUNES

Dites "Coke" ou "Coca-Cola"—les deux marques identifient le produit de Coca-Cola Ltée—le breuvage pe...

BJ50-C-84986